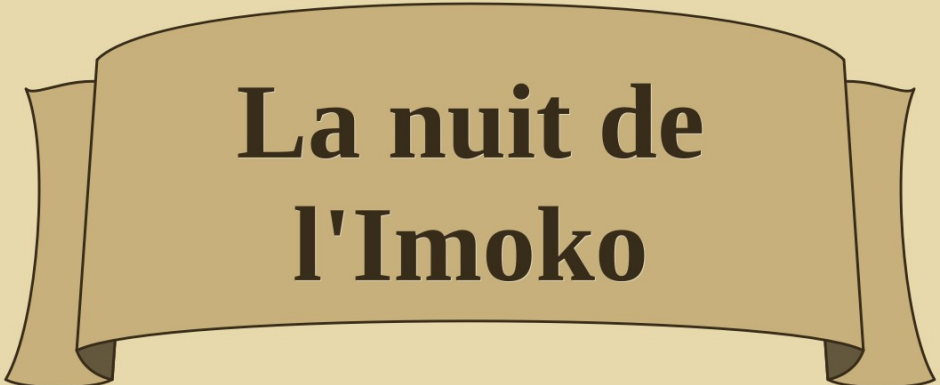




La nuit de l'Imoko

Boubacar Boris Diop

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Récit

La nuit de l'Imoko

Boubacar Boris Diop



MÉMOIRE
D'ENCRER

Boubacar Boris Diop

LA NUIT DE L'IMOKO

Récits



Mise en page : Virginie Turcotte
Maquette de couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2013
© Éditions Mémoire d'encrier

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Diop, Boubacar Boris, 1946-

La nuit de l'Imoko

(Récit)

ISBN 978-2-89712-078-8 (Papier)

ISBN 978-2-89712-079-5 (PDF)

ISBN 978-2-89712-080-1 (ePub)

I. Titre.

PQ3989.2.D56N84 2013 843'.914 C2013-940570-4

Nous reconnaissons le soutien du Conseil des Arts du Canada.

Mémoire d'encrier

1260, rue Bélanger, bureau 201

Montréal, Québec,

H2S 1H9

Tél. : (514) 989-1491

Télec. : (514) 928-9217

info@memoiredencrier.com

www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier ePub : [Éditions Prise de parole](#)

DU MÊME AUTEUR

Romans

Le temps de Tamango, Paris, Harmattan, 1981/ Paris, Serpent à Plumes, 2002.

Les tambours de la mémoire, Paris, Harmattan, 1990.

Les traces de la meute, Paris, Harmattan, 1993.

Le Cavalier et son ombre, Paris, Stock, 1993/Paris, Philippe Rey, 2010.

Murambi, le livre des ossements, Paris, Stock, 2000/Paris, Zulma, 2011.

Doomi Golo (roman en wolof), Dakar, Papyrus-Afrique, 2003 (nouvelle édition 2013).

Kaveena, Paris, Philippe Rey, 2006.

Les petits de la guenon, Paris, Philippe Rey, 2009 (version française de *Doomi Golo*).

Essais

Négrophobie (Avec Odile Tobner et François-Xavier Verschave), Paris, Les Arènes, 2005.

L'Afrique au-delà du miroir, Paris, Philippe Rey, 2007.

La petite vieille

À Jean-Luc Raharimanana, qui comprendra.

Ils avaient rendez-vous à onze heures du matin avec Lucie de Braumberg à l'hôtel Bateke. À leur arrivée, un employé vint annoncer à Lamine Keita qu'il y avait un message pour lui à la réception. Il le parcourut et se tourna vers son compagnon :

– Lucie est retenue au Palais. Son petit-déjeuner de travail avec le Président tire en longueur.

– Quel président? demanda Malick Cissé en fronçant les sourcils, vaguement inquiet.

Jeune homme plutôt simple, Malick Cissé ne se sentait pas à sa place dans le monde où Lamine Keita se mouvait, au contraire, avec aisance.

– Je te parle du *Big Boss*, répondit ce dernier. Qu'est-ce que tu crois? Elle est à tu et à toi avec tous ces gens, notre Lucie.

– Et quand revient-elle?

– Elle propose qu'on se voie dans deux heures.

– C'est bien. On monte prendre un café au premier?

Juste au moment où Lamine Keita allait répondre, son portable se mit à sonner. Le Nokia plaqué contre sa tempe, il disait : « Allô! Allô! » tout en faisant signe à Malick Cissé de ne pas bouger. Vingt minutes plus tard, il était encore en train d'arpenter nerveusement le hall du Bateke en criant :

– J'en ai marre, mon vieux. *Le Diamant noir*, c'est mon film ou merde? Si c'est comme ça, tu signes la réalisation et on n'en parle plus!

Lamine Keita n'était pas n'importe qui. On ne pouvait ouvrir un journal sans y apercevoir le double menton et la lèvre inférieure pendante de ce colosse d'une trentaine d'années. Une image très prisée des médias le montrait toujours debout derrière un trépied, son éternel bonnet Cabral vissé sur la tête. Visage grave, regard vif et

pénétrant, Lamine Keita semblait monter à l'assaut des forces du Mal, prêt à faire feu sur les ennemis de l'Afrique avec sa redoutable caméra de cinéaste engagé.

On parlait beaucoup de son prochain film, *Le Diamant noir*. Depuis plusieurs semaines, le public était tenu en haleine par d'intenses spéculations sur le nom de l'actrice principale.

Quant à Malick Cissé, il avait à vrai dire peu de respect pour le travail de son ami d'enfance. Il le soupçonnait de dénigrer l'Afrique, comme tant d'autres, pour drainer les fonds de la Coopération française vers son compte en banque et se faire applaudir en Occident.

– Tu cherches à prouver quoi, avec ton cinéma? lui avait-il demandé un jour. Que les Nègres sont juste capables de mutiler les enfants, de tuer et de violer d'innocents civils? Tu penses vraiment que les choses sont aussi simples?

– Bien sûr que non, avait répliqué Lamine Keita. Mais nous ne devons pas passer notre temps à accuser les autres!

Lamine Keita fustigeait de manière quasi rituelle les traditions négro-africaines, jugées rétrogrades, et les violations des droits de l'homme sur le continent. Cependant, dès qu'on l'invitait à se montrer plus précis, il se réfugiait derrière son statut de créateur libre de rester au-dessus de la mêlée. Il lui arrivait de critiquer le Président, mais avec une certaine tendresse, en s'émerveillant presque qu'un si grand homme ait daigné diriger un pays aussi insignifiant. Il venait d'ailleurs de déclarer que *Le Diamant noir* serait un hommage au Président, « défenseur intraitable de la culture nationale et des valeurs négro-africaines ». Avec de telles phrases, le rusé Lamine Keita arrivait sans peine à s'ouvrir toutes les portes.

Malick Cissé était allé l'accueillir à l'aéroport quelques jours plus tôt. Il l'avait vu signer des autographes pour quelques passagers de son vol et même pour les policiers et les douaniers.

– Tu es sûr qu'ils ont vu tes films? lui avait-il dit en riant.

– Non, mais ils en ont entendu parler! Eh oui, c'est ça notre cinéma! Une soirée de gala au pays pour les connards d'en haut et hop en route pour des festivals à Oberhausen, Milan, Montréal ou Amiens. Les gens vont entendre sur les radios et à la télé que j'ai eu des prix et ils seront fiers de leur grand cinéaste. Je suis un grand cinéaste par ouï-dire!

– En somme, ce sont les autres qui te disent si ton film est bon ou pas. Eh bien...

– T'as rien compris, Malick! C'est le système, mon vieux!

Lamine Keita était cependant un homme très honnête à sa manière. Aimant beaucoup l'argent, il avait trouvé, presque par hasard, un

moyen simple – et plutôt gratifiant – d'en avoir. Jamais il ne s'était pris pour un artiste transcendant rongé par les fièvres nocturnes de la création.

Après avoir raccroché, il revint s'asseoir en face de Malick Cissé. Il était essoufflé comme après un effort soutenu :

– Excuse-moi d'avoir été si long. J'étais avec Paris. Il y a des petits problèmes avec le scénario du *Diamant*. Ce brigand de Jacques Montpensier! Il m'a dit comme ça : « Écoute, Lamine, il y a un seul Français dans ton scénario, ce Robert Doumergue, et c'est un salaud, trafiquant d'armes et de diamants, proxénète, il torture les braves patriotes de ton pays et tout. Tout ça pour lui tout seul? C'est un peu beaucoup, non? » Je lui ai répondu : « Et alors, Jacques? » « Eh bien, mon gars, tout à fait entre nous, ici à Paris personne n'aime ça. » Quand je lui ai dit que c'était cela la réalité, qu'il y avait des Bob Denard et plein d'aventuriers du même genre qui foutaient la merde partout en Afrique, il s'est un peu fâché. « Mais qu'est-ce que nous, on vient faire dans vos histoires? Tu deviens raciste, ma parole! Vos pays sont indépendants, je me suis moi-même battu pour ça, que vous faut-il de plus? Et tu crois qu'on va t'allonger des centaines de millions pour que tu nous insultes? Je ne te reconnais plus, Lamine! »

– Et que vas-tu faire? demanda Malick Cissé, plutôt amusé.

– Ça tombe bien, je vais en parler avec Lucie de Braumberg. Elle les fait tous chier dans leur froc, ces petits Blancs de là-bas. Si je réussis à la convaincre, ça ira.

– Eh bien, bonne chance, fit ironiquement Malick Cissé.

– Bon, mais elle est imprévisible la petite vieille. Tu ne peux jamais savoir à l'avance ce qu'elle va décider. Elle sait être drôlement méchante, en plus.

Il ajouta que, de toute façon, il ne laisserait pas tomber *Le Diamant noir*. C'était le film de sa vie et il était prêt à quelques sacrifices.

– Par exemple, s'écria-t-il avec une exaltation soudaine, je viens de penser à un compromis. On ne touche pas à Robert Doumergue. Il reste un salopard et tout, mais il a cette femme tellement généreuse que c'est à peine croyable. Marie-Rose Doumergue. Un nom comme ça! Elle est ingénieur agronome et pendant que son mari exécute les ennemis du tyran, elle expérimente de nouvelles variétés de maïs et de mil. Son problème à cette nana, c'est que si elle ne fait rien, les paysans africains vont crever de faim. Alors pour ne pas avoir ça sur la conscience, elle cherche nuit et jour des trucs dans son laboratoire de brousse. Normalement, dès qu'elle apparaîtra à l'écran, les âmes sensibles vont se mettre à chialer, tellement c'est une sainte, Marie-Rose Doumergue!

Les yeux en feu, il avait gesticulé et crié si fort que beaucoup de personnes présentes dans le hall s'étaient tournées vers eux.

Malick Cissé était fasciné par tant de cynisme. Il savait pourtant que Lamine Keita était un homme au grand cœur et un ami loyal. Il lui avait proposé, par exemple, de faire partie du jury de cinéma que venait de monter Lucie de Braumberg.

– Elle a eu cette idée de donner des prix à des films africains, juste comme ça. Je te mets sur le coup, fiston, avait-il dit à Malick Cissé.

– Je ne m'y connais pas! avait protesté ce dernier, un peu affolé.

Timide mais fier, Malick Cissé n'avait aucune envie de se ridiculiser auprès des critiques, des écrivains et des autres grands noms du milieu artistique.

– Ne fais pas l'idiot, mon gars! Qu'est-ce que je comprends, moi, Lamine Keita, au cinéma? On ne va pas laisser ces fumiers rafler tout le fric. Il y a du blé, on le prend et on se tire. Toi et moi, on est des paysans de Bwiti, ne l'oublie pas, mon petit Malick! L'agriculture, y a que ça de vrai, on est venus en ville pour piquer un max de fric à ces enculés et retourner avec au village!

Malick Cissé n'était toujours pas rassuré :

– Je ferais peut-être mieux de me documenter un peu...

– Si tu veux, fit Lamine Keita avec agacement. Mais ne t'avise pas de contrarier Lucie de Braumberg. Elle m'a nommé président du jury et elle a coopté les autres. Tu seras le seul inconnu pour elle. Tu l'écoutes bien, tu fais tes petites contorsions d'intello pour montrer que tu n'es pas une marionnette et en fin de compte tu acceptes, de préférence avec une moue quelque peu ambiguë, que oui, elle a bien raison et que ce putain de film qu'elle adore est le chef-d'œuvre du siècle.

– De quel film parles-tu?

– *Wait and see!* On le saura bientôt. Je te ferai un clin d'œil.

– Comme c'est compliqué, Lamine! Je ne suis pas sûr...

– Lucie peut changer ta vie, mon vieux. Tu es au fond du trou depuis des années et tu veux refuser la perche qu'un ami te tend?

Tournant par hasard la tête vers la droite, Malick Cissé aperçut sur le trottoir d'en face un chauffeur en train d'ouvrir la portière d'une voiture. C'était une limousine noire escortée par deux motards de la garde présidentielle. Il dit à Lamine Keita :

– Regarde. À travers la vitre. C'est elle, je crois.

– Oui, fit Lamine Keita à voix basse, c'est bien la fameuse Lucie de Braumberg.

Malick Cissé perçut avec étonnement une nuance de crainte et de déférence dans la voix de son ami. En général, celui-ci ne respectait rien ni personne.

Sa première pensée en voyant la vieille femme venir vers eux dans sa robe blanche ornée de fleurs vertes, ce fut : « Cette dame ne marche pas. Elle trotte. » À vrai dire, Lucie de Braumberg sautillait presque en faisant de petits mouvements brusques de la tête dans tous les sens, comme si elle cherchait quelqu'un dans la foule. Derrière de grosses lunettes de myope, ses yeux, d'un gris métallique, pétillaient d'intelligence mais révélaient au premier coup d'œil toute sa dureté de cœur.

En tendant la main à Malick Cissé, elle le fixa intensément :

– Ah, c'est donc toi le seul véritable ami du grand Lamine Keita! Il paraît que vous avez savouré ensemble pas mal de pintades grillées dans la forêt de... C'était quelle forêt, déjà?

La question était adressée à Malick Cissé, mais il ne répondit pas. Lamine Keita dit joyeusement :

– C'était dans les profondeurs du Ndimbo!

– Oh! Comme je suis bête! C'est cette forêt qui a donné son nom à votre nouvel aéroport de Ndimbo. Avec tout l'argent que j'ai fait mettre dedans, je n'aurais pas dû en oublier le nom.

Dès ce moment, Lucie de Braumberg et Malick Cissé sentirent que leurs relations ne seraient pas faciles. Elle n'arrivait pas à savoir s'il était timide ou arrogant. Lamine Keita lui avait vanté les qualités intellectuelles de l'inconnu, mais d'après son expérience de l'Afrique, de tels individus cherchaient tout le temps à briller de manière irritante. Ils se perdaient dans de grandes phrases tordues et pathétiques qui ne voulaient rien dire, juste pour faire financer des projets ruineux et inutiles et s'en mettre plein les poches.

Malick Cissé n'était pas moins intrigué par ses propres sentiments à l'égard de Lucie de Braumberg. Longtemps après la tragédie, il s'était souvent étonné, seul dans la cellule de sa prison, d'avoir éprouvé tant de haine pour elle le jour même de leur première rencontre.

Pendant tout le déjeuner, la vieille femme raconta son entretien avec le Président.

– Je lui ai dit, hein, Monsieur le Président, la corruption existe partout, chez moi en France, en Australie, en Chine, partout, hein. Ce qui est dangereux, c'est l'impunité. Une société ne peut pas et ne doit pas accepter de consensus autour de la corruption.

– C'est bien dit, ça! s'exclama Lamine Keita, mi-sérieux, mi-farceur. Il faut leur remonter les bretelles de temps en temps à nos politiciens.

– Pour ça oui, je lui ai remonté les bretelles! Je lui ai dit : ça suffit, cette habitude de planquer nos milliards au Luxembourg, au Lichtenstein et en Suisse! On veut voir les puits et les cases de santé sortir de terre, hein! Et il est d'accord aussi, votre Président, qu'il ne peut pas continuer à torturer à mort ses opposants.

– C'est bien vrai, déclara Malick Cissé, juste pour dire quelque chose.

Il voyait à quel point Lamine Keita était gêné et de plus en plus angoissé par son silence.

Lucie de Braumberg prétendait avoir reçu en quatre jours les personnages les plus importants du pays. Malick Cissé l'entendit avec stupéfaction encenser les uns et traiter les autres de paresseux ou d'incapables. Elle semblait avoir une dent contre le Mouvement pour la Démocratie et l'Indépendance qui accusait la France de nommer et de dégommer en coulisse les autorités politiques dans son ancienne colonie. Ardo, le chef de ce petit parti, avait refusé de la rencontrer et elle l'avait plusieurs fois traité d'intellectuel prétentieux.

À part cela, Lucie de Braumberg raffolait des histoires de coucheries dans ce qu'elle appelait avec une moue de dédain « la haute noblesse locale » et se plaisait à en rapporter les détails les plus croustillants.

Elle fit aussi allusion au rapport qu'elle était en train de préparer pour le « Club de Paris ».

– Ce sera douloureux pour ce pays, dit-elle sur un ton mystérieux en faisant une grimace.

– Aïe! Ça va saigner! fit gaiement Lamine Keita en secouant les doigts de sa main gauche comme s'il venait de se brûler. Aïe un peu pitié de nous, toi aussi, maman Lucie!

Sur le chemin du retour, Malick Cissé fit remarquer à Lamine Keita qu'ils avaient très peu parlé de cinéma.

– Toi, il va falloir que je m'occupe de ton éducation, jeune homme! Sache que même pendant les sessions de notre jury, on ne parlera pas de cinéma. Elle est têtue comme une bourrique, la petite vieille. Elle a trouvé ce moyen pour filer des millions à un réalisateur à la noix et elle le fera. Et entre nous, les films qui vont passer, tout le monde s'en tamponne. Cela dit, j' imagine que tu as une autre question...

– Ah bon?

– Mais oui, Malick. Tu veux bien savoir si je me la tape, non, cette vieille? Tu dis toujours que nous sommes des monstres, nous autres artistes de génie!

– Je ne t'ai rien demandé, mais quelle est la réponse?

– Bon, la petite vieille, là, c'est le colonel Kanté qui mitraille dedans.

– Le colonel Kanté?

– Le ministre de la Défense soi-même, jeune homme. Garde-à-vous!

Ils rirent de bon cœur.



Le soulevant de terre, le capitaine Solo le projeta violemment contre le mur :

– Tu restes dans cette position, tu m'entends? Au moindre geste, tu es mort.

Malick Cissé s'exécuta docilement.

L'homme se pencha vers lui et il vit que sa bouche était un petit trou noir et puant. Il lui manquait plusieurs dents.

À l'aube, il l'avait extrait de sa cellule pour le conduire à la « Salle des Machines ». C'était le nom, finalement assez bien trouvé, de l'endroit où avaient lieu les interrogatoires. Il y avait dans la pièce obscure une dizaine d'appareils rouillés destinés à effrayer les détenus.

Le capitaine Solo fit mettre à Malick Cissé sa tenue de prisonnier. Le contact de l'habit avec son torse nu faillit lui arracher un cri de douleur. Les brûlures de mégots de cigarette l'empêchaient encore de dormir la nuit.

– Ce n'est qu'un début, lui dit l'officier de sa voix posée.

Parfois, il le faisait enchaîner sur une chaise et tournait autour de lui en vociférant :

– Tu vas parler, mon gars. Tu vas même dire des choses que tu ne croyais pas savoir! J'en ai maté de plus durs que toi.

Il lui arrivait aussi de se montrer caustique :

– Remarque, j'aime bien les gens qui sont prêts à mourir pour leurs idées. Notre siècle ne sait plus rêver! Moi, je te dis chapeau, mon brave, tu en as là où il faut. Mais je ne te ferai pas de cadeau. Vous avez été trop loin, tes camarades et toi. On est en Afrique, mon vieux, on n'égorge pas comme ça le chef de l'État dans son bureau, au milieu de ses dossiers, comme un vulgaire cochon et puis vogue la galère!

Pour Malick Cissé, il y avait clairement maldonne. Il n'avait jamais voulu jouer au héros. Depuis qu'on l'avait jeté dans cette cellule, il n'avait pas arrêté de clamer son innocence. Dès que le militaire s'approchait de lui, il se mettait à pleurer comme une fillette en lui

disant d'une voix suppliante :

– Dites-moi ce que vous voulez savoir, Monsieur, et je vais faire un effort. Je ne veux pas mourir, Monsieur. Je suis innocent.

Le capitaine Solo ricanait alors :

– Tu me prends pour un imbécile parce que je n'ai pas fait des études, hein? Je vous connais. Tu te dis : voici un officier de notre armée pourrie qui sait à peine lire et écrire. C'est ça, hein? Tu vas me causer, je te dis.

– Mais de quoi?

– Je veux des réponses, pas des questions!

Et il lui envoyait de violents coups de pied entre les cuisses et au ventre.

Au cours de ces journées, il était souvent arrivé à Malick Cissé de se croire dans un mauvais film. Il ne sortait de la bouche du capitaine Solo que des phrases toutes faites, mille fois entendues dans d'autres navets du même genre. Lui, il était censé être le type idéaliste et téméraire, prêt à mourir sous la torture pour ne pas mettre en péril l'Organisation. Seulement, voilà : on n'était pas dans un film et l'officier allait le tuer pour de vrai. Et lui, il était tout sauf téméraire. En plus, il n'y avait pas d'Organisation. S'il avait fait partie d'un groupe armé, il n'aurait pas hésité à dénoncer ses camarades pour avoir la vie sauve. Il ne s'était jamais cru très courageux, mais il ne se savait pas non plus prêt à tout par crainte de la souffrance.

Depuis plusieurs jours, c'était le même scénario :

– Je ne sais rien, Monsieur.

– Eh bien, on va voir ça de plus près.

Le capitaine Solo étendait alors Malick Cissé à plat ventre sur une plaque chauffante et pendant quelques secondes, celui-ci n'entendait plus que ses propres hurlements.

Dans le pays, chacun savait ceci : les putschs avortés étaient toujours les plus sanglants. Et le Mouvement des Officiers et Patriotes avait quand même outrepassé toutes les limites. Au lieu de se servir du Président comme monnaie d'échange, les militaires lui avaient tranché la tête dans son bureau. Cela avait semé la panique et fait souffler un vent de folie sur les grandes villes. Tous ceux qui croyaient pouvoir remplacer le Président déclarèrent la patrie en danger. Chacun fit ouvrir à la hâte un centre de détention pour liquider ses rivaux. Dans celui où il se trouvait, Malick Cissé entendait les gens hurler toute la nuit. L'un de ses co-détenus était un vrai brave. Il était si coriace que ses geôliers en parlaient avec respect dès leur sortie de la Salle des Machines. Ils s'acharnaient sur lui et il les traitait de soudards

corrompus, vendus à des intérêts étrangers. Il prétendait même, entre deux séances à l'électricité, faire leur éducation politique : « Est-ce que les enfants de ces étrangers ont plus besoin que vos enfants de notre pétrole? » leur disait-il. C'était un fou, celui-là. Malick Cissé se demandait dans quelles profondeurs un être humain pouvait trouver une telle force. Il aurait tout donné pour croiser l'homme dans le couloir et lui faire un bref signe d'amitié. Une nuit, Malick Cissé ne l'entendit pas insulter ses geôliers. Il comprit qu'il ne verrait jamais le visage de l'inconnu. Le lendemain, les bourreaux lui parurent un peu tristes et honteux. Il les entendit l'appeler enfin par son nom.

C'était Ardo.

L'après-midi de la tentative de coup d'État, Malick Cissé se trouvait dans le salon Ayinemi de l'hôtel Bateke. Les jours précédents, le jury avait visionné une demi-douzaine de films. Les courts métrages posaient rarement problème. On pouvait se rendre compte très vite si on avait affaire à un débutant prometteur ou à un petit faiseur. Craignant de gêner Lamine Keita, Malick Cissé prenait rarement la parole. Mais Lucie de Braumberg avait des comportements si cavaliers qu'il avait fini par se heurter violemment à elle.

La vieille dame n'arrivait pas à comprendre l'hostilité de Malick Cissé à son égard. Elle avait pu se procurer sans peine son dossier de police. Il n'y avait rien de sérieux là-dedans. Un pauvre type, en fait. Il avait fait, après le bachot, quelques pages dans des journaux douteux. Ses articles sur le théâtre et la poésie étaient pompeux et vides. Dans le quartier populaire où il louait une chambre exiguë, on le prenait pour un grand journaliste et cela lui suffisait. Pourquoi ce jeune homme sans histoire la haïssait-elle à ce point? Elle n'avait qu'une certitude : Malick Cissé n'était pas un ambitieux. Il n'était pas en train de concocter un quelconque projet à faire financer à coups de millions. Était-il fou, alors? La bagarre verbale qu'il lui avait imposée après la projection d'un documentaire sur l'esclavage en Amérique l'inclinait à le penser. Le film avait pour décor les bayous de Louisiane. Des esclaves noirs en fuite étaient cachés par les Indiens Séminoles. Leurs maîtres blancs qui les recherchaient étaient accueillis par des nuées de flèches et tombaient par dizaines. De tous les membres du jury, Malick Cissé avait été le seul à trouver cela drôle. Pendant les débats, il avait fait tout un pataquès sur la solidarité entre les opprimés.

C'était plus que n'en pouvait supporter Lucie de Braumberg. Elle avait grogné :

– Ce n'est quand même par une affaire de couleur de peau!

Malick Cissé était devenu comme fou de rage. Et tous deux s'étaient alors mis à dire n'importe quoi.

– Les Indiens! Les Indiens! s'écria Lucie de Braumberg. Je ne dis pas qu'il fallait les exterminer, mais c'est quand même les pionniers qui ont fait de l'Amérique ce qu'elle est aujourd'hui! Soyons francs! (Murmures d'approbation parmi les autres membres du jury. *Ah! Ça, c'est dur à accepter, mais c'est bien vrai, ce que dit madame! Ces Sioux et ces Apaches, ils ne pensaient qu'à se saouler la gueule et à faire des guerres qu'ils perdaient d'ailleurs tout le temps!*)

– Et l'Afrique du Sud? fit Malick Cissé, les yeux exorbités. Vous oubliez l'Afrique du Sud, Madame! Là-bas aussi, sans les Boers, quel désastre! Les Boers ont libéré l'Afrique du Sud de ses Zoulous! Et l'Australie donc, avec ses tarés d'aborigènes! Et toute l'Amérique latine! Vive la suprématie blanche!

– Je ne suis pas raciste, Monsieur Cissé!

– Oh que si! Tu es une sale raciste, Madame de Braumberg.

– Mais non...

– En plus, t'es une pétasse totale, toi!

Déroutée par une violence si inhabituelle, elle fut à peine choquée et dit en souriant :

– Une pétasse totale! Ça ne se dit pas, Monsieur. Ce n'est pas du bon français.

– Si tu savais comme je m'en fiche, hé!

Ils avaient continué à se lancer des grossièretés à la figure pendant de longues minutes. Elle disait que c'était trop facile quand même de faire porter le chapeau aux autres ; lui, sortait en vrac les noms de Lumumba, de Sankara, lâchait deux phrases méprisantes sur Mitterrand, sur Elf, *bien sûr la corruption, vous ignorez, et la guerre civile au Congo-Brazza, vous n'y êtes pour rien, vous avez appris ça à la télé, comme tout le monde!*

Ce jour-là, Lamine Keita avait eu du mal à reconnaître son ami. Il lui dit en le déposant chez lui dans le quartier Sandika :

– Qu'est-ce qui te prend, mon gars? Nous savons tous que tu as raison, mais pourquoi tu ne la boucles pas comme tout le monde? Tu penses que je ne sais pas dans quoi je suis, moi? Je ne suis pas un imbécile. Il y a juste que ces gens sont les plus forts. On attend notre tour.

Malick Cissé faillit lui répondre que si tout le monde se croisait les bras en attendant notre tour, eh bien, il ne viendrait jamais, notre tour. Il n'en fit rien, de crainte de vexer Lamine Keita. Tout en admirant la franchise de son ami, il en avait par-dessus la tête de cette Lucie de Braumberg.

Elle puait l'arrogance. Elle puait le sentiment de supériorité de celle

qui ne doutait pas un instant de se trouver parmi des vaincus.

Après cet incident, Malick Cissé et la petite vieille évitèrent même de se serrer la main.

La tentative de coup d'État eut lieu deux jours plus tard.

Quand la projection du film sur les émigrés ouest-africains d'Italie fut brusquement interrompue, les jurés pensèrent à un simple incident technique. La lumière revint et un employé de l'ambassade de France, qui accompagnait partout Lucie de Braumberg, vint lui dire quelque chose à l'oreille. Dans les minutes qui suivirent, ils étaient tous dans le hall du Bateke. Il y régnait une grande confusion. Les clients de l'hôtel, accrochés au téléphone, tentaient de joindre leur famille ou cherchaient à s'assurer de pouvoir prendre leur vol le soir même. Un cercle s'était vite formé autour de Lucie de Braumberg. Pendant que les autres membres du jury l'écoutaient, Malick Cissé se tint à l'écart. Il la vit le détailler de loin avec insistance puis hocher la tête. Bientôt une Pajero conduite par des militaires français vint se garer devant eux. Lucie de Braumberg proposa à Lamine Keita d'y monter avec elle. Il refusa. En s'engouffrant dans la voiture grise, Lucie de Braumberg ne put s'empêcher de se tourner de nouveau vers Malick Cissé. Celui-ci lui décocha un petit sourire méprisant.

– Ma bagnole est garée près du carrefour Oyo-Oyo, fit Lamine Keita.

– Il paraît que le secteur est bouclé par l'armée loyaliste.

– Oui. Et ces gens sont très nerveux en ce moment.

– On fait quoi? s'inquiéta Malick Cissé. Il reste les bus

– Dépêchons-nous d'aller en attraper un ; même des bus, il n'y en aura plus bientôt.

Les deux amis firent un grand détour pour éviter le palais présidentiel. Ce fut une bonne idée. Quelques minutes plus tard, une fusillade éclatait au même endroit. Une trentaine de passants furent fauchés par des rafales d'armes automatiques.



Il entendit les clefs tourner dans la serrure et tout son corps se raidit. Le capitaine Solo prenait toujours son temps pour ouvrir les trois portes. Il faisait ensuite lourdement résonner ses bottes sur le parquet. Pour Malick Cissé, l'homme faisait exprès de marcher aussi lentement. « Il cherche à me faire peur avant même d'arriver à moi », se disait-il.

Lorsqu'on l'emmenait à la Salle des Machines, le couloir était toujours désert. Il imaginait ses co-détenus en train de se demander qui il pouvait bien être. Lui non plus n'avait jamais vu aucun d'eux. Ils ne se connaissaient en fait que par leurs cris. Assez étrangement, Malick Cissé était presque heureux de voir tant d'inconnus souffrir autour de lui. Il n'éprouvait aucune pitié pour ses compagnons d'infortune et avait même parfois comme des bouffées de fureur contre eux. Le détenu numéro 23 hurlait et lui, accroupi dans sa cellule, ricanait et l'insultait, *sale intello, cause toujours mon p'tit gars, t'as encore rien vu, on va te réduire le crâne en bouillie pour t'apprendre à penser, prétentieux va!*

– Lève-toi, dit le capitaine Solo debout à l'entrée de sa cellule.

Malick Cissé réussit péniblement à se tenir sur ses jambes. Il faisait attention à ne pas être trop proche de l'officier. Celui-ci lui tendit des habits propres.

Malick Cissé leva les yeux vers l'homme.

– Ne me regarde pas comme ça, maugréa-t-il, lave-toi vite la figure et suis-moi.

Tout cela était bien curieux. « Ce sont peut-être ces gens des droits de l'homme qui sont là. » Allait-il faire un scandale, exhiber ses blessures, ou au contraire leur dire qu'il était bien traité?

Il avait à peine fini de se poser ces questions que le militaire vint lui mettre un bandeau noir sur les yeux.

La voiture roula pendant près d'une heure à travers la capitale.

Les rues de la ville lui semblèrent calmes. Mais il y avait encore des combats en certains endroits entre les insurgés et l'armée régulière. Assis sur le plancher du véhicule, les mains derrière le dos, Malick Cissé entendit plusieurs fois crépiter des armes à feu. On était en train de leur tirer dessus du haut d'un immeuble. Le capitaine demanda par radio s'il pouvait passer sous le pont des Trois-Figuiers. Le feu vert obtenu, il ordonna au chauffeur de tourner à cent mètres sur la gauche. Mais à l'instant même où la voiture allait amorcer le virage, la radio grésilla de nouveau. Après avoir écouté le message, il dit au conducteur :

– Ousmane, file tout droit jusqu'à la rue des Réservoirs. Ces fils de putes sont déjà aux Trois-Figuiers.

– Ah? fit le conducteur.

– Oh! Ils seront bientôt coincés là-bas. Ça va saigner, crois-moi!

Malick Cissé fut frappé de constater que le bandeau sur ses yeux ne le coupait pas totalement du monde. Partout où on ne se battait pas, la vie suivait son cours normal. Leur voiture s'était arrêtée à un feu

rouge. Un des militaires de l'escorte avait acheté des oranges et une bouteille d'eau glacée en essayant de draguer la vendeuse.

Ils traversèrent pendant une dizaine de minutes un quartier très calme. En entendant les pneus crisser sur du gravier, il comprit qu'ils étaient arrivés à destination.

Au bord d'une piscine, on lui enleva son bandeau et il vit en face de lui un homme en train de l'observer en silence. L'homme arborait de nombreux galons et des médailles sur le revers de son uniforme. Malick Cissé devina à un certain air de méfiance et d'ennui sur son visage que c'était un militaire important. Il avertit le prisonnier d'une voix presque distraite, sans le regarder :

– Ici, ce sera autre chose que la Salle des Machines.

Malick Cissé resta silencieux.

– Mettez-le à poil.

Il se laissa faire en se demandant avec effroi où il se trouvait. Le luxe discret et raffiné des lieux ne lui disait rien de bon.

– Je suis prêt à parler, dit-il, sans savoir ce qu'il était en train de faire.

– Que peut bien savoir un lâche comme toi? demanda une voix derrière lui.

Il se retourna et vit Lucie de Braumberg.

Il garda la tête baissée, les deux mains lui servant de cache-sexe.

– Enlève tes mains de là où elles sont et regarde-moi dans les yeux s'il te plaît. C'est la pétasse totale qui te l'ordonne.

Malick Cissé obéit sans broncher et même avec un certain empressement.

Lucie de Braumberg se tenait près d'un fauteuil aux coussins verts et rouges. Elle était raide, les bras croisés à hauteur de la poitrine. Seuls ses yeux avaient du mal à rester en place.

L'homme galonné se présenta :

– Je suis le colonel Kanté. Tu sais ce qu'il te reste à faire.

– Je vais parler, fit Malick Cissé d'une voix tremblante.

– Mais de quoi peux-tu bien parler, gros couillon? Tu reconnais cette femme, n'est-ce pas?

– Oui.

– Demande-lui pardon.

– Oui.

– Oui, quoi? aboya le colonel Kanté. Cette dame vient aider notre pays et toi tu la traites, comme ça, de pétasse. Est-ce que c'est bien?

– Non. Non, mon colonel.

Lucie de Braumberg ne le quittait pas du regard.

Elle lui demanda avec une froideur étudiée :

– Tu te souviens de l'expression « pétasse totale »? Est-ce que ça se dit en bon français?

– Non, fit-il en baissant de nouveau la tête.

Le colonel Kanté lui souleva le menton en plongeant ses yeux dans les siens.

Malick Cissé pensa à Ardo, l'homme qui défiait si hardiment ses bourreaux dans la Salle des Machines. S'il avait été là, Lucie de Braumberg et le colonel Kanté n'auraient pas fait les fiers. Ardo les aurait insultés. Mais lui, tout son corps lui faisait mal et son cœur battait trop fort. Il avait peur de mourir, il n'y pouvait rien.

Il dit, en levant des yeux pitoyables sur Lucie de Braumberg :

– On ne s'était pas bien compris, Madame.

Il y eut sur le visage jusque-là impassible de la petite vieille une vague grimace de dégoût.



Repoussant le portail en bois de la maison, il vit toute la famille dans la cour en train de suivre le feuilleton brésilien du jeudi. Il comprit après-coup pourquoi les rues menant au quartier Sandika étaient si vides. *Le testament de Lázaro Fernandes* tenait le pays en haleine depuis six semaines. Même pendant la courte guerre qui avait suivi le putsch manqué, les jeunes soldats s'arrangeaient toujours pour savoir si la ravissante Marbella Ferrari allait enfin donner sa chance au pauvre Manoel Oliveira. Quatre ou cinq gamins vinrent s'accrocher à Malick Cissé. Il eut en un éclair l'impression très nette de revenir d'un autre monde, insoupçonné, enfoui très loin dans les profondeurs de la ville.

Penda Ndiaye, sa logeuse, accourut vers lui. Malgré l'obscurité, elle comprit tout du premier coup et dit à voix basse :

– Tu es vivant, c'est l'essentiel.

Il se contenta de secouer la tête en signe de gratitude. Penda Ndiaye murmura encore :

– Les Mauvais, le Bon Dieu les attend là-haut.

En temps normal, feuilleton brésilien ou pas, beaucoup d'habitants de Sandika seraient venus le saluer après une si longue absence. Mais en quelques semaines de tueries, chacun avait appris à ne plus rien

faire comme avant.

Après avoir pris une douche et dîné d'un reste de *baasi*, il prit à l'écart Penda Ndiaye et lui demanda :

– Et Lamine Keita?

– Ah! s'exclama la logeuse, c'est un ami celui-là! Sais-tu qu'il était si inquiet qu'il est allé te chercher dans ton village natal?

Voyant qu'elle peinait à retrouver le nom du village, Malick Cissé vint à son secours :

– C'est Bwiti, vers la frontière avec le Mali. Nous avons grandi là-bas, Lamine et moi.

Penda Ndiaye poursuivit d'une voix émue :

– C'est un être très bon. Il me disait : « Ma sœur, ne t'en fais pas, je te ramènerai ici Malick Cissé. Je le connais bien, ce lascar, il est capable d'aller à Bwiti sans rien dire à personne. »

Malick Cissé sentit chez Penda Ndiaye la fierté d'avoir été en contact avec le célèbre cinéaste qu'elle avait si souvent vu à la télévision.

À son arrivée dans la maison, Lamine Keita trouva son ami au milieu de la cour. Adossé au manguier, les jambes croisées, il lui demanda simplement :

– Pas trop de bobos, petit Malick?

– Ça va.

Malick Cissé sentit une densité nouvelle dans la voix de Lamine Keita. Ce n'était plus l'artiste insouciant et farfelu qu'il avait connu. Il y avait en lui un mélange curieux de haine, de tristesse et de lassitude.

Ils restèrent silencieux un moment et Malick Cissé le taquina :

– Et ton ami Doumergue?

Lamine Keita ne comprit pas du premier coup :

– Doumergue...?

– Oui, ton méchant Français du *Diamant noir*... Il a fini par épouser sa petite sainte de Marie-Rose ou non?

La question dérida un peu Lamine Keita.

– Pour le moment, je ne pense pas vraiment à ce film. Et puis, tu sais, mon gars, le seul vrai cinéma ici, c'est la vie. Si je te racontais ce que j'ai vu ces temps-ci en te cherchant!

Ils entendirent le générique du journal télévisé de la nuit et tendirent l'oreille, d'instinct. Mais il n'y avait aucune nouvelle intéressante. Le nouveau président, le colonel Kanté, savait son pouvoir encore fragile et essayait de s'assurer des soutiens. Il recevait

presque tout le temps des délégations venues de toutes les régions du pays.

– Hier, on a montré le Président Kanté recevant en audience Lucie de Braumberg, dit Lamine Keita. Il paraît qu'elle va remplacer l'ambassadeur de France, notre petite vieille.

– Ah? Ce sera au moins clair, fit Malick Cissé avec un petit sourire.

– Et sais-tu quoi? demanda brusquement Lamine Keita. Je la rencontre demain.

Il se tut un instant, chercha les yeux de Malick Cissé sous la faible lumière de la véranda toute proche et ajouta d'une drôle de voix :

– Si tu veux, nous pouvons y aller ensemble.

Il y eut un autre silence, plus long. Tous deux savaient ce que cela signifiait. Malick Cissé répondit simplement :

– Ma pétasse totale... Bien sûr. Je viens avec toi.

Après avoir dit ces mots, il se sentit un peu mieux dans sa peau et comme soudain libéré d'un lourd fardeau intérieur.

Myriem

Au début, toute cette histoire me faisait un peu rire.

Myriem en prison, cela n'avait aucun sens.

À la police, on m'a posé des questions pour le moins saugrenues. L'inspecteur chargé de l'enquête voulait tout savoir sur notre vie de couple, même ces secrets qu'on hésite parfois à raconter à des amis intimes. Quand j'ai refusé de lui répondre, j'ai vu dans son regard qu'il me soupçonnait de lui cacher quelque chose.

Je me suis alors emporté :

– Vous croyez vraiment que je vais parler ici de ce que je fais la nuit avec ma femme?

Il n'a pas paru surpris par mon attitude. Je suppose même qu'il l'avait prévue.

– La liberté de votre épouse est en jeu, professeur Dembélé.

– Je ne vois pas le rapport.

– Il y en a bien un, a-t-il répliqué aussitôt. Votre femme a livré des enfants de la rue à ces vieux salauds du camp de vacances de Strindgahm. Trafic d'êtres humains... C'est du sérieux. La justice de notre pays doit tout savoir sur la personne qui a osé faire cela.

J'ai pensé : « Comment ce type peut-il être si sûr de la culpabilité de Myriem? » C'était vraiment à devenir fou.

De toute façon, je n'étais pour l'inspecteur de police qu'un numéro dans un dossier. Sydia Dembélé, professeur à la Faculté de Médecine. Il fallait bien plus que ça pour l'impressionner.

Il avait souvent interrogé, au cours de sa longue carrière, des hommes politiques ou des gens riches et célèbres. Les premiers jours, ces personnages puissants refusaient d'accepter la situation. Ils s'imaginaient que leurs amis viendraient les tirer de là ou que leurs admirateurs étaient en train de mettre le pays à feu et à sang pour exiger leur libération. Rien de tout cela ne se passait et ils finissaient par craquer.

Je comprends qu'on ait confié l'enquête à cet homme d'expérience.

Il sait prendre son temps et tout le bruit fait autour de « l'affaire Myriem Dembélé » ne semble guère le perturber. Dans les autobus, sur les « grand'places », partout dans le pays on continue à parler de ce réseau pédophile démantelé par la police. Les mêmes absurdités voyagent d'une bouche à l'autre :

– Myriem Dembélé? Cette grosse femme qui parle tout le temps à la télévision?

– Oui, celle-là même. Elle livrait les enfants à des vicieux, là-bas... dans la ville de...

– Quelle hypocrite, hein! Et dans quelle ville, dis-tu, mon brave?

– J'ai oublié le nom de la ville, mais l'histoire est vraie!

– Ah?

– Oui, son association devrait être dissoute. Les Mamans de la Rue! Drôles de mamans!

– Tu as vu sa maison?

– C'est un palais!

Et il y a toujours dans le lot un prétendu patriote pour laisser éclater son indignation :

– On est un pays pauvre, d'accord, mais on tient à se faire respecter!

Comment faire comprendre à l'inspecteur de police que Myriem n'est pour rien dans cette histoire? J'ai plongé mes yeux dans les siens pour lui faire sentir que je voulais lui parler enfin d'homme à homme :

– Vous ne savez rien de Myriem, Monsieur, et vous allez gâcher notre vie. Nous avons des enfants...

– Bien sûr, a-t-il fait en hochant doucement la tête, vos chers petits, Aalseyni et Kadia, deux gamins adorables... Eux ne vivent pas dans la rue. Pour eux ça va, il n'y a aucun risque qu'on les retrouve dans la cale d'un bateau en partance pour...

Apparemment, lui aussi avait de sérieux problèmes pour prononcer le nom de cette foutue ville.

Je ne l'ai pas laissé continuer :

– Mais de quel bateau parlez-vous?

J'ai hurlé si fort que le second policier, celui qui prenait ma déposition, a suspendu pendant quelques secondes ses mains au-dessus de sa vieille machine à écrire pour m'observer d'un air stupéfait.

– Vous m'obligez à me répéter, a dit l'inspecteur. Votre femme a fait embarquer une trentaine d'enfants, le 23 novembre dernier, à bord du *Palomero*.

– Une trentaine... Vous dites n'importe quoi!

– Évitez de me parler sur ce ton, Professeur.

Il y avait une colère contenue dans sa voix. J'ai compris que l'homme était capable de tout.

Cela ne m'a pas empêché d'insister :

– Une trentaine, c'est vague quand même. Vous devriez au moins pouvoir donner un chiffre précis, vous ne pensez pas?

– Un peu plus, un peu moins, on le saura bientôt. Nous ne sommes qu'au début de cette enquête et chaque jour apporte son lot de révélations. Je vous le répète, professeur : c'est une affaire très grave.

– Myriem a consacré toute sa vie à ces enfants de la rue, personne ne les a autant aidés qu'elle, elle n'en dormait plus. Elle est innocente. Elle ne peut pas avoir fait une chose pareille.

Il a fait comme s'il ne m'avait pas entendu :

– Savez-vous quoi, professeur Dembélé?

J'ai levé les yeux sur son crâne chauve et ses petites oreilles. Quand il a compris que j'attendais qu'il réponde à sa propre question, il a lâché :

– Nous nous sommes permis de fouiner dans votre compte bancaire. Votre ménage s'en tire plutôt bien, à ce que j'ai vu. Félicitations!

– Ça ne prouve rien. J'ai de l'argent, moi.

Il a eu une moue amusée :

– C'est bien la première fois que j'entends un enseignant parler ainsi...

– Je suis spécialiste des maladies cardio-vasculaires, je fais des conférences partout dans le monde. On me paie pour ça et pour mes consultations, si vous voulez le savoir.

– Bravo. Votre épouse aussi a beaucoup voyagé ces trois dernières années. Elle était récemment à Strindgahm, si mes informations sont exactes.

– Elles sont fausses. Vos informations sont fausses, inspecteur. Nous n'avons jamais entendu parler de cette ville.

Il s'est un peu troublé, mais n'a pas voulu lâcher prise :

– Et pourquoi donc avez-vous un compte commun?

– J'aime ma femme et nous partageons tout.

Il a souri :

– Vraiment, professeur Dembélé? Dans ce pays, aucun mari ne dit à sa femme combien il gagne par mois et vous... Vous êtes l'oiseau rare, en somme. Vous feriez mieux de me dire la vérité.

C'est à ce moment que je me suis rendu compte avec une indicible

terreur que Myriem était foutue. Nos dix-neuf années de vie commune étaient en train de nous sauter littéralement à la figure. Notre avenir ne dépendait plus de nous, mais de l'idée que ce flic se faisait de la vie humaine en général. Myriem et moi, nous allions devoir nous expliquer sur des choses simples, des choses du passé que nous avions faites parfois sans même y penser et qui pouvaient à présent nous précipiter dans l'abîme.

Quand je suis sorti du bureau de l'inspecteur, j'ai roulé au hasard des rues sales et encombrées du centre-ville. Je ne savais où aller. Au carrefour dit des Trois Voleurs, un vieux vendeur de journaux s'est approché de ma voiture. Je lui ai tendu un billet de mille francs en lui faisant signe de me donner quelques journaux. Il a voulu savoir lesquels et je lui ai demandé, toujours par des gestes, de décider à ma place. Je n'avais aucune envie d'ouvrir la bouche. Je me suis garé sous un manguier dans le quartier de l'Escale et j'ai parcouru les titres de *La nation*. Rien de nouveau : ce jeudi aussi, il est question dans la presse de « L'affaire Myriem Dembélé ». Je dois dire que j'ai du respect pour ce journal, *La nation*. Ces journalistes, au moins, ils ne me flanquent pas la trouille dès que j'aperçois leurs titres dans la rue. Ils parlent de notre histoire avec une certaine retenue, sans donner l'impression de chercher à détruire coûte que coûte Myriem. C'est d'ailleurs le seul quotidien à avoir interviewé les enfants de la rue. Bien sûr, tous les petits ont déclaré, les larmes aux yeux, qu'ils voulaient seulement revoir Maman Myriem. Mais le monde serait trop beau s'il n'y avait que des journaux sérieux. Un autre quotidien, *Le progrès*, ne rate aucune occasion de cracher son venin pourri sur Myriem. La semaine dernière, un individu qui signe ses articles « Le Zèbre » a osé la traiter de femme frustrée. J'ai ainsi découvert avec stupéfaction que je me payais du bon temps dans ma garçonnière avec une certaine S.B., avocate célèbre, au moment où ma douce moitié prétendait soulager les souffrances des enfants de la rue. Quand j'ai lu cela, je suis allé au siège du journal. Je n'étais même pas en colère, j'étais simplement malheureux. Je voulais demander pardon à ces gens, me rouler par terre, chanter des trucs hip-hop comme un vieillard ivre, faire tout ce qu'ils voulaient, leur dire qu'ils m'avaient à leur merci et que j'implorais leur pitié. Mais devant l'entrée du petit bâtiment minable, j'ai senti mon corps secoué par de légers tremblements et j'ai fait demi-tour. Je savais que je n'allais pas pouvoir garder mon sang-froid. Je n'allais rien leur dire, j'allais juste chialer comme un enfant.

Quelques heures plus tard, j'ai revécu comme dans un cauchemar le drame qui n'avait pas eu lieu. Je trouvais tous ces pisse-copie assis autour d'une table dans leur salle de rédaction mal éclairée. J'essayais de les intimider, mais il était clair au bout de quelques secondes que

personne ne me prenait au sérieux : j'avais les lèvres sèches et la gorge nouée, mes gestes étaient désordonnés et j'étais tout en sueur. Ils me regardaient d'un air narquois, puis se mettaient à rigoler. Leur photographe n'arrêtait pas de me mitrailler. Je pensais alors à tous les articles qu'ils allaient publier le lendemain. J'étais cuit, de toute façon. Je commençais à tirer dans le tas. La grosse panique! Ils couraient dans tous les sens et me suppliaient de leur laisser la vie sauve, mais c'était trop tard. Je hurlais comme un forcené, feu, feu et feu encore sur les chacals immondes, rata-ta-ta-ta et leurs entrailles se répandaient sur les ordinateurs, sur les blocs de papier, sur les ampoules électriques, au plafond, partout. Puis je sortais d'un pas fier de leur trou à rats, couvert de sang, à bout de souffle mais heureux. Bien sûr, je n'ai jamais tenu à la main une arme à feu de toute ma vie. Je ne sais même pas à quoi ça ressemble, une arme à feu. Ils vont finir par me rendre dingue.

Je me demande parfois si j'aurai toujours assez de force pour opposer le même silence méprisant à leurs calomnies. J'en suis de moins en moins sûr. Les attaques se font chaque jour plus virulentes. C'est une vraie campagne de dénigrement et, bien sûr, elle coûte cher. Je ne sais pas qui leur file tout cet argent ni pourquoi il le fait.

Je me suis garé devant l'école des enfants. Comme chaque jour depuis le début de cette histoire, les autres parents me jettent des coups d'œil furtifs en passant devant la voiture.

Pendant que Kadia et Alseyni se disputent joyeusement pour s'asseoir à mes côtés, je repense aux paroles de l'inspecteur de police. C'est vrai : eux, ils ont de la chance. Ils ne crèvent pas de faim dans la rue, nos deux petits. Mais n'est-ce pas justement cela le mérite de mon épouse?

Rien n'obligeait Myriem à renoncer à son salaire de secrétaire médicale pour s'occuper de ces gamins lâchés dans la ville. Elle aurait pu, comme tant d'autres, leur jeter parfois quelques pièces de monnaie aux feux rouges en détournant les yeux et en se bouchant le nez. Elle a au contraire choisi de passer le plus clair de son temps avec eux. Il y avait toujours des médicaments à acheter pour un de ces enfants. Impossible d'attendre. Elle payait de sa poche. Et lorsque l'un d'eux venait à mourir, dans la fleur de l'âge, elle était presque seule à le pleurer. Il m'est même arrivé de penser, à la fois admiratif et vaguement contrarié, que sa passion pour les enfants de la rue lui faisait quand même un peu oublier Alseyni et Kadia. Par la suite, Myriem a été moins seule auprès de ses jeunes protégés. À force de patience, elle avait réussi à réunir beaucoup de monde, surtout des femmes, autour d'elle. J'ai découvert à cette occasion que même des personnes qu'on croit moralement délabrées peuvent se montrer très

généreuses du jour au lendemain. Je veux dire que la plupart des gens ont envie de se rendre utiles mais hésitent à se remettre en question. Il suffit que quelqu'un leur donne le bon exemple pour qu'ils se décident à consacrer le meilleur d'eux-mêmes à une cause noble. Tout le monde connaît aujourd'hui le nom de l'association fondée par Myriem : Les Mamans de la Rue. Seuls ceux qui ne veulent rien savoir peuvent ignorer que de braves femmes ont ouvert une infirmerie pour ces gamins abandonnés et loué une maison où un instituteur bénévole vient leur donner des cours de grammaire et d'arithmétique.

Myriem est une femme simple. Son credo ne l'est pas moins : « Ces petits aussi ont droit à un bon départ dans la vie. » En très peu de temps, elle est devenue une vedette des médias. Les radios et la télé adoraient son franc-parler. À plusieurs reprises, elle avait eu des mots très durs contre le gouvernement. Pour elle, c'était un ramassis d'individus incompetents, corrompus et bavards.

Il fallait les oublier, car dans ce domaine aussi, le salut viendrait de l'engagement de citoyens désintéressés. Ses prises de position avaient valu à Myriem une réputation de tête brûlée.

– Tu dors ou quoi, papa?

J'ai sursauté en entendant la voix d'Alseyne, assis à l'arrière de la voiture.

– Que se passe-t-il? ai-je demandé.

– Et notre...?

Il n'a pas eu besoin de terminer sa phrase. Je me suis brusquement aperçu que nous venions de passer devant la pâtisserie Laziza. Ah, oui : le goûter de ces chers petits... Je l'avais complètement oublié.

– Au retour, je vous achèterai tout ce que vous voudrez.

Kadia a protesté :

– Pourquoi au retour?

J'ai continué à regarder droit devant moi. Pas question de leur dire que je devais aller rendre visite à leur maman en prison. Ils le savent, bien sûr, qu'elle est là-bas, dans une petite cellule de la maison d'arrêt, mais il est quand même difficile d'en parler avec eux.



Ils voulaient me briser. Ils ont échoué.

Un gros titre dans un de ces torchons à leur solde : « Un réseau de trafic d'enfants démantelé au quartier Montagne ». Nos flics, les

meilleurs du monde, avaient, une fois de plus, fait du bon boulot. Et les belles âmes se sont mises à vociférer : « Des noms! Des noms! » Le mien leur a été donné en pâture.

C'est parti comme ça.

Myriem Dembélé.

Mon nom à toutes les sauces de la calomnie.

Mon nom en sirotant le thé, le soir, sous l'arbre de la grande cour.

Quelques jours avant les fêtes de Noël, ils m'ont jetée en prison. Je suis sûre qu'ils ont choisi exprès cette date. C'est le moment de l'année où un vent froid souffle sur la ville. Les petits sont blottis près des immeubles, sur des morceaux de carton posés à même le sol. Ils ne font pas de cauchemars. Ils dorment mal, c'est tout. Ils aiment alors penser que je viendrai les gronder un peu au milieu de la nuit. J'ai plus souffert pour eux que pour moi-même.

Il y a aussi Kadia et Alseyni. Je voulais qu'ils viennent me voir en prison. Sidya a refusé. Je n'ai pas insisté. Après tout, c'est pour lui que c'est le plus dur, c'est lui qui doit affronter leurs regards douloureux. Je ne sais toujours pas ce que nos enfants pensent de cette histoire. Le monde des adultes doit leur paraître si compliqué... Il leur arrive peut-être de se dire qu'il y a un peu de vrai dans toutes ces accusations. Je ne sais pas non plus comment ils font face aux moqueries de leurs camarades. J'ai juste eu vent d'une dispute entre Kadia et sa maîtresse. Une femme méchante et bien contente de me savoir là où je suis. Elle a fait allusion à mon affaire, toute la classe s'est mise à rire et Kadia l'a traitée de menteuse. Je vois ça d'ici : Kadia, ses neuf ans et sa voix fluette. Elle a déjà du caractère, hein, ma petite! Après cela, elle est restée alitée pendant quelques jours avec un peu de fièvre.

C'est mon avocat, Maître Sylla, qui m'a tout raconté. Nous étions assis côte à côte sur le banc en bois du parloir. Dès qu'il a commencé à évoquer le sujet, mon cœur s'est gonflé de haine et je lui ai demandé avec aigreur :

– Tu crois vraiment que j'ai besoin de savoir, en plus, que Kadia est en train de souffrir?

Maître Sylla est un homme réfléchi. Il m'a regardée pendant quelques minutes puis a dit de sa voix posée :

– Ton mari te cache ces choses pour te ménager. C'est normal, mais ce n'est pas forcément bien.

– Ah?

J'avais du mal à le suivre.

– Oui, il vaut mieux, Myriem, que tu saches à quel point ton choix est difficile. Les coups viendront de partout et si tu ne peux pas les

supporter, tu devras abandonner la partie. C'est tout.

Dès qu'il a dit cela, je me suis sentie un peu mieux. Maître Sylla, c'est quelqu'un de bien, le genre de personne qui vous réconcilie avec la vie.

Ça, c'était au début, quand je m'attendais à être libérée à tout moment. Je me croyais juste de passage dans cet endroit répugnant. Comme j'étais naïve!

Trois mois déjà.

Je me souviens de ma première nuit ici. J'ai passé de l'insecticide sous le lit. Au bout de quelques minutes, des cafards sont sortis de partout. Les cafards et leur drôle de façon de crever. Ils dansent couchés sur le dos et il paraît qu'ils poussent des cris que nous ne pouvons pas entendre. Il y en avait des centaines ou peut-être même des milliers. Je les ai fourrés dans des sachets en plastique. C'est alors que Fatim Sow a poussé la porte de la cellule. Elle a pris un cafard, juste un, elle l'a porté à sa bouche et a commencé à le croquer sous mes yeux. Pour moi, la prison ce ne sont pas des odeurs fétides ou les vexations et les coups de fouet des gardiennes. En fait, on ne m'a jamais battue dans cette maison d'arrêt. Pour moi, la prison ce sera toujours la seconde où Fatim Sow, ma codétenue, s'est mise à croquer un cafard en me regardant d'un air de défi.

Depuis hier, tout est en train de changer. Le juge m'a fait venir dans son bureau. Quand il m'a dit : « Madame Dembélé, je viens de rejeter la demande de liberté provisoire introduite par votre avocat », j'ai eu une curieuse sensation de soulagement. Normalement, j'aurais dû être furieuse ou triste. En fait, j'ai surtout remarqué l'embarras du juge. Il n'a même pas osé soutenir mon regard. Il avait honte de ce qu'il était obligé de faire.

Je l'ai d'ailleurs vu changer au fil des semaines, le juge Konaté. Au début, il a essayé de me coincer sans pitié. Sa voix éraillée était à peine audible. Il a je ne sais quelle maladie de la gorge. En plus, il est un peu dur d'oreille. C'était presque comique : je devais me pencher vers lui pour pouvoir entendre ses questions idiotes et y répondre.

Malheureusement pour lui, dès les premiers jours, il s'est rendu compte d'une chose terrible : j'étais accusée d'un crime qui n'avait été commis par personne.

Tout bêtement.

Oui, il a compris cela très vite. On l'avait embarqué dans une sale histoire. La rumeur publique s'était amusée à écrire un roman sans queue ni tête, à partir de faits totalement imaginaires. Seulement voilà : toutes ces fantaisies avaient fini par exciter l'opinion et les politiciens de tous poils étaient entrés dans la danse. Il est par

exemple question dans mon affaire – « l'affaire Myriem Dembélé »! – de la mystérieuse ville de Strindgahm. Eh bien, personne ne sait où elle se trouve. Des bandes de jeunes voyous ont donc incendié à tout hasard plusieurs ambassades puis molesté des étrangers après un match de football.

Mettre le feu à des ambassades, c'était de la folie. Le Président avait dû faire une allocution télévisée pour calmer les esprits. Ses courtisans n'avaient finalement eu d'autre choix que de lui avouer la vérité : « Excellence, madame Dembélé n'a commis aucun crime et d'ailleurs, il s'agit, heu... Excellence, d'un crime que personne n'a commis. On nous a roulés dans la farine, Excellence, mais vous, le géant intellectuel, vous le plus grand chef d'État du monde... », etc. Le Président s'était alors mis à vociférer, la bouche remplie de bave, les yeux en feu : « Je vais vous tuer tous! Pauvres imbéciles, vous avez couvert notre pays de ridicule! »

Le Président était d'autant plus furieux qu'il savait très bien qu'il ne pouvait tuer personne. Cela ne se faisait quand même plus, c'était toujours ça de gagné. Mais que pouvait-il bien faire? Ce n'était pas possible de me remettre en liberté et de dire comme ça : c'était une erreur, il n'y a jamais eu de bateau du nom de *Palomero*, aucun enfant de la rue n'a jamais été porté disparu et la ville de Strindgahm n'existe nulle part sur cette terre. Le président était complètement coincé. Je suppose qu'il s'est alors mis à maudire le jour où, par faiblesse ou par calcul, il avait pleuré devant le pays tout entier. Voici comment est arrivée cette chose peu ordinaire. Une jeune journaliste du Républicain venait de l'interroger sur le nombre exact d'enfants « vendus par Myriem Dembélé au réseau pédophile de Strindgahm ». « Que voulez-vous donc que je vous dise, Madame? avait tonné le Président en levant les bras au ciel. Un enfant ou mille, c'est pareil, c'est le même scandale, Madame! »

Après une brève pause, ses yeux s'étaient voilés de tristesse et on avait vu une grosse larme s'échapper de son œil droit. Il l'avait discrètement essuyée avant de se composer aussitôt une attitude plus normale. La scène n'avait duré qu'une fraction de seconde, mais la promptitude du Président à essuyer sa larme fut généralement perçue comme la preuve d'une extrême pudeur. Ses laudateurs clamèrent partout que, sous ses apparences de dur, l'homme avait un cœur d'or et que plus personne ne pouvait douter de son amour pour les enfants de la rue. La larme du Leader bien-aimé fut plusieurs fois exhibée à la télévision et commentée, au cours de débats fort savants, par une foule de politologues, de sociologues et de psychologues. En dépit de leurs nombreux désaccords, les experts s'entendirent au moins sur un point : la larme du chef de l'État étant sortie de son œil droit et non de

son œil gauche, la situation économique allait forcément s'améliorer. On avait vraiment frôlé la catastrophe.

Revenons à notre juge. D'après ce que j'ai pu en savoir, cette seconde d'émotion présidentielle a eu en son temps un effet foudroyant sur le juge Konaté. C'est à ce moment-là qu'il s'est rendu à l'évidence : innocente ou coupable, cela ne faisait aucune différence, je devais rester en prison. Cet idiot s'est alors remis à faire du zèle pour offrir ma tête au régime sur un plateau d'argent. Décidé à s'accrocher au plus petit indice, il a fait faire des investigations dans le monde entier. Partout on lui a dit la même chose : il n'y a jamais eu de bateau du nom de *Palomero*, aucun enfant de la rue n'a jamais été porté disparu et la ville de Strindgahm n'existe nulle part sur cette terre.

Je sais toutes ces choses parce que Djeneba Diallo, une de mes gardiennes, m'a prise en sympathie. Elle a le corps souple et fin, Djeneba, elle a du chien, comme on dit, et le juge Konaté, qui l'aime à la folie, n'hésite pas à lui faire des confidences. La vie, quoi. Djeneba m'a également appris qu'un type de la présidence a conseillé au juge de ne surtout pas se comporter comme un gamin. Il lui aurait dit :

– Je vais te parler franchement, mon vieux Kona, nous nous sommes plantés avec cette affaire Myriem Dembélé. C'est plus grave que tu ne le crois, des services étrangers nous ont manipulés. Notre pays commence à être la risée du monde entier et si ça continue ainsi...

– Les investisseurs?

– Oui. Notre stabilité aussi.

– Eh bien, les investisseurs, la stabilité et toutes les élections passées et à venir, je m'en tamponne, a dit le juge Konaté. Ce sera un non-lieu.

– Tu sais bien que non, Kona, a répliqué l'autre avec assurance.

Le juge a alors baissé la tête. Après m'avoir rapporté cela, Djeneba Diallo a conclu sur un ton désabusé : « Ils les tiennent tous, Myriem. » J'ai pensé : « C'est le système, chacun tient l'autre et tout le monde la boucle. Une vraie mafia. » Ai-je besoin d'ajouter que Djeneba joue avec le juge Konaté? Elle le chauffe à blanc, le laisse tourner autour d'elle, parce que ça peut arranger ses affaires, mais elle le méprise. Ça aussi, c'est la vie.

Pas un mauvais bougre, pourtant, le juge. Il a sûrement fait des saletés au cours de sa carrière, mais il lui reste au moins un petit bout d'âme. Après cette conversation avec l'émissaire de la présidence, il a commencé à raser les murs. Les rares fois où il m'a convoquée – pour la forme –, il a évité de me regarder. À plusieurs reprises, il a été sur

le point de me dire quelque chose mais s'est ravisé. Puis un jour – il avait sans doute un peu bu –, il s'est jeté à l'eau :

– Je suis sûr que vous connaissez la situation...

– Elle est claire, oui, ai-je fait calmement.

Je me savais en position de force. J'ai attendu que le juge Konaté ajoute quelque chose. Il a murmuré :

– Ce pays est devenu dingue. Je ne m'y retrouve plus.

– Moi non plus, Monsieur le juge. Vous devriez me laisser rentrer chez moi, c'est la seule chose à faire.

Il a commencé à paniquer :

– Pas si vite, Madame! L'enquête suit son cours, hé!

C'était le moment d'enfoncer le clou. Je n'ai pas hésité une seconde :

– Vous savez bien, Monsieur le juge, que cette histoire est totalement imaginaire. Il n'y a aucune faute à avouer, c'est plutôt à vous, le juge, d'avouer que je suis innocente et de classer cette affaire.

Je crois bien que mes propos l'ont libéré pour de bon. Il a dit avec un sourire ambigu :

– J'ai bien compris cela. Mais si je le fais, le pays va basculer.

– Que voulez-vous dire?

– Justement, personne ne sait ce qui peut arriver. Notre Président est un homme tellement imbu de sa personne! Ses adversaires ne lui feront aucun cadeau. Et l'opinion, qui a été si dure avec vous, se retournera contre le pouvoir!

– Et si je promettais de me taire une fois sortie?

– Vous le feriez? a-t-il demandé, plein d'espoir. Vous le feriez vraiment?

– Non, ai-je répondu froidement. Je les ferai tous chier, le Président, ses ministres et tous ces gens qui m'ont traînée dans la boue.

– Je suis bien d'accord avec vous, Madame Dembélé.

Puis il s'est passé une chose bizarre : le juge Konaté est entré dans une colère aussi violente que subite. Croyez-le ou non, mais il a déversé pendant quelques minutes sa bile sur le Président, « un vieux rigolo qui se prend pour le centre de l'univers » – textuel! – et sur les gens du gouvernement et du parti au pouvoir :

– Ce sont tous des crapules de la pire espèce! Quand je pense que le peuple les a librement choisis! À présent, ils ont l'air de dire à leurs électeurs : Vous vous êtes fait baiser avec ce machin démocratique, tant pis pour vous, essayez d'être moins cons la prochaine fois!

C'est beau, un juge en train de se lâcher. Ça ne lui était sans doute jamais arrivé. Il venait de se libérer d'un seul coup de toute une vie de misérables silences et de frustrations. Mais je n'étais pas dupe. C'était un accès de rage pour rien, les hurlements du juge. Des mots et rien d'autre.

Pendant qu'il criait, j'ai presque eu pitié de lui. J'ai failli lui dire : OK, je suis prête à rester ici aussi longtemps qu'il le faudra, l'intérêt du pays est plus important que ma petite vie. Un président qui verse une larme à la télé, ça vaut tous les sacrifices. Vrai, j'ai failli lui dire cela. Mais quand je me suis souvenue de Sydia et des souffrances de mes enfants, ma soif de vengeance est revenue en force.

Moi, Myriem Dembélé, je sortirai d'ici un jour et ils m'entendront.

Retour à Ndar-Géej

À la mémoire d'Almamy Matteuw Fall.

Deborah s'est tournée vers moi. Dès que nos yeux se sont croisés, j'ai tout compris. Son regard disait clairement : « C'est donc cela, la ville dont tu m'as rebattu les oreilles pendant des années? » Nous étions aussi embarrassés l'un que l'autre. Depuis notre mariage, c'était la première fois que nous séjournions ensemble chez moi et nous avions longtemps rêvé de ces vacances.

- Soukeyna a beaucoup toussé cette nuit, a-t-elle fini par dire.
- C'est la chaleur, ai-je bredouillé, elle fait un peu de fièvre.

La chaleur! Et moi qui lui avais tant de fois vanté le doux climat de Saint-Louis! Un climat plus agréable, lui faisais-je remarquer en riant, que celui de son île Maurice natale... Je n'ai pas osé lui dire que c'était la faute de la grande sécheresse des années 1970. Les journalistes parlaient sans cesse, dans des reportages pompeux, de « l'inexorable avancée du désert » et les hommes politiques soupiraient : c'est la fatalité, nous n'y pouvons rien. Je connais bien Deborah. Sarcastique comme ce n'est pas permis. Je n'ai pas osé faire la moindre allusion à tout cela. Je n'avais aucune envie de l'entendre me jeter à la figure que l'avancée du désert était en train de torturer notre fille et qu'il était temps de retourner à Marrakech.

Deborah ne voyage jamais sans noter ses impressions sur un petit carnet. Sa mémoire est peuplée de noms de villes lointaines et elle garde un souvenir impérissable de Madras et de Byblos. Je me demande quelles horreurs elle est en train d'écrire sur Saint-Louis. Il y a peu de chance que Ndar-Géej – littéralement Saint-Louis-sur-Mer – vienne s'ajouter à sa liste des villes adorées. Mais nous en avons vu d'autres, Deborah et moi. Nous avons fait le tour du monde, au gré de nos affectations avec l'UNESCO. Tout finira peut-être par s'arranger.

Cela avait pourtant bien commencé. Un peu après Louga, à une vingtaine de kilomètres de Saint-Louis, j'ai montré à Deborah les coquillages au bord de la route nationale. Lorsque, jeune étudiant, je

revenais de Dakar, je les cherchais des yeux, ces coquillages. Ils annonçaient la mer. Dès que je les apercevais, je me sentais déjà chez moi, à Ndar-Géej. L'air devenait soudain plus frais et moins étouffant. Certes, nous n'avons pas pu faire le pittoresque voyage par train que j'avais promis à Deborah. Le train, ça n'existe plus. Il paraît que la Banque mondiale, jugeant la ligne peu rentable, a exigé sa suppression. Le gouvernement a fait semblant de résister un peu, puis a lâchement cédé, comme à son habitude.

Sur le chemin de la maison, Madièye, le cousin venu nous accueillir, a fait passer notre taxi devant l'ancienne gare ferroviaire. J'imaginais celle-ci déserte et triste. Elle est au contraire devenue un immense souk plein de vie. Mais cette vie-là n'est pas la bonne. Il en est de même pour toute la ville. Où sont donc passées ses rues? Elles sont si noires de monde qu'il est impossible de les voir pour ainsi dire à l'œil nu. Au lieu de marcher lentement, les gens courent dans tous les sens, essoufflés et luisants de sueur.

Pendant que je cherche des yeux quelques traces de mon enfance, Madièye nous observe avec une certaine impudeur et nous bombarde de questions. Il se force à parler français pour être compris de Deborah. Comme il aurait cependant aimé me chambrer en wolof! À quarante-trois ans, Madièye n'a jamais douté que Saint-Louis fût le centre de l'univers. Il ne se rend d'ailleurs que rarement à Dakar, pour s'occuper de son avancement d'instituteur au ministère. Dans ses lettres, Madièye a toujours mis un point d'honneur à appeler notre ville natale Ndar. Je me souviens d'avoir dû expliquer à Deborah, il y a quelques mois, que dire Ndar ou Saint-Louis, c'est du pareil au même, mais que ce n'est pas du tout la même chose! Je crois bien que c'est son air stupéfait qui m'a fait prendre conscience pour la première fois, en un éclair, de l'insoutenable charge émotionnelle du mot *Ndar*. Je ne suis pas sûr de l'avoir convaincue ce jour-là, mais elle aurait tort de prendre ces deux mots pour de banals synonymes. On ne parle absolument pas de la même ville selon qu'on la désigne par son nom wolof – *Ndar* – ou par celui, plus connu dans le reste du monde, qu'elle doit depuis le XVII^e siècle au roi de France Louis XIV. Les deux espaces, mentalement disjoints, n'en constituent pas moins un lieu unique, fait de larges bandes de terre léchées de toutes parts par le fleuve et par l'océan Atlantique. En effet, si Saint-Louis est, parfois jusqu'à la caricature, une « province française », le creuset où se formèrent les élites africaines, Ndar se veut, elle, l'expression sublime de la sénégalité. Vous avez dit paradoxe?

À en croire la légende, le mot dont est dérivé *Ndar* désigne le canari destiné à tenir au frais l'eau avec lequel on souhaite la bienvenue à ses hôtes. La ville serait donc née sous le signe de quelque chose comme :

« À Ndar, l'étranger est roi. » Enfant, je comprenais à de subtils signaux que nous étions bien les seuls au monde à nous donner tant de peine pour les inconnus débarquant tard le soir chez nous. Plus tard, j'ai trouvé normal d'entendre les musiciens du Super Eagles Band de Banjul puis Youssou Ndour entonner le même refrain.

Proche géographiquement et culturellement de la Mauritanie et du Maroc, Saint-Louis a été convoitée au cours des siècles par les Anglais et les Français qui l'ont occupée à tour de rôle. Cette position de ville-carrefour et son histoire tumultueuse expliquent peut-être notre réputation de tolérance, même si on peut parfois soupçonner les autres de chercher seulement à nous flatter.

D'ailleurs, pour faire bonne mesure, j'ai dit à Deborah d'un air détaché que ceux qui vantent notre ouverture d'esprit se gaussent aussi en douce de notre vanité. Je crois que cet aveu l'a un peu calmée. Elle commençait à être sérieusement agacée par les déclarations d'amour des Saint-Louisiens à leur ville.

Nous sommes arrivés à l'entrée du pont Faidherbe.

– Je viens avec toi? a demandé Madièye.

La question n'avait pas de sens, mais Madièye avait dû sentir que j'avais envie d'une petite balade amoureuse dans la ville.

J'ai répondu, un peu gêné :

– On se retrouve dans deux heures chez le vieux Baay Kamara.

En traversant le pont, j'ai pensé à la mort de Mbagnick Sèye, un de nos amis d'enfance. En quelle année était-ce? Je ne sais plus. Bizarrement, je ne me souviens que du jour. C'était un mercredi 29 janvier. Nous jouions au bord du fleuve. Il s'est avancé pour faire quelques brasses dans l'eau et nous ne l'avons plus revu. Un fameux nageur pourtant, Mbagnick, le meilleur de nous tous. Quelques jours plus tard, on retrouvait son corps à moitié dévoré par les poissons du côté de la Langue de Barbarie.

Du Saint-Louis colonial, il reste les vestiges de maisons à balcons de bois et arcades et les petites rues droites rayonnant à partir de la place principale. Je me souviens du petit peuple de fonctionnaires paisibles, conformistes et discrètement satisfaits de leur sort. Par temps brumeux, on aurait pu facilement confondre Saint-Louis avec quelque ancienne cité médiévale, comme y invite du reste, aujourd'hui encore, sa célèbre « Tour crénelée » (dite de Maurel et Prom) dont on ne sait presque rien. Les rues se nommaient Blaise Dumont, Adanson ou Victor Duval. Très peu d'entre elles portaient, à l'instar de la rue Lieutenant Pape Mar Diop, le nom d'un Saint-Louisien.

Après avoir tourné en rond pendant quelques heures, j'ai compris mon malaise : je cherchais une ville introuvable. Une seconde ville,

malsaine et chaotique, s'était superposée à celle d'hier, sereine et lumineuse. Le Saint-Louis d'aujourd'hui, c'est la foule compacte et affairée, la fumée noire des pots d'échappement et ce garçon d'une vingtaine d'années qui manque me renverser en pétaradant sur sa moto. Des bruits. Des odeurs très fortes. Une ville aux espaces bouchés. Une ville-souk sur le modèle de la capitale, tristement coincée entre la mer et le fleuve.

Hier, la douceur de vivre, aujourd'hui la débrouille vulgaire et bavarde.

Les belles *signares* ne toisent plus la populace nègre du haut de leurs balcons. Elles sont, elles aussi, des figures du passé. Il est difficile d'imaginer que pendant très longtemps elles ont été la clé de toute réussite sociale ou politique. Je me suis souvenu de *Nini, mulâtresse du Sénégal* d'Abdoulaye Sadi et de *Signare Anna* de Tita Mandeleau. Deux romans qui exhibent des plaies que l'on aurait bien voulu garder à tout jamais secrètes. Il me revient aussi que c'est seulement en 1916 que le premier Noir a réussi à être maire de la ville. Avant cette date, les élections opposaient les mulâtres ou les métis entre eux, tandis que les maisons de commerce bordelaises, toutes-puissantes, tiraient les ficelles dans la coulisse. Une ville coloniale, on vous dit. La disparition des *signares* est le signe d'un profond chambardement culturel. Dans le Saint-Louis de l'an 2000, elles sont perdues dans la masse et même leurs noms de famille sonnant bien français ne les empêchent pas d'être perçues et de se considérer elles-mêmes comme des citoyennes tout à fait ordinaires.

J'ai retrouvé Deborah parmi mes cousines. Elles s'y étaient mises à plusieurs pour lui faire des tresses. Manifestement, elles avaient réussi à apprivoiser ma redoutable moitié. Tout le monde l'appelle Daba. C'est plus simple et plus... normal. J'ai cru deviner à certaines allusions qu'on lui en avait déjà appris un bout sur les armes fatales des Saint-Louisiennes – ceintures odorantes de perles, petits pagnes ajourés et encens – destinées à sauver notre couple de l'ennui nocturne.

La petite Soukeyna trotte dans la cour avec les enfants de son âge. Elle va mieux. Bref, tout le monde est content.

À l'heure de la prière, Madièye m'a demandé en riant – mais plaisantait-il vraiment? – si j'étais resté un bon musulman, après ces nombreuses années d'absence. Je n'ai pas eu le temps de répondre. C'est la voix presque indignée du vieux Baay Kamara qui m'a tiré d'affaire :

– Aas Malick est un pur *Doomu Ndar*. Comment peux-tu lui poser une question pareille?

– Je vais diriger la prière, ai-je dit d'un air de défi.

Je n'oublierai jamais le regard plein de fierté de Baay Kamara, mais aussi la profonde perplexité de Deborah. Elle ne me connaissait pas ce talent-là. Je sens que je vais devoir m'expliquer sur le sujet quand nous serons seuls.

Comprendra-t-elle que tout vrai *Doomu Ndar* est tenu d'apprendre très tôt le Coran par cœur et d'en faire l'exégèse? J'ai donc, bien avant de fréquenter l'école française, reçu une excellente formation islamique. Après tout, le pays Diabollé, cher à Cheikh Hamidou Kane, n'est pas bien loin de Ndar. C'est par là que l'islam est entré au Sénégal entre le X^e et le XI^e siècle. Les chefs de toutes les confréries religieuses ont été bien accueillis à Saint-Louis, ce qui leur a permis d'y dispenser en toute liberté leur enseignement. On l'aura compris : les catholiques ne s'y sont jamais sentis à l'étroit, eux non plus.

D'ailleurs, tout à l'heure, au cours de ma promenade, je me suis arrêté chez Serigne Thierno Bâ, notre maître coranique de jadis. Il nous en faisait baver, mais ce n'était pas un méchant homme. C'était pour notre bien qu'il nous envoyait mendier de très bonne heure chez les riches Saint-Louisiens. Serigne Thierno Bâ... Il est mort il y a longtemps, comme tant d'autres. Pour retrouver un peu de mon passé, je devrais me rendre au cimetière de Marmyal.

C'est le soir. Le ciel est clair. Nous sommes assis sur le seuil de la maison, Baay Kamara et moi. J'ai bien observé le vieil homme. Notre présence à Saint-Louis lui a redonné de la force. Pendant la journée, il suit la petite Soukeyna des yeux d'un air ému. Notre fille réveille en lui Dieu sait quels souvenirs familiaux.

Deborah vient se joindre à nous.

– Il paraît que tu apprends le wolof, Daba, plaisante Baay Kamara.

– *Waaw!* s'écrie-t-elle avec conviction.

Pour le moment, c'est à peu près tout ce qu'elle sait dire en wolof. *Waaw* : Oui... Comme le jour où nous sommes passés devant monsieur le maire. Elle a encore beaucoup de chemin à faire, Debbie. Le vieux sourit :

– Le plus difficile pour toi, ce sera d'avoir l'accent des *Doomu Ndar*!

Il est vrai que nous avons une façon spéciale de faire traîner les mots. Pour n'importe quel Sénégalais, le parler des *Doomu Ndar*, sujet de douteuses plaisanteries, se reconnaît dès les premiers mots.

Au cours de la conversation, Baay Kamara en vient à évoquer avec nostalgie l'époque où Saint-Louis était la capitale de l'Afrique Occidentale française. Les archives en témoignent : pendant l'occupation coloniale, tout partait de Saint-Louis et tout y aboutissait. Il égrène ses souvenirs. De nombreux hommes politiques et des intellectuels célèbres y ont fait leurs études. La ville était alors

submergée par une population scolaire souvent venue de lointains villages d'Afrique sous domination française. Elle fut donc parfois, pour ces jeunes gens au seuil de la vie, le premier contact avec les turbulences de la modernité, qui donnaient à Saint-Louis l'image d'une métropole dynamique, fière de son passé, mais résolument tournée vers l'avenir. Les jeunes lycéens étaient toujours bien accueillis et même adoptés par les familles saint-louisiennes.

Deborah, qui est spécialiste de littérature africaine, veut à tout prix faire dire à Baay Kamara qu'il a bien connu Alioune Diop de *Présence africaine* :

– Oh! Ils étaient si nombreux ici, fait le vieil homme après de vains efforts pour se souvenir.

– Et Keita Fodéba?

– Celui qui s'occupait de théâtre et qui est devenu ministre de Sékou Touré?

– Waaw, s'écrie Deborah, il est mort en prison.

– Il a beaucoup aidé notre syndicat. Il faisait répéter ses comédiens à la pointe Nord, je suis souvent allé le voir là-bas.

Saint-Louis est également la ville d'adoption de beaucoup de chefs d'État militaires d'Afrique francophone. Le prytanée Charles Nthoréré se trouvant par hasard dans les environs, ces futurs putschistes et « Pères de la Nation » ont vécu à Saint-Louis pendant de nombreuses années. Quand ils viennent en visite officielle au Sénégal, ils y font un petit tour. On peut les imaginer déjouant la nuit la vigilance de leur service de sécurité pour arpenter seuls, comme autrefois, la rue Repentigny ou la bien nommée avenue des Grands Hommes.

Il ne reste au milieu du marasme économique que ces somptueux souvenirs. On vous dira : « Nous, nous étions des citoyens français à part entière. » Drôle de titre de gloire, quand même.

Le passé n'en finit pas d'éblouir le présent.

La rue André Lebon. Un symbole! Elle ne paie pas de mine et d'ailleurs elle a été débaptisée, ce qui a fortement déplu à quelques *Doomu Ndar* enragés. Là, assis sur son banc, un vieux retraité perclus de rhumatismes peut vous dire de sa voix chevrotante : « J'ai vu le saint Cheikh Ahmadou Bamba franchir la porte de ce palais-ci, à cet endroit-là, pour aller dire ses quatre vérités au gouverneur toubab. C'était un homme de courage et de foi. » Un autre vous assurera, dans le quartier de Sindoné, avoir hébergé pendant des années l'enfant de troupe Jean-Bedel Bokassa, futur tyran et, plus tard, empereur complètement cinglé. « Un drôle de paroissien », ajoutera-t-il même en brandissant furieusement sa canne en l'air, car, à Ndar, les petits vieux, qui se promènent le chapeau sur la tête et la canne à la main, se

flattent aussi de parler le français à l'ancienne, le vrai français de France. On vous dira peut-être à mots couverts que le Lillois Faidherbe fut sur le point de se loger une balle dans la tête pour les beaux yeux de quelque foudroyante *signare*. Si le plus ancien lycée du Sénégal s'est longtemps appelé Faidherbe, tout comme aujourd'hui encore le pont (ce dernier est pour le Saint-Louis des cartes postales ce que le Big Ben et la tour Eiffel sont à Londres et à Paris), c'est que le nom du célèbre officier est associé à la réorganisation administrative des colonies d'Afrique noire, menée à partir de Saint-Louis. Une incroyable histoire d'ailleurs, que celle de ce pont : il se raconte que, destiné à l'origine aux Autrichiens ou peut-être même aux Cambodgiens, il aurait abouti à Saint-Louis par suite d'une erreur de navigation... Mais, comme toujours, la vérité historique est bien moins drôle que ces anecdotes fantaisistes. Il semble, en fait, que les Autrichiens n'en aient simplement pas voulu, pour des raisons techniques. Inauguré en 1897 par André Lebon, ministre des Colonies de l'époque, le pont Faidherbe est l'âme de la ville. Les rumeurs que l'on colporte à son sujet, bien évidemment fausses, ne peuvent que combler le goût bien connu des Saint-Louisiens pour la dérision. À l'hôtel de la Poste, juste en face du fleuve, la chambre 219 où séjourna régulièrement Jean Mermoz, le héros de l'Aéropostale, est conservée intacte. C'est aussi à Saint-Louis, dans le quartier de Lodo et nulle part ailleurs, que l'on trouvera l'« arbre de Pierre Loti ».

L'histoire récente de Saint-Louis n'est pas aussi paisible que pourraient le faire penser ces douces images. La ville a, en effet, vu converger sur les bords du fleuve tout ce que le pays comptait dans les années 1970 de jeunes militants révolutionnaires radicaux, aux obédiences marxistes innombrables et, à vrai dire, fort confuses. Jamais chef d'État ne s'est fait aussi rudement malmener que Léopold Sédar Senghor par ces potaches assoiffés de Grand Soir et par ces pédagogues imberbes, à peine sortis eux-mêmes de l'adolescence. Le poète-président profitait de toutes les occasions pour déclarer avec fierté que, lors des États généraux de 1789, les citoyens de Saint-Louis furent les seuls Nègres d'Afrique à avoir présenté, très humblement on s'en doute, leur Cahier de doléances à Sa Majesté le roi de France Louis, seizième du nom... À force de se vanter sans arrêt de ce curieux épisode historique, le président Senghor avait fini par irriter beaucoup de monde. En fait de doléances, nos râleurs protestaient surtout contre l'abolition de l'esclavage! Pas de quoi pavoiser... En vérité, les habitants de Saint-Louis n'aimaient pas beaucoup se faire si souvent rappeler par Senghor qu'ils avaient longtemps été des Français à la peau sombre. De toute façon, la controverse n'avait aucun sens. Le fameux cahier de doléances avait été présenté aux États généraux par les métis et les mulâtres de Saint-Louis. Le pouvoir politique tenait

alors surtout aux nuances de la peau, ce qui évoque irrésistiblement les Antilles. C'est un point que Deborah n'a pas manqué de relever. Et de fait, par son organisation sociale autant que par son climat et une partie de sa flore, Saint-Louis fait souvent penser à un morceau de Caraïbe planté au cœur du continent africain.

Cette politisation précoce a mis les Saint-Louisiens, pourtant furieusement francophiles comme on l'a déjà vu, aux avant-postes de la lutte anticolonialiste. Si le Parti africain de l'indépendance, la toute première formation politique marxiste-léniniste d'Afrique subsaharienne, n'y a pas été créé, c'est là qu'il a connu ses heures de gloire. Les souvenirs de Baay Kamara sont du reste plus sûrs quand il s'agit de cette période de sa vie. Il a dirigé la grève des employés de la Compagnie française de l'Afrique occidentale. Il fallait un courage fou pour cela : la CFAO était la seule vraie force politique de la colonie. Il nous parle avec émotion des élections municipales de 1961, mémorables entre toutes. Après avoir défenestré le maire, abattu un policier et neutralisé le gouverneur, de jeunes militants communistes tinrent pendant quelques heures le pouvoir entre leurs mains. Ils n'eurent pas le temps de réunir les conseils ouvriers pour proclamer le pouvoir des Soviets. L'indolence bien connue des Saint-Louisiens leur avait fait échapper de justesse à la dictature du prolétariat. C'eût d'ailleurs été le suprême paradoxe dans une ville où la politique a toujours été plus qu'ailleurs un simple jeu. Rien ne le montre autant que les fameuses soirées de « fanals ». Elles ne laissent de traces que dans la mémoire des nostalgiques du Saint-Louis de jadis. On sait toutefois ce que certaines brillantes carrières politiques doivent à ces parades nocturnes, en apparence si innocentes, à travers les rues de la ville. Comme dit Baay Kamara, on se serait cru à Rio de Janeiro un soir de carnaval. Chaque groupe de fanal chantait les louanges de son politicien favori qui se trouvait toujours être, par pur hasard sans doute, son bailleur de fonds. Les attelages richement décorés et illuminés affichaient également les portraits géants de tous les saints sénégalais d'un islam déjà très vivace à cette époque.

Tàkkusaanu Ndar. Une expression magique, surgie des profondeurs de ma mémoire.

Le jour de notre départ approche. Mes cousines ont décidé d'organiser une fête d'adieu sur le terrain vague en face de la maison. Je ne suis pas sûr que cela plaise aux gamins qui vont devoir disputer leur interminable partie de foot ailleurs, dans une ville où peu d'aires de jeux sont laissées à leur disposition. Mais je me fais du souci pour rien. Ce sont eux-mêmes qui déblaient le terrain avec enthousiasme et installent les chaises.

Deborah veut encore des explications. Il lui faut absolument tout

savoir sur cette fête qui met tout le monde dans un tel état d'excitation. Je m'efforce d'être aussi précis que possible.

– L'expression désigne une après-midi saint-louisienne, dis-je d'une voix hésitante.

C'est fou, le nombre d'expressions qui, à Saint-Louis, ne signifient jamais tout à fait ce qu'elles sont censées signifier.

Deborah fronce les sourcils :

– Ah... Rien que cela?

– Oui, mais c'est une après-midi pas comme les autres...

– Ça, je l'ai bien compris, mon grand.

Je fais semblant de n'avoir pas remarqué son ton railleur.

Je lui parle du raffinement des Saint-Louisiens et de leur amour des belles et bonnes choses. Excédé par son regard narquois, je me jette carrément à l'eau :

– Il n'y a rien de tel nulle part au monde. Ça te gêne qu'on soit des gens si bien?

– Bon, ne t'énerve pas, explique-moi juste cette affaire.

– En vérité, lui dis-je, l'expression *Tàkkusaanu Ndar* doit sa magie à son imprécision même.

Ces réunions amicales ne sont pas l'apanage des jeunes Saint-Louisiens, mais nulle part elles ne sont aussi riches en discrets signes de ralliement et de ce désir de tenir les autres, tous les autres, loin de soi. On peut s'en étonner, car rien n'est plus contraire aux lois de l'hospitalité que cette volonté de ne laisser personne d'autre faire partie du cercle.

J'avertis Deborah qu'elle sera perdue en ce lieu où les messages d'amour et les marques d'hostilité se distillent par des clins d'œil ou par d'autres signes tout aussi obscurs. Elle ferait mieux de se préparer à y voir plus que de joyeuses retrouvailles, un peu avant le coucher du soleil, entre les jeunes gens des deux sexes prêts à toutes les excentricités pour se faire remarquer. Ce sera l'occasion pour les griots de chanter de nobles lignées au rythme du *tama*, le petit tambour d'aisselle. Et puisqu'on va leur distribuer avec ostentation des billets de banque, ils ne se gêneront pas pour en rajouter. Mais les griots que Deborah verra s'égosiller sont avant tous des poètes. C'est dire qu'il ne faut pas les prendre au mot : l'important pour eux est d'inventer, au gré d'une fantaisie bien plus sérieuse qu'il n'y paraît à première vue, l'idéal humain du groupe. Deborah sera la seule à ne pas savoir que c'est un simple jeu. Il ne viendra à l'idée d'aucun vrai *Doomu Ndar* de se fier à des apparences aussi grossièrement trompeuses. C'est que, si l'essentiel au cours du *Tàkkusaanu Ndar* est de se montrer dans l'éclat

des couleurs les plus vives, le terme lui-même vaut d'abord par les échos qu'il peut éveiller en chacun. Qui n'a entendu parler des *dryankés*, belles femmes aux formes généreuses, et des *ndaanaan*, que l'on peut comparer à ceux que, sous d'autres cieux, on nomme des dandys? Au cours de cette véritable foire aux vanités, on se cherche et on se jauge. Le décor est planté pour de rudes batailles amoureuses qui auront leurs héros et même leurs martyrs. Ici se définissent les canons de la beauté et les règles de la vie en société, sur fond de commérages et parfois de sordides magouilles politiciennes. Aujourd'hui encore, la *dryanké* reste le symbole de l'idéal féminin sénégalais. Personne ne l'a sans doute mieux compris qu'Ousmane Socé Diop. L'écrivain voit en Saint-Louis du Sénégal une « vieille ville française » – ce qui est plutôt gênant! –, mais ajoute qu'elle est aussi un « centre d'élégance et de bon goût ».

Le *Tàkkusaanu Ndar*, c'est l'affaire exclusive des *Doomu Ndar*, littéralement les « fils de Saint-Louis ». Il va de soi que ce rare privilège n'est pas donné à tout le monde et que tout être humain normal serait fier de le mériter. On soupçonne de nombreux imposteurs de vouloir, contre tout bon sens, être admis parmi les meilleurs des hommes. Prétention d'autant moins légitime qu'il ne suffit pas d'être né à Saint-Louis, de père et de mère saint-louisien pour être un authentique *Doomu Ndar*. Il faudrait pouvoir justifier de racines très anciennes, ce qui du reste peut s'avérer au bout du compte une condition nécessaire, mais loin d'être suffisante. C'est pourquoi les habitants des nouveaux quartiers de la ville peinent à accéder à cette suprême dignité. Pourtant rien ne semble simple ici, je le sais depuis mon enfance. Être un *Doomu Ndar*, c'est savoir ce que parler par habiles sous-entendus veut dire, c'est avoir un accent traînant et une gestuelle racée. Est-ce tout? Bien sûr que non, il faut en outre savoir faire preuve de retenue, avoir de l'allure et une grande générosité de cœur. Je sens qu'à vouloir dire, coûte que coûte, ce que recouvre l'expression *Doomu Ndar*, je frôle dangereusement le je-ne-sais-quoi et le presque rien. Peut-être serait-il plus sage de la définir comme une certaine attitude face à la vie? Il importe ainsi pour le fils de Saint-Louis d'éviter en toutes circonstances la vulgarité et de savoir se montrer solidaire de ses « compatriotes », surtout en terre étrangère. Mais le hic, c'est que pour un Saint-Louisien digne de ce nom, le reste du monde connu commence presque aussitôt après le pont Faïdherbe...

L'esprit frondeur de ceux qu'on nomme aussi parfois les Nordistes ou, assez étrangement, les Canadiens, s'est singulièrement manifesté quand, en 1957, il a été décidé de transférer la capitale de Saint-Louis à Dakar. C'est une histoire dont on parle très peu de nos jours mais qui, en son temps, avait profondément traumatisé la population saint-

louisienne, en particulier les fonctionnaires et les commerçants. Sans doute, la mesure, qui consacrait la victoire définitive de Dakar sur son éternelle rivale, était-elle justifiée. Le résultat fut un désastre complet : du jour au lendemain, Saint-Louis devint une ville comme les autres. Toute son existence tournant autour de l'administration, le « transfert de la capitale » a été pour elle le commencement de la fin. La grande sécheresse, une quinzaine d'années plus tard, a été comme le coup de grâce. Toutefois, même s'il leur est reproché de constituer un danger pour l'environnement, les barrages de Diama et de Manantali ont paru ouvrir, au début des années 1980, une nouvelle ère pour Saint-Louis et toute sa région. Une ou deux fois tous les dix ans, à l'occasion des campagnes électorales, les politiciens promettent de mettre en valeur des centaines de milliers d'hectares de tomate et de riz. Dans une scène classique, debout sur une estrade de fortune, un candidat crie avec force : « Si vous m'élisez, je ferai exploiter les riches terres du Delta, grâce à moi Saint-Louis deviendra la Californie de l'Afrique ! » Personne n'a jamais pris ces gens vraiment au sérieux, mais ils ont fini par donner des idées à quelques associations villageoises. Les effets de l'activité agricole de ces dernières – elles s'adonnent surtout à la riziculture – ont modifié le rythme de la vie à Saint-Louis. Voilà pourquoi, moi, *Doomu Ndar*, j'ai été si dérouté par cette nouvelle folie urbaine. Le fait est que Saint-Louis tend à devenir, avec le parc aux oiseaux du Djoudj tout proche, un pôle d'attraction touristique : des hôtels se sont installés sur le bord de mer et les organisations non gouvernementales, toujours plus nombreuses, sont de plus en plus visibles dans la ville. Autant de choses qui contribuent depuis quelques années à la tirer de sa torpeur. Mais à dire vrai, le seul endroit de la ville qui ait réussi à rester lui-même sans se priver des avantages de la modernité est Gett Ndar, le quartier des pêcheurs. La modeste pêche au filet a été supplantée par la pêche industrielle. Grâce, hélas, à des complicités en haut lieu, les bateaux-usines coréens ou russes se livrent à un pillage systématique des ressources halieutiques. Les jeunes pêcheurs de Gett Ndar n'ont plus d'autre choix que d'embarquer avec eux pour gagner misérablement leur vie ou, trop souvent encore, mourir en haute mer. Ils sont ensuite enterrés dans un cimetière probablement unique en son genre : les tombes y sont toutes recouvertes de filets de pêche... Ces bateaux-usines sont devenus un problème politique national, car il semble bien que les licences de pêche leur permettant de se livrer à leur trafic meurtrier leur ont été cédées dans des conditions pour le moins suspectes. Malgré cela, Gett Ndar garde son âme intacte. C'est un autre monde, en même temps très proche et très différent de celui des habitants de l'île. Sans doute parce qu'ils sont moins rudes, ces derniers n'ont pas réussi à se tirer d'affaire. Les services administratifs concentrés sur l'île

n'étant plus d'aucune utilité après le déménagement de la capitale, l'espace laissé vacant est squatté depuis quelques années par des bonimenteurs de tous poils et par des marchands ambulants de plus en plus agressifs. On peut dire sans exagérer que le cœur de la ville s'est brusquement mis à battre plus fort. Les paysans venus du Fouta y trouvent des opportunités et s'y fixent au lieu de continuer leur exode vers Dakar où ils risqueraient de ne même pas trouver un coin de trottoir où mendier. La capitale sénégalaise, polluée et sale, étant devenue quasi invivable, on assiste à une sorte de renaissance, encore assez timide il est vrai, de Saint-Louis. Il est des signes qui ne trompent pas : les activités culturelles tendent à se développer, une maison d'édition a choisi de s'y installer, le quai des Arts attire de plus en plus le monde de la culture et la bonne réputation internationale du Festival de jazz de Saint-Louis se confirme au fil des éditions. L'université Gaston Berger, inaugurée en décembre 1990, commence à tirer profit de sa position géographique pour tenir la dragée haute à celle de Dakar, surpeuplée et turbulente.

Mais tout cela a un prix que l'on peut juger tout de même exorbitant : un cosmopolitisme qui fait de Ndar un lieu de pure mémoire, existant davantage dans les esprits et dans les cœurs que dans la réalité. Elle n'en est pourtant que plus belle...

Pour toutes ces raisons et pour quelques autres moins spontanément avouables, Saint-Louis est une ville qui vous colle à la peau. Il en reste toujours des marques, discrètes mais indélébiles, tapies dans un recoin secret du souvenir. Une ruelle étroite et ombreuse entre des maisons centenaires. La majesté du pont Faidherbe et, du côté du quai Henri Jay, la danse nocturne de longues colonnes de lumière sur le fleuve.

Comme sa lointaine cousine martiniquaise, Saint-Louis est digne, on l'imagine aisément, de réguliers retours au pays natal. Comment y revenir cependant sans le sentiment obsédant d'avoir trahi ou d'avoir été trahi par ses propres fantasmes? Les *Tàkkusaanu Ndar* ne sont assurément plus ce qu'ils étaient. Et ces *dryankés*, je ne les ai pas non plus reconnues. Maigres comme un jour sans *ceebu suweer*, le fameux riz au poisson-fantaisie – spécialité typiquement saint-louisienne –, elles parlent l'anglais commercial avec un drôle d'accent américain. Ne sachant même plus l'art de trainer les pieds pour remplir l'air du parfum de leur *gongo*, elles s'en vont à grandes enjambées à leur travail. C'est qu'il faut se hâter désormais pour gagner sa vie, puisque cela ne vaut plus rien de la vivre.

En vérité, même si l'on ose à peine se l'avouer, à Saint-Louis aussi la fête est finie. Signe patent de cette mutation qui ressemble à une blessure de l'âme : Sor, quartier populaire, désarticulé et bavard,

dépourvu du cachet traditionnel du village des pêcheurs de Gett Ndar. Sor qui semble s'enfuir du côté de Dakar, la sœur ennemie... De façon étrange, ce quartier du « nouveau Saint-Louis » paraît bien plus archaïque que la bonne vieille île de Ndar. Il lui manque peut-être des ruines, cet attribut, pour toute ville, de l'éternelle jeunesse. Il lui manque peut-être une mémoire éparpillée aux quatre vents du monde...

Me Wade ou l'art de bâcler son Destin...

« Le Vieux, il est fini! »

Au moment où Medun Ba, chauffeur de taxi dakarois, lâche ce cri du cœur, nous sommes loin de la soirée du 25 mars qui a vu des millions de Sénégalais déferler dans les rues pour célébrer la victoire de Macky Sall. C'est que Medun est un citoyen bien informé : branché en permanence sur Walf ou Zik FM, il sillonne la ville de l'aube au crépuscule et en profite pour limer sa cervelle à celle de ses passagers de toutes conditions. Alors, il sait de quoi il parle, Medun Ba. Mais rien n'est simple sous les cieux de la politique sénégalaise. Mon compagnon de voyage déteste le président Wade, c'est entendu. Il y a pourtant dans sa voix un reste de tendresse pour le « Vieux » au moment même où il lui prédit, avec une intense jubilation, la plus humiliante raclée de sa vie. Sans doute a-t-il, comme tant d'autres, cru en Abdoulaye Wade au début, l'ami Medun. Je l'imagine très bien se tournant vers des passagers un peu trop critiques à son goût pour leur lancer gaiement : « Ah! Vous aussi, laissez donc *Góor gi* travailler! » Et voilà qu'à la fin des fins il ne lui est même plus possible de faire confiance à ce président qui a tout promis et tout trahi. Il ne le voit pas, même dans ses rêves les plus fous, céder un jour le pouvoir à son adversaire, juste parce que ce dernier aura totalisé plus de misérables bulletins de vote que lui. Medun veut-il que je le rassure quant au fair-play de Wade? J'en serais bien incapable, car moi non plus je ne l'imagine pas un seul instant en train de se plier au verdict des urnes, ce politicien si imbu de sa personne qu'il s'est présenté une fois sans rire comme « L'Africain le plus diplômé du Caire au Cap ». Medun et moi ne sommes pas seuls à redouter un passage en force de Wade à la fin mars suivi d'une explosion de colère aux conséquences irréparables. En vérité, tout le pays est assis sur un œuf, espérant un ultime sursaut de bon sens d'un homme qui n'a jamais su se montrer raisonnable.

Mais n'étions-nous pas, d'une certaine façon, en train de jouer à nous faire peur? Le naufrage moral de Wade était tel avant le second

tour que tout ce qui pouvait lui arriver le jour du scrutin – défaite ou triomphe électoral – allait être forcément anecdotique...

À mon avis, c'est la révolte du 23 juin qui a précipité Maître Wade dans le néant, le faisant soudain ressembler à un clown surpris en coulisse, visage lunaire, encore à moitié grisé et d'une insoutenable mélancolie. Ses proches les plus lucides et les plus courageux auraient dû lui dire dès ce jour-là : « Monsieur le président, partez avant qu'il ne soit trop tard. Pensez à votre place dans l'Histoire. »

À votre dignité d'être humain.

Et, plus simplement, à la tranquillité de vos enfants lorsque vous ne serez plus de ce bas monde.

Il suffit d'un rapide flashback pour se rendre compte que depuis bientôt un an le peuple sénégalais n'en finit pas de le pousser vers la sortie avec une infinie douceur, par des moyens légaux et pacifiques. Nous pouvons être fiers d'avoir réussi à nous débarrasser ainsi d'un autocrate bien plus dangereux qu'on pourrait le croire à première vue. L'opposition a accompli une sorte de miracle que certains qualifient d'ailleurs volontiers de « printemps démocratique sénégalais ». L'expression peut surprendre à propos d'un pays où, à l'inverse de la Tunisie et de la Libye, chaque citoyen jouit depuis toujours d'une entière liberté de parole. Il ne me semble pourtant pas excessif de soutenir que le soulèvement du 23 juin 2011 est de même nature que celui du peuple tunisien. Ce que ce dernier a fait pour aller de l'avant, nous l'avons fait, nous, pour éviter un grand bond... en arrière. Et au Sénégal le risque de régression était réel avec un homme dont Maître Ousmane Ngom, son ancien ministre de l'Intérieur, a dit un jour qu'il « parle en démocrate et agit en monarque ». Abdoulaye Wade nous est souvent apparu plus comique et fantasque que cruel, mais nous devons garder présent à l'esprit que c'est bien malgré lui qu'il s'est résigné à un système pluraliste et ouvert. Il est en effet certain qu'au temps de la Guerre froide, par exemple, il se serait comporté exactement comme Mobutu et Omar Bongo pour peu qu'il eût bénéficié des mêmes protections extérieures que ces deux tyrans sanguinaires. Il faut tout de même rappeler que nous parlons avec Wade d'un leader de l'opposition ayant eu à son tableau de chasse un vice-président du Conseil constitutionnel. Rien de moins. Quelques années plus tard, chef d'État vieilli et usé, il se sait au plus profond de l'abîme et essaie de se tirer d'affaire par des modifications quasi surréalistes de la Constitution. Le « non » des Sénégalais est si retentissant qu'il ne peut y rester sourd et, toute honte bue, retire en catastrophe son projet de loi. C'est de ce jour, très précisément, que date la lente et pénible marche vers l'échafaud de Maître Wade. La mise à mort du grand-père de la nation a été patiente et, pour ainsi

dire, d'une implacable délicatesse. Ce sang-froid s'est avéré peut-être plus décisif en fin de compte que les poussées de fièvre épisodiques sur la place de l'Indépendance et à Colobane.

Voilà pourquoi quelques jours avant sa chute, Maître Wade, pareil à un individu en état d'errance psychique, avait cet air presque émouvant de bête traquée. On pouvait lire dans ses yeux le même égarement et la même stupéfaction muette (« Me faire ça, à moi! ») que dans ceux de Diouf douze ans plus tôt. Sauf que ce dernier avait fini par comprendre, contre son camp et avec une noblesse qui force aujourd'hui le respect, qu'il valait mieux partir la tête haute.

Wade, lui, n'a rien voulu savoir. Et c'est bien ce qui nous contraint à quelques pénibles rappels en dépit des égards dus à son âge et à son statut d'ancien chef d'État. La stricte et triste vérité, c'est que le candidat Wade s'est exprimé et a agi entre les deux tours de la présidentielle comme une personne ayant perdu toute sa raison.

C'est d'ailleurs avec de grands éclats de rire que, du centre-ville à Ouest Foire, Medun Ba le taximan et moi-même avons passé en revue les déclarations hautement farfelues du Président au cours des dernières années.

Son fiston? Plus intelligent que tout le monde. « *D'ailleurs, là où il travaillait à Londres, il était le seul Noir...* » Ça donne à ce jeune homme de bonne famille le droit de cumuler quatre importants – et juteux – portefeuilles ministériels. Et comment ne pas s'incliner bien bas devant les imprécations quasi bibliques de Wade contre les envieux, ceux qui osent mettre en doute ses réalisations si évidentes et si magnifiques? *Seigneur Tout-Puissant, crevez les yeux de mes ennemis qui refusent de voir ce que j'ai fait pour ce pays!* Quant aux rebelles de Casamance, il les a nourris, couvés, dorlotés pendant au moins une décennie. Contrairement à ce que pourrait croire un esprit rationnel, ce ne sont pas ses ennemis qui le dénigrent par de telles accusations. Non, c'est lui-même qui fanfaronne ainsi haut et clair. Fait-il au moins un tel aveu par remords, pour admettre enfin sa part de faute au moment où les mêmes rebelles font tant de misères à notre vaillante armée nationale? Non, pas du tout. Wade est fier de son étrange générosité et, afin que nul n'en ignore, il ajoute cette phrase finalement bien énigmatique : « *Aucun chef d'État au monde n'osera faire un tel aveu, mais moi j'assume!* » Ne dirait-on pas que, debout au milieu de la foule, c'est à lui-même et seulement à lui-même que parle cet étrange personnage?

Quel message le candidat essaie-t-il d'envoyer à ses électeurs par des propos aussi insolites? La réponse paraît aussi simple que consternante. Il leur dit juste ceci : « Puisque vous êtes un peuple assez stupide pour ne pas m'aimer à la folie, eh bien, allez au diable! Quant

à moi, je vais vous en faire baver avant de quitter votre putain de pays avec ma femme et mes deux enfants! » C'est en vertu de cette logique suicidaire qu'il a menacé les mauvais votants de ne rien faire pour leur localité en cas de réélection et averti les fonctionnaires que leurs salaires ne seraient plus payés deux mois après son éventuel départ. Sous-entendu : je suis le seul à savoir où trouver l'argent...

A-t-on jamais vu un homme politique clouer avec une telle application son propre cercueil? Même si on ne sait trop quoi ajouter à toutes ces foutaises, il est difficile de se taire sur les milliards dépensés en pure perte par Wade au cours de ce scrutin.

On se demande quelle mouche l'a piqué le jour où il a invité ses partisans à aller se faire remettre des liasses de billets de banque au palais. Bien des petits malins se sont mués en quelques heures en zélés défenseurs du régime, question de ne pas rater un festin aussi « viandé » comme eût dit Ahmadou Kourouma. Le problème, c'est que ces gens n'ont même pas eu la reconnaissance du ventre : ils ont continué à dénigrer leur bienfaiteur et, une fois dans l'isoloir, ils ont pris un malin plaisir à voter contre lui. En outre, la pagaille qui a résulté de cette opération est indigne de notre République. Des journaux ont rapporté que pour attendre leur tour certains passaient la nuit sur des matelas jetés par terre dans les couloirs de la présidence et que ces militants d'occasion se sont souvent violemment tapés dessus. L'argent est certes le nerf de la guerre, mais les êtres humains ne sont pas du bétail. Certains chefs religieux ont sûrement retenu cette leçon-là. Soit dit en passant, leurs consignes de vote, leurs fameux *ndigël*, c'est ce qui énerve le plus Medun, homme pourtant pieux, à en juger par les photos et inscriptions à l'intérieur de son taxi. Il me dit que s'il était dans la course pour la présidence, il pousserait ses adversaires à solliciter des *ndigël* afin que personne ne vote pour eux. Pas fou, l'ami Medun!

À présent que les jeux sont faits, chacun de nous se doit de méditer les scènes que voici, choisies parmi les désolantes images d'une bien triste fin de parcours. La fin bâclée d'une vie d'homme politique et, encore plus grave, d'une vie d'homme tout court.

D'abord ce morceau d'anthologie : dans une ville de l'intérieur : au cours d'un meeting en plein air, l'aide de camp se penche vers le Président, qui lui souffle le montant à décaisser pour tel rabatteur de votes. Quinze petits millions. Des broutilles. D'autres ont vu bien plus grand.

Une seconde scène, tout aussi hallucinante, où un marabout, apparemment gêné de voir le vieux président en si piteux état – hagard, sollicitant un *ndigël* sous l'œil des caméras comme un mendiant en train de quémander sa pitance au feu rouge –, semble sur

le point de l'inviter à se ressaisir, à se souvenir, au moins un peu, nom de Dieu de nom de Dieu, de la dignité de sa charge...

Il y a sans doute de l'exagération voire de la pure invention dans certains des récits qui ont circulé dans l'entre-deux tours. Wade, personnage de roman, suscite quasi naturellement toutes sortes de fables. Je ne sais quoi penser, par exemple, de l'histoire de ce fou qui, voyant les billets de banque voltiger dans tous les sens, s'approche du cortège à pas de velours et pique cent mille balles dans la cassette présidentielle avant de prendre ses jambes à son cou!

De s'être ainsi couvert de ridicule n'a été d'aucun secours à Maître Wade. En fait, il a même perdu quelques milliers de voix, le génial stratège, passant de 34,81 % à 34,20 %. On a envie de dire : tout ça pour ça...

À l'heure du bilan, il apparaît que cette élection a été d'un bout à l'autre celle des « premières fois ». Jamais on n'a vu un chef d'État démocratiquement élu se muer en candidat illégitime et solliciter un mandat qu'il pourrait terminer à l'âge de cent ans. Et il n'est probablement pas dans l'histoire d'autre exemple d'un président sortant incapable de se trouver un seul allié parmi ses douze rivaux malheureux du premier tour parce que tous se seraient sentis déshonorés de faire un bout de chemin en sa compagnie. Rien d'étonnant dès lors à ce que, amaigri, amer, quasi aphone, les gestes incertains, le maître des foules en délire n'ait été sur la fin que l'ombre de lui-même. On s'est surpris à éprouver de la pitié pour lui, mais aussitôt sont remontées à la mémoire douze longues années d'arrogance absolue, de pillage du Trésor public et de gâchis intellectuel éhonté.

Medun Ba, comme nombre de Sénégalais, était farouchement opposé à un troisième mandat de Wade. Il me confie même que s'il avait eu la chance de rencontrer *Góor gi*, il lui aurait conseillé de faire comme Mandela.

J'approuve avec enthousiasme :

– Oui, le président Jacob Zuma ne prend jamais une décision importante sans consulter Mandela... Voilà comment un vrai sage peut servir son pays!

Je suis bien conscient d'avoir quand même un tout petit peu forcé le trait, mais Medun n'en a cure. Il me pose plutôt une question totalement inattendue :

– Et combien le président Jacob Zuma donne-t-il à Mandela chaque fois que celui-ci lui prodigue ses conseils?

Avant même que j'aie le temps de revenir de ma stupéfaction, il ajoute en secouant rêveusement la tête :

– Ça doit faire beaucoup, beaucoup d'argent, hein!

Je suis un peu perdu, mais je sens aussi que pour préserver notre complicité je me dois de confirmer les propos de mon interlocuteur. L'argent, pour Medun, c'est sérieux et si je lui dis que le tombeur de l'apartheid se dévoue encore pour l'Afrique du Sud par pure grandeur d'âme, il se pourrait bien qu'il commence à prendre Nelson Mandela pour un crétin. En réalité, Medun a utilisé une expression typiquement sénégalaise, bizarre et tout à fait fascinante quand on y pense bien : *xaalis bu dul jeex*, littéralement une masse d'argent inépuisable. Un bout de phrase à prononcer, s'il vous plaît, d'une voix toute frémissante d'émotion. De quoi se demander si pour nous Sénégalais le summum de l'extase matérielle, ce n'est pas cette sensation d'être submergé par des billets de CFA encore plus nombreux que les grains de sable du Sahara...

Le moins qu'on puisse dire, c'est que les grandes utopies du siècle n'impressionnent pas le taximan Medun Ba. Il y a probablement peu pensé au moment de glisser son bulletin dans l'urne. Comme lui, des millions de Sénégalais dépourvus du minimum attendent surtout de Macky Sall qu'il améliore leurs conditions d'existence. Le nouveau régime serait bien inspiré de ne pas perdre cela de vue. Tous les candidats ont promis à Medun de le soulager du fardeau qu'est devenue sa vie quotidienne et c'est Macky Sall qu'il a choisi de croire sur parole. C'est donc sans surprise que je l'ai entendu évoquer à plusieurs reprises deux promesses électorales très concrètes du candidat Sall : la baisse des prix des denrées de première nécessité et le relèvement de cinq à huit ans de l'âge du véhicule qu'il pourrait être amené, lui, Medun Ba, et pas un autre, à importer bientôt, *Inch'Allah*. Devenir enfin propriétaire de son taxi, quel immense bonheur! Emporté par son élan, il me décrit avec force détails les routes d'Italie et de Suède, deux pays où il n'a naturellement jamais mis les pieds, question de me prouver que le futur président Sall est un type vraiment très bien, qu'il sera un vrai président, celui-là, parfaitement informé des réalités du monde actuel et en particulier de l'état des routes de Copenhague et de Santa Cruz de Ténérife. Medun Ba a-t-il vu flotter autour de mes lèvres un sourire moqueur, que j'ai ma foi bien du mal à réprimer? Peut-être un peu vexé, il s'échauffe et crie presque en s'agrippant au volant de son taxi que chez les Toubabs, qui ne sont pas comme nous, chacun le sait, même après vingt ans, une voiture est toujours neuve! Enfin, presque...

D'avoir résolument les pieds sur terre ne veut cependant pas dire que Medun se moque de l'État de droit, de la taille du gouvernement, de l'équilibre entre les pouvoirs, de la composition du Conseil constitutionnel et du « Nouveau Type de Sénégalais » dont rêve si

ardemment le mouvement *Y en amarre*. C'est peut-être même très important pour lui, mais il a en priorité besoin de faire bouillir la marmite.

Il n'est du reste pas le seul à attendre des gestes concrets du nouveau régime. Les grosses fortunes ont elles aussi pas mal éruclé et hurlé ces dernières années pour faire entendre leurs doléances. À ceux qui pourraient s'en étonner, il convient de signaler un autre tour de force de Wade : lui, le libéral fier de l'être, a réussi à écœurer d'importants créateurs de richesses et d'emplois nationaux – encore une grande première – au point d'en faire de virulents porte-parole des masses opprimées ! Mais pour dire le vrai, cette fronde des milliardaires, qui a parfois pris en otage le mouvement général de sédition, a été assez cocasse, et s'il est une affaire à suivre de près, c'est bien le traitement que les autorités de la seconde alternance comptent réserver à ces « demandes sociales » si précises et si personnalisées qu'elles en sont parfois embarrassantes.

La brillante élection de Macky Sall a été saluée par le monde entier et chacun s'est émerveillé de l'appel téléphonique de Wade à son adversaire, intervenu très exactement à 21h30, bien avant la fin du dépouillement.

Oui, un pays peut s'estimer en bonne santé démocratique quand chaque finaliste à la présidentielle cherche avant tout à battre un curieux record, celui de la non-hésitation-à-reconnaître-sa-défaite ! On a pourtant envie de relativiser ces fameux coups de fil qui interviennent après une lutte pour le pouvoir marquée par des mois de sacrifices humains en tous genres, de calomnies haineuses et de batailles rangées parfois meurtrières. Il est par ailleurs intéressant de noter que c'est le seul instant d'échange direct entre les deux candidats et qu'il a lieu, comme par hasard, loin de nos oreilles indiscrètes. Dans le cas de Maître Wade, l'hypocrisie est d'autant plus manifeste qu'il n'a jamais daigné prononcer le nom de Macky Sall, ne faisant allusion à lui qu'en une occasion et dans les termes les plus méprisants. Bref, un tel geste, certes précieux pour éviter de ruineuses violences post-électorales, ne devrait pas non plus servir de passeport pour l'impunité. Or c'est la seule chose qui importe en ce moment à ceux qui, pour leur profit personnel, ont mis le pays à genoux. Il est impossible de passer de si graves crimes économiques par pertes et profits.

Malgré tout, la victoire a été belle et, avouons-le, ça fait du bien d'être Sénégalais ces jours-ci. Qui d'entre nous n'a reçu depuis le 25 mars des dizaines d'emails enthousiastes ? J'ai été heureux des félicitations venues du monde entier, mais elles m'ont tout de même souvent laissé songeur. Que tant d'amis soient soulagés et presque fous

de joie juste parce qu'un scrutin s'est bien déroulé donne une idée du long chemin qui sépare nombre de pays africains d'une vie démocratique normale.

Personne ne s'est du reste privé de souligner le contraste entre « le Sénégal qui donne une leçon de démocratie au monde » (Allons! Allons!) et « le Mali rattrapé, hélas, par ses vieux démons ».

On me permettra de m'arrêter un peu sur l'éviction par de jeunes officiers d'Amadou Toumani Touré.

Présent à Bamako pendant le putsch du capitaine Sanogo et signataire, avec des intellectuels maliens, d'un « Manifeste » sur la situation politique et militaire dans leur pays, j'ai été sidéré par la futilité des raccourcis du genre : ascension du Sénégal vers les cimes radieuses de la bonne gouvernance, descente aux Enfers du pauvre Mali... C'est si simpliste! C'est vraiment n'importe quoi.

Pour mieux évaluer les graves événements en cours chez nos voisins de l'Est, mettons-nous un instant, nous Sénégalais, à leur place. Supposons que notre armée, confrontée à une rébellion bien équipée et entraînée, vole de désastre en désastre par la faute d'un État, certes démocratique au sens formel du terme, mais surtout totalement déliquescents et corrompus ; imaginons quel formidable choc cela a été pour la population malienne – déjà exaspérée par les turpitudes de sa classe politique et la veulerie de son président – d'apprendre ce qui est arrivé le 24 janvier, dans la localité d'Aguel Hoc, à près d'une centaine de ses soldats et officiers. Cet épisode sanglant, souvent occulté, est pourtant capital pour mesurer l'impact sur le pouvoir central de la guerre au nord du Mali. C'est Amadou Toumani Touré lui-même, alors chef de l'État, qui décrit le 15 mars 2012, dans un entretien avec le quotidien français *Le Figaro*, le massacre de dizaines de soldats maliens, qui n'avaient, tient-il à souligner, « plus de munitions ». C'était lors de la prise de cette ville par les Touareg du Mouvement national de libération de l'Azawad (MNLA). Écoutons l'ex-président Touré : « Lorsque le MNLA a quitté les lieux, nous avons découvert une tragédie. Soixante-dix de nos jeunes étaient alignés sur le sol. Les Noirs avaient les poignets ligotés dans le dos. Ils ont été abattus par des balles tirées à bout portant dans la tête. Ceux qui avaient la peau blanche, les Arabes et les Touareg, ont été égorgés et souvent éventrés. » Et le placide ATT de s'emporter : « C'est un crime de guerre. Je suis étonné par le silence des organisations internationales sur ces atrocités. Que dit la Cour pénale internationale? Rien. » Il confirme enfin l'importante « implication d'Al-Qaïda au Maghreb islamique (AQMI) dans ce conflit, tout comme celle du groupe islamiste touareg Ansar Dine d'Iyad Ag Ghali ». En plus, bien entendu, du MNLA...

Face à une catastrophe militaire d'une telle ampleur, qu'aurions-nous fait, ici, au Sénégal? Les jeux politiques habituels auraient à coup sûr été relégués au second plan. Il faut aussi se souvenir de l'initiative sans précédent des épouses des militaires maliens. Excédées de voir leurs maris envoyés régulièrement et en masse à la boucherie, elles organisent depuis le camp de Kati une marche sur le palais pour demander au général Toumani Touré de donner à ses soldats les moyens de se battre. Elles sont accueillies par un président débonnaire et courtois mais velléitaire, plus soucieux de son image à l'étranger que de la tragédie que vivent son armée et son pays, et qui lève les bras au ciel pour avouer son impuissance. Comment s'étonner dès lors que ceux qui devaient servir de chair à canon, le capitaine Sanogo et ses camarades, n'aient pas eu la patience d'attendre que se tienne une élection qui n'aurait de toute façon rien changé à leur sort? Le coup d'État du 22 mars résulte de l'incapacité de l'État malien à faire face à ses obligations élémentaires. La corruption, tolérée et parfois encouragée par ATT, de l'élite politique et militaire, a joué un rôle tout aussi important. C'est bien pour cette raison que ce putsch pas comme les autres a été favorablement accueilli par le cinéaste Cheikh Oumar Cissokho, les écrivains Alpha Mandé Diarra, Seydou Badian Kouyaté et Aminata Dramane Traoré, de même que par Oumar Mariko et des millions d'autres Maliens, connus ou anonymes. Le coup d'État a certes précipité la chute de Kidal, Gao, Mopti et Tombouctou, mais ces villes seraient de toute manière tombées bien avant l'élection du 29 avril. Trouverions-nous normal d'organiser un scrutin présidentiel dans un Sénégal amputé d'une si grande partie de son territoire et dont les forces armées seraient en pleine débâcle? Les réponses à ces questions coulent de source et il suffit de se les poser pour comprendre l'inanité d'une comparaison entre deux pays se trouvant dans des situations historiques si radicalement différentes. Peut-être est-il temps que nous apprenions à suspendre notre jugement pour nous donner le temps d'explorer les faits et les dynamiques propres à chaque crise africaine. Cela nous éviterait de formuler des avis péremptoires à partir de clichés dangereusement réducteurs. Le putsch au Mali est un épiphénomène, tout comme les vertueuses considérations, si décalées et dérisoires en fin de compte, sur la démocratie. Ce pays est secoué par un tremblement de terre politique et nous pourrions en ressentir tôt ou tard l'onde de choc. Le sujet appelle une réflexion sérieuse, loin des idées reçues et des phrases convenues.

Cela étant dit, retour au pays et... vive nous autres, Sénégalaises et Sénégalais!

Nous avons obligé Maître Abdoulaye Wade à sortir de notre histoire à reculons, en titubant presque. Il l'a bien mérité.

Que le péché d'orgueil ne nous fasse cependant pas perdre de vue ce que nous lui devons.

Après l'avoir sévèrement critiqué tout au long de ce texte, je me sens très à l'aise pour rappeler avec une sincère admiration qu'il a été le tout premier président sénégalais démocratiquement élu : les fraudes, massives sous Abdou Diouf, l'étaient encore plus du temps du grand poète Senghor. Abdoulaye Wade nous laisse aussi en héritage le système électoral le plus fiable de notre histoire. Je reste persuadé qu'il n'a jamais truqué d'élections. Parce qu'il avait une confiance irrationnelle en sa popularité? Ce n'est pas à exclure, mais le fait est que, tout bien considéré, les défaites de 2009 et de 2012, avec le même fichier électoral valide, a posteriori, sa victoire au premier tour de 2007. Je sais bien quelles suspicions continuent à peser sur cette présidentielle, qui nous reste si mystérieuse à bien des égards. Le résultat a certes suscité une légitime perplexité, mais si on en est réduit à insinuer que le vainqueur a « probablement » triché, c'est qu'il vaut mieux se taire. En matière électorale, le crime parfait n'existe pas, on laisse toujours derrière soi des traces ou même des preuves de sa forfaiture et ensuite on se défend comme on peut, sans convaincre personne. Cela n'a pas été le cas, encore une fois, avec ce scrutin présidentiel de 2007.

La principale faiblesse du système électoral sénégalais est, à l'heure actuelle, la possibilité, au demeurant largement exploitée en 2012 par Wade et ses hommes de main, d'acheter les votes des plus démunis. Cela appelle de nouvelles mesures, qui me semblent également s'imposer, d'une manière ou d'une autre, à propos des *ndigél*. Ceux-ci ont de toute façon clairement montré leurs limites.

En définitive, la défaite de Wade constitue un pas en avant surtout dans la mesure où l'on n'imagine plus au Sénégal une compétition politique tout entière dominée par la question de la légalité constitutionnelle d'une candidature. En s'imposant sans vergogne dans le jeu, Wade en a perverti le déroulement. La campagne n'a pas permis de comparer les projets de société ou les parcours des uns et des autres. Personne n'a donc pu rappeler à Macky Sall que hormis un passage peu remarqué à Ànd-Jëf, il a fait toutes ses classes dans le Parti démocratique sénégalais pour le compte duquel il a été ministre, Premier ministre, directeur de campagne de Maître Wade et président du Parlement. Ça n'est pas rien, quand même...

Le soir des célébrations de la victoire de Sall, j'étais bloqué avec Aminata Sow Fall et quelques autres amis à l'hôtel Mirabeau de Bamako. J'ai repensé à Medun Ba. Il était sans doute parmi les fêtards nocturnes de la place de l'Indépendance. A-t-il fait exécuter à son vieux tacot je ne sais quelle danse joyeuse et endiablée? Si je le croise

de nouveau dans la ville, je lui poserai la question. Oh! Il ne faut pas rêver, il est bien peu probable que je le revoie un jour... Pourtant je n'oublierai pas de sitôt notre brève évocation de Mandela, qui m'a bien amusé mais aussi rappelé les attentes de l'écrasante majorité de mes compatriotes vis-à-vis de leur nouveau président. Et justement, en y regardant de plus près, on se dit qu'il y a déjà comme un parfum de malentendu dans l'air. À la différence de Medun, pris à la gorge par la crise, les intellos se fichent des histoires à dormir debout racontées par les conseillers économiques de Macky Sall peu avant sa prestation de serment. Celui-ci a été plébiscité non pas sur un programme, mais parce qu'il devenait urgent de mettre hors d'état de nuire une famille et un clan de prédateurs déchaînés. Le scénario est identique à celui de 2000, lorsque Me Wade avait servi d'arme fatale contre Abdou Diouf. Une telle répétition de l'Histoire devrait commencer à nous inquiéter. Quand donc réussirons-nous à nous libérer de ce piège référendaire récurrent? Le fait qu'un choix aussi important que celui de notre chef de l'État soit parasité, voire dicté, par des émotions primaires est particulièrement malsain. Le jour où nous sortirons de cette logique infernale, nous pourrons nous vanter d'avoir enfin atteint une certaine maturité démocratique. L'art de chasser un mauvais président n'a presque plus de secret pour nous. Peut-être nous reste-t-il à apprendre comment *choisir le bon président*, celui qui saura emporter notre adhésion raisonnée parce que nous aurons vu en lui un homme d'État capable de relever les défis de la citoyenneté et du progrès économique et social.

Comme une ombre

I

Le matin à mon réveil, la ville dort encore. À l'arrière du salon, je me glisse sans bruit entre deux battants. Notre balcon. Exigu. Encombré. Le bois vermoulu craque sous mes pieds. Hier, Myriem a lavé les habits de Thiécouta et le linge, encore un peu humide, me cache la rue. Je l'écarte. Des formes s'entrecroisent sur le terrain vague. Les chiens errants du quartier. Je les ai entendus aboyer de concert juste avant de m'arracher du lit. Ils lèvent d'un seul mouvement leurs yeux, que je devine inquiets, vers moi. Ils sont faméliques et sales. Tout leur fait peur et ils font peur à tout le monde. Peut-être des chiens enragés, sait-on jamais.

Le terrain vague, c'est l'ultime lieu de vie au milieu des blocs de béton. J'aime voir ses tessons de bouteille. Ses touffes d'herbe. Sa terre craquelée et sèche, noire par endroits. Ses déchirures et ses débris me prennent aux tripes et me ramènent à mon enfance vagabonde, *là-bas*.

Bien sûr, il n'en a plus pour longtemps, le terrain vague. Dimanche dernier, deux étrangers aux airs importants sont venus avec des gens de la mairie. Je les ai vus frapper le sol du pied, regarder avec méfiance les maisons alentour, prendre des mesures, parler entre eux, parler et parler encore. Je sais très bien. Ils veulent égorger le terrain vague. Je voyais déjà le sang sur leurs mains. Bientôt ils vont abattre ces pans de murs pareils à deux vieilles dents cariées avec leurs briques rouges dénudées. Dieu seul sait pourquoi. Ils vont nous foutre leur immeuble en pleine gueule, ceux-là. Ou même une tour. C'est tout petit, le terrain vague, mais ils sont bien capables de ça, rien ne les arrête, c'est des types complètement cinglés. Ou même pas une tour. Juste un chouette *mini-market* du genre ouvert-jusqu'à-minuit, avec de la saloperie à quatre-vingt-dix-neuf centimes d'euro et des vendeuses aux yeux perdus dans le vague. Je redoute le retour de ces promoteurs sur le terrain vague. Creuser. Perforer. Étouffer. Puis un jour les ouvriers descendront de leurs échafaudages et s'en iront ailleurs, le casque sous le bras. La rue deviendra soudain plus rêveuse et à peine verra-t-on l'horizon dévaler les pentes de l'abîme.

Le ciel est clair et des taches de lumière slaloment au loin.

Une enseigne verte fait diversion. Elle se balance, elle danse parmi les dernières étoiles. Les maisons sont pareilles à des boîtes d'allumettes enchâssées les unes dans les autres. Il y en a de grosses et prétentieuses. Certaines sont à vrai dire bien mignonnes, avec leurs balcons fleuris. Sans doute des poètes à l'âme délicate rêvent-ils là-dedans. À quoi bon, je me le demande : ce silence est celui du tombeau.

Après la prière, me voici dans le vieil ascenseur. C'est étroit et ça sent la pisse et la graisse, ça grince, il y a de la poussière et, en grosses lettres de merde, les parois niquent la mère de tout le monde.

L'air frais me fouette le visage. Ce n'est pas la première tape amicale de la ville. C'est la vie qui me fout une claque, oui. Là-haut, Myriem et notre fils n'ont pas bougé une seule fois. On dirait le même corps en menus morceaux sous les couvertures, le même corps dispersé çà et là, sur le canapé, par terre, sur des nattes. Jusque dans son sommeil, Thiécouta reste face à la télé. J'ai appris à me mouvoir à pas de velours dans l'appartement. Je n'ai pas grand-chose à leur offrir, mais je veux qu'ils dorment bien. Quand je les vois si apaisés, j'ai l'impression d'être moi-même en train de me reposer.

De temps à autre, une voiture passe sur l'autoroute du sud, là, juste au-dessus de ma tête. Je sens les vapeurs d'essence monter peu à peu dans l'air. Puis les vrombissements des moteurs semblent à chaque instant plus proches. On dirait la ville qui amasse et recrache les impuretés de la nuit pour s'éclaircir la gorge. Pour mieux éructer. Pour mieux gronder. La ville, jeune fauve plein de vigueur, s'apprête à bondir sur sa proie.

Les premiers morts ont déjà surgi de leurs tombeaux. Et les voilà qui se déversent sur les boulevards.

II

Tu t'en vas les mains dans les poches de ton manteau, tête baissée. Quand tu te faufiles ainsi entre les ruelles glacées, tu es une ombre du petit matin. Tu ne rencontres presque pas âme qui vive. Des fourgonnettes de livraison, souvent les mêmes, font hurler leurs pneus sur le talus. Tu les reconnais à leurs enseignes multicolores, on dirait des jouets d'enfant. Les chauffeurs semblent déjà au bout du rouleau. Des oiseaux passent près de toi. Ils strient le ciel de l'aube et leurs cris te disent « sauve qui peut ». Ils ont bien raison, mais tu ne peux répondre à leur appel. Tu sautilles sur le pavé humide pour moins sentir le froid qui te traverse de part en part. Tu n'aimes pas leur ville, mais avoue-le : ce matin, elle sent bon le pain chaud et le café.

III

Puis te voilà là où le vide file vers l'infini. Le nulle part où les lignes ne s'arrêtent pas. Elles sont compactes, les lignes. Coupantes. Froides. Lieu de la fuite sans cesse désirée. Signes de leur bel orgueil. Des lignes à la lame fine et tranchante. Des masses de pierre aux gueules de molosses affamés. Elles cherchent à te faire peur. Et pourtant avec quelle grâce elles zigzaguent vers le ciel. À vouloir dompter au moins un instant leurs spirales, tu as le vertige. Ou peut-être est-ce toi qui tournoies autour d'elles, comme une feuille morte. Ce sont tes compagnes de toujours. De toutes les aurores, depuis...

Depuis quand, au fait?

Depuis quand et pour quel voyage, sans doute n'en sais-tu rien.

Tu promènes ta main sur la rampe d'argent.

Lisse.

Glaciale.

Luisante.

Rien ici n'est fait pour être salué par la main des Fils d'Adam.

IV

Je m'arrête, à bout de souffle, et je m'accoude au parapet. Dans l'immense bocal de verre, mes petites fourmis noires vont et viennent. Ces gens, ils ne savent pas. Chacun d'eux se croit de passage en cet endroit, juste comme ça. En route vers le bureau ou l'usine. Ce n'est pas vrai : le chemin lui-même est le destin. Ils sont bel et bien arrivés. Personne ne s'en va de son côté : le hasard relie en secret les nœuds de mille errances. Ce qui compte, c'est le mouvement d'ensemble et non les petits pas que chacun tricote dans son coin. Je me dis : ils sont réunis ici pour dessiner sur le sol des losanges, des cercles et des triangles. Les petits points de la mosaïque s'étirent ou se resserrent. Parfois ils font le dos rond et bâillent d'ennui. Et souvent, ils se dispersent et je vois jaillir de leurs côtes des dagues vives comme l'éclair et menaçantes. Ça me fait rire. Bizarre comment du grand hall – ses restaurants, ses cafés, ses bureaux de tabac –, les fourmis dérivent vers l'escalator en une colonne mince, puis de plus en plus noire et dense. Avant de poser un pied sur le tapis, chacun hésite un quart de seconde, plonge ses yeux vers les étages inférieurs, et ça ne rate jamais : un Nègre en vareuse jaune et verte, ironique et serein, l'observe. Un vieux balayeur. Moi. Il est rassuré. Je ne suis tout de même pas le gardien des Enfers. De toute façon, il ne m'a vu que dans sa tête.

Comment font-ils, tous, pour reproduire leurs gestes à l'identique

chaque matin que Dieu fait? C'est une masse fermée, gluante, si épaisse que je ne la vois pas bouger. Normalement – chacun sait ça – leurs crânes sont surmontés de cheveux de toutes sortes : bruns, blonds, roux, poivre et sel, et il y en a aussi avec des cheveux au vent ou ras, crépus, frisés, bouclés ou cachés sous des casquettes ou des turbans ou des foulards. Ah oui, j'allais oublier les chauves avec rien du tout sur le crâne. Il y a tout, je vous dis, normalement. Alors tout cela aurait dû éclater en mille couleurs et formes. Oh pas trop, faut pas rêver quand même. Juste un peu, au moins. Mais rien. Une forêt de têtes noires à perte de vue.

Ça me rappelle quand passait Thierno Bâ le berger, avec son troupeau. Ils étaient différents, si on veut, les bœufs de Thierno. Pourtant on ne s'en rendait pas compte. C'était le même animal partout autour de nous, même odeur, mêmes cornes délicatement incurvées, mêmes regards tour à tour moqueurs et perplexes. Un troupeau, quoi. D'accord, je ne suis pas le gardien des Enfers et comme nous disons au pays, Dieu n'est pas mon parent. Mais je sais ceci : ces gens, le Tout-Puissant a décidé de les punir en leur enlevant à chacun, toutes les aubes, un peu de cette différence qui est le sel de la terre. Avant longtemps leur ville sera surpeuplée par la même personne.

Thiécouta, il m'a dit un jour : « Père, ces gens, le mal est en eux. » Toujours en colère, mon petit Thiécouta.

Non, fils, ils ne sont pas libres. Et moi, j'ai pitié. Esclaves de leurs passions et de leurs peurs. C'est tout. Il faut briser le cercle. Le jour où l'un d'eux s'arrêtera pour hurler n'importe quoi, de belles obscénités, le poing levé vers les cieux, moi je te le dis, ce jour-là ils seront tous libres.

Parfois je saisis au vol des mots usés quand leurs lèvres passent près de moi.

Celui-là, c'est un enculé de première. On va pas se laisser faire, hein, on te le coince et il crève comme un rat, le sale fils de pute.

Voter, moi? Tu rigoles ou quoi?

T'as raison. Tous pourris, ils nous racontent des clous.

Ou des riens.

Peut-être un peu cher, tu ne trouves pas?

En anglais, « tu me manques » ça se dit I miss you.

Onze matchs truqués, tu ne te rends pas compte du scandale, toi, on dirait.

Ah oui, je l'ai lu dans le journal.

Ou alors des silences.

Silences de fourmis mécaniques aux mâchoires serrées. Tant de cœurs gonflés de haine si tôt le matin. Des silences virulents d'êtres aux visages tristes et aux cœurs éteints. Moi, vraiment, ça m'amuse, il y a tous ces immeubles et au lieu de lever la tête vers le ciel ils gardent les yeux rivés sur la bave des bouches d'égout.

Parfois comme une vague fissure au milieu de la masse glaireuse. Presque toujours au même endroit : un petit appel d'air désespéré. C'est que quelqu'un a eu l'audace inouïe de tourner la tête à gauche ou à droite. Je le reconnais. Ce jeune homme est toujours pressé. Ça ne va jamais assez vite pour lui. Alors il bouscule tout le monde, joue des coudes et pardon monsieur, s'il vous plaît madame, j'ai mon train à six heures dix-neuf. C'est ainsi chaque jour, quelques secondes avant son train de six heures dix-neuf et le plus drôle, voyez-vous, c'est que ce garçon il fout même pas la pagaille, le plus drôle c'est que sa fébrilité est un des mystérieux rituels de la horde antique. Je ne vais pas me mêler de leurs affaires, mais celui-là il le fait exprès de rater son train ou alors moi je ne m'appelle pas Seydou Keita, fils de Mouhamadou Keita et de Awa Kanouté.

La foule se penche d'un côté puis de l'autre comme un frêle esquif par une nuit de tempête. Mais je sais qu'elle ne sombrera pas, car ils font peur à la mer et elle se tient loin d'eux.

Les fourmis, les vraies fourmis je veux dire, elles ne pensent pas. C'est du moins ce qu'il me semble. Elles vont dans la même direction, elles foncent vers un même but. Dans quelle direction? Allez savoir. Quant au but, ce ne sont sûrement pas de petites affaires personnelles. Mes fourmis à moi, dans le bocal de verre, c'est des ronds de fumée, ça monte en spirale puis ça devient un mince filet, puis le mince filet devient invisible. Ils ont raison, leur terre est ronde. Et eux ils tournent autour, en rond. Ici ça bouillonne, l'Un est fissuré, réduit à mille débris insignifiants. C'est le second châtiment de Dieu : leurs différences ne seront pas une sève nourricière mais bien le plus mortel des venins. Dans sa tête et pendant tout le temps de sa mort quotidienne sur cette terre, chacun d'eux détruira le monde du lever au coucher du soleil.

V

Des regards vides te transpercent. Ils sont un livre ouvert. Et tu lis.

Compassion. Ce vieil éboueur, il passe ses nuits dans un taudis. Courageux. Dur à la tâche. Pas comme les jeunes vauriens qui ont mis le feu à ma voiture la nuit de la Saint-Sylvestre. Je devrais enfin me décider à militer dans une de ces associations de défense de nos étrangers.

Haine. Ouais. Brave travailleur exploité comme tu dis, qu'est-ce que je peux y faire, moi? Quatre épouses. Une flopée de mioches. Allocations familiales à n'en pas finir. Et qui paie, mon cher? De la crasse partout. Sont pas comme nous, faut pas faire semblant, c'est hypocrite. Je le dis comme je le pense, ras-le-bol de la terreur intello.

Pourtant aucun d'eux ne connaît ton visage. Tu es une ombre jaune et verte. Au roulement de ta poubelle, ils s'écartent d'instinct. Quand tu te penches vers la terre pour ramasser leurs ordures, tu es comme un arbre courbé par le vent d'automne. D'ailleurs tu t'es inventé un jeu. Les pages de journaux qui traînent sur le pavé, tu ne les ramasses pas. Tu attends que le vent les soulève. Elles voltigent et viennent se loger au creux de ta main. Tu les tournes et retournes, tu les déplies. Fragiles oiseaux, messagers du chaos. Matches de foot. Horoscope. Météo. Le souffle de Dieu t'apporte, là, sur le talus, la vaste clameur du monde.

VI

Vendredi 16 septembre 2005. Crime raciste à Dunkerque.

La victime, un jeune homme de 17 ans prénommé Mohamed, est connue pour n'avoir aucun lien ni avec la délinquance ni avec des gangs. Il discutait avec ses amis devant un bistrot, à la Grande-Synthe, banlieue de Dunkerque, quand un routier ivre, âgé de 45 ans, l'a abattu. L'assassin a déjà ciblé deux fois des groupes de Maghrébins. Ces crimes racistes augmentent le sentiment d'insécurité que vivent les immigrés, loin de chez eux, dans une société qui connaît déjà une nette montée de la violence et de la délinquance ainsi qu'un retour en force des partis d'extrême droite.

Ce n'est pas moi qui ai écrit ces lignes. Je les ai trouvées par terre. Leur terre. Le pavé : un immense miroir. Le routier sort d'un bar, il voit un jeune Arabe et il le descend. C'est un pauvre type, un faible de l'esprit. Puis il se dit : vrai de vrai, ça fait longtemps que j'en avais envie et l'envie, j'en avais marre que ça fasse tout le temps pschitt, pschitt, comme des bulles d'air crevant dans mes entrailles. Ils me font vomir. Black-Blanc-Beurk, ha, ha. Je l'ai eu, hein. À présent, je me sens bien. Je vais me boire chez Pierrot une bonne bière, bien glacée, en attendant que les flics viennent me mettre au violon. Il avale une bonne rasade, pose le verre sur la table et rote de plaisir. Ça aussi, le routier en train de roter dans un bar, c'est écrit dans le journal, là, sur le talus.

VII

Te voici enfin sur le chemin du retour. Tu penses au gamin tranquille de Dunkerque. Mohamed. Dix-sept ans. Pas même l'âge de Thiécouta.

Tu balaies. Ils tuent. C'est vrai : ils tuent à présent. Ça, c'est le vent qui te l'a glissé au creux de l'oreille. Cette nuit-là, il était occupé, rue du Roi Doré, à attiser les flammes de la haine, le vent. Et il a fait du zèle, je peux vous dire, il a même pas pris le temps de souffler un peu, le pôv' con de vent.

VIII

Terre fangeuse et ocre.

Tu es l'enfant que ses pas suivent à la trace. Et te voilà à courir après l'écureuil sur le sentier. Jamais tu ne l'attraperas : on ne mange pas son camarade de jeux.

Diallo, l'homme sans nom

Quand les sirènes ont eu fini de hurler, j'ai entendu claquer l'une après l'autre les portes de plusieurs voitures. Une grosse voix s'est mise à aboyer des ordres brefs dans le calme de la nuit. Ils m'ont encerclé, les armes à la main.

Je les attendais, assis près du corps.

Nous avons traversé la ville endormie et plusieurs fois j'ai pensé à mes promenades dans Almeria au temps où, jeune et plein de force, le monde m'appartenait.

Je suis resté accroupi toute la nuit, les yeux fixés sur les barreaux de la cellule. Je me sentais aussi léger qu'un oiseau. Pourtant, je le savais bien, je venais de passer de l'autre côté de ma propre mémoire. Je n'étais plus un simple veilleur de nuit, mais un envoyé de la mort.

Ce matin, dans le bureau du commissaire, ils m'ont posé des questions. Ils voulaient connaître mon nom, ce qui s'était passé entre mon patron et moi et toutes ces choses.

Ensuite nous sommes retournés à la maison. Le lieu du crime. Madame Soumaré était là. C'était la première fois depuis cinq ans que nous nous trouvions vraiment, elle et moi, au même endroit. La semaine d'avant, elle m'avait traité d'imbécile parce que je n'arrivais plus, dans un moment d'effolement, à retrouver la clé du portail. Le commissaire lui a demandé si avant la soirée d'hier il y avait eu des histoires entre son mari et moi. Elle a eu un geste qui signifiait que son mari ne se serait jamais abaissé à parler à un domestique. Elle souffrait presque autant de la mort de son époux que d'être obligée de me considérer enfin comme un être humain à part entière. Malgré ses efforts pour m'ignorer, elle ne pouvait s'empêcher de m'observer de temps à autre à la dérobée. Elle a fini par déclarer qu'elle connaissait seulement mon nom de famille, Diallo, et qu'elle ne savait rien d'autre de moi.

Le commissaire a alors dit :

– Mais Madame, ce n'est pas possible, ce gardien a été à votre service pendant plusieurs années. Cinq ans, je crois.

– Peut-être. Je ne sais rien de cet homme.

– Cet homme ne s'appelle pas Diallo. Vous ne le saviez pas, vraiment?

Cette fois-ci, la voix du policier était nettement soupçonneuse. Madame Soumaré a levé sur lui un regard de mépris. Il a paru un peu effrayé et son collègue s'est empressé de conclure :

– Ça suffit pour aujourd'hui.

Sur le chemin du retour, j'ai dévoré la ville avec des yeux avides. Le temps était chaud et humide. J'ai contemplé les petites boutiques le long du canal de l'Ouest. Des jeunes juchés sur des mobylettes se faufilaient entre les voitures. Un marchand de fruits somnolait contre un coin de mur. Les gens et leurs occupations banales, presque insensées, de tous les jours. Moi, je n'en revenais pas. J'avais tué mon patron et la vie continuait. Un petit vendeur de glaces s'est approché de notre fourgonnette, puis a détalé en réalisant à qui il avait affaire.

J'ai entendu un des policiers confier à son collègue :

– Elle est déjà en train de faire l'inventaire des biens du défunt. L'héritier du vieux Soumaré, le propriétaire du marché aux Bonnes. Ça doit faire des milliards.

– Une vraie salope, celle-là.

L'autre a ajouté que les riches étaient des drôles de gens.

Puis se tournant vers moi, il a demandé :

– Pourquoi tu ne t'es pas tiré avec l'argent, toi? À l'heure qu'il est, tu serais en train de faire la noce au Fouta-Djalon.

Il avait l'air de dire que lui, dans ma situation, ne se serait pas gêné. La mort de monsieur Soumaré, il s'en moquait bien.

– Je suis pas guinéen, ai-je répondu.

– Je sais... Et tu ne t'appelles pas Diallo, non plus. Tu nous fatigues, toi. Tu sais au moins pourquoi tu as fait ça?

Je me suis souvenu que tout était parti de cette histoire de nom. Je voulais dire mon nom à monsieur Soumaré et il en est mort. C'était peut-être aussi la faute à l'oiseau de nuit. Comment savoir, à présent?

Il me semble que tout cela est arrivé il y a très longtemps ou même au cours d'une autre existence et je n'arrête pas de me demander s'il s'agit bien de la mienne.

Tout a peut-être commencé le jour où j'ai sonné à la porte de cette maison nichée au fond d'une vieille impasse, près du grand bras du fleuve. Elle m'avait paru assez quelconque, à première vue, la villa des Soumaré, avec son mur caché par des plantes grimpantes. De la rue, j'avais aperçu une petite véranda où étaient disposées deux hautes

sculptures en pierre. Mais dès que la lourde porte en bois s'est ouverte devant moi, j'ai compris à l'air grave de la domestique – cet air méfiant et un peu hautain que nous avons, nous tous qui travaillons chez les gens importants – que je ne devais pas me fier aux apparences. Je l'ai suivie dans la cour et j'ai eu aussitôt l'impression de me trouver en pleine forêt au cœur même de la ville de Danki. J'ai vu un vaste jardin où tout était d'un beau vert sombre, un lieu presque enchanté, plein de profondeur et de majesté. J'ai vu partout de grands arbres sauvages ainsi que des manguiers, des citronniers et de jeunes palmiers. Un cactus solitaire trônait au milieu du gazon, non loin de la piscine. Il y avait même, dans la rivière aménagée le long du mur intérieur, des poissons venus d'on ne sait où. Dans un coin, sous un *dobalé* aux longues racines, quelques fauteuils en osier étaient disposés autour d'une table basse de marbre. De gros blocs de pierre grise paraissaient avoir jailli violemment de la terre et, à partir de la piscine, on s'enfonçait dans un sentier qui semblait conduire vers l'infini. On avait réellement le sentiment qu'en marchant droit devant soi on quitterait pour toujours le monde habité par les hommes. Plus tard, j'ai compris que même les riches amis du couple Soumaré, invités à des déjeuners sur l'herbe, étaient à la fois éblouis et rongés par l'envie face à une telle splendeur.

La domestique m'a détaillé de la tête aux pieds en attendant que je me présente. Je lui ai dit que j'avais été envoyé par le Bureau numéro 3. Elle m'a répondu, sans ouvrir un seul instant son visage, que j'étais attendu et que je pourrais commencer le soir même mon travail de veilleur de nuit.

Pour quelqu'un qui avait roulé sa bosse comme moi, c'était un travail facile, mais pas aussi simple qu'on peut le croire à première vue. Il ne suffit pas de rester assis sur une natte à l'entrée de la villa et de fixer le vide jusqu'au petit matin. Non, être veilleur de nuit, cela veut dire avoir les oreilles aux aguets, le regard perçant et savoir inspirer une vague crainte à chaque passant, savoir lui faire sentir qu'on est là et prêt à tout. Il ne s'agit pas d'aboyer à tort et à travers, comme le font ces stupides chiens de garde que certains prennent, bien à tort, à moins que ce ne soit par pure malveillance, pour nos confrères.

Au début, je fis, je dois l'avouer, un peu de zèle. Je me mis à arroser les fleurs et à soigner les arbustes. Je vidais aussi la poubelle, et ça, c'était plutôt intéressant. J'en profitais pour mettre de côté quelques pots de yaourt ou des restes de repas que je rapportais aux enfants.

Bien sûr, j'avais parfois un peu honte de ma vie. Il m'arrivait de songer en secouant la tête : « Ainsi donc, tu n'as bourlingué sur tous

les océans et affronté mille dangers que pour finir tes jours sur le seuil de la maison des autres... » Je me consolais cependant en me disant que de toute façon, je n'avais pas le choix. D'autres fois, j'avais des accès de rage silencieuse et je m'imaginais en train de réduire en cendres les deux voitures de sport délicatement posées sur la verdure comme des bijoux dans leur écrin. Plus souvent, je rêvais de la vie des autres. De la vie de ceux qui vivaient dedans. Mais pendant toutes ces années, j'ai surtout été torturé par la terreur que m'inspiraient mes maîtres. Aujourd'hui encore, seul dans ma cellule, je n'arrive pas à m'expliquer la folle agitation qui s'emparait de moi dès qu'ils arrivaient à la maison. Sans savoir pourquoi j'agissais ainsi, je voulais leur montrer que j'étais là, décidé à exécuter tous leurs ordres, qu'ils avaient bien fait de me confier leur précieux sommeil et que je comprenais très bien qu'avec tout leur argent ils m'étaient infiniment supérieurs. J'étais en proie à un délire de servilité d'autant plus irrationnel que mes patrons semblaient à peine conscients de mon existence.

C'était il y a deux ans.

Comme tous les jours, je suis arrivé vers la fin de l'après-midi. J'ai passé la tondeuse sur le gazon et vidé la piscine. Oubangui, le petit chien, me suivait partout en remuant la queue, une lueur de malice dans le regard. Par moments, l'animal courait vers la rivière puis revenait vers moi en haletant. Nous étions seuls. J'ai ensuite fait ma prière et je me suis installé sur la natte, mon gourdin et ma radio posés à côté de moi.

Une voix lisait les informations de la nuit. Quelque part, des forces gouvernementales venaient de lancer leur troisième assaut contre un camp tenu par des mutins. Ailleurs, des obus étaient tirés contre des ambassades.

Vers neuf heures, la bonne m'a apporté mon dîner.

Un bol de riz. Un peu de sauce d'arachide. Une triste mastication dans l'obscurité. D'ailleurs, je me cache toujours pour manger.

Tout ce que j'avais à faire maintenant était d'attendre l'arrivée de monsieur et madame Soumaré et de leur ouvrir la porte du garage. Après quoi je refermerais la maison et resterais éveillé jusqu'à l'aube pour arroser de nouveau les fleurs et les arbres fruitiers avant de retourner à Niayes Tioker, le bidonville où je vivais dans la journée.

Mais cette nuit-là, je ne les ai pas entendus venir. Je m'étais endormi.

Le lendemain soir, quand j'ai vu monsieur Soumaré se diriger vers moi, j'ai cru que j'allais perdre connaissance avant même qu'il n'ouvre la bouche.

Il m'a dit :

– Diallo, je sais que c'est difficile, mais nous ne pouvons pas te payer juste pour que tu dormes comme ça.

Il avait l'air gêné de me parler ainsi. J'ai cherché ses yeux et je ne les ai pas trouvés. Après un moment de silence, l'homme m'a demandé si j'étais malade. J'ai dit non. Il m'a regardé avec compassion, puis est retourné dans la maison.

Ce soir-là je me suis senti plein de confusion, presque mort de honte. Cet homme était si bon. Ce n'était pas le genre de patron qui vous criait sans cesse dessus ou essayait de vous écraser de son mépris. Parfois il me donnait de l'argent. Des billets ou des pièces de monnaie qu'il me glissait dans la main avec un petit geste rapide et pudique signifiant : « C'est pour toi. » Avec ses yeux fuyants et anxieux, il donnait l'air de se reprocher sans cesse quelque chose. Je suppose qu'il demandait parfois à sa femme : « Mais comment peut-il vivre avec si peu d'argent, Diallo? Ça ne fait même pas notre carburant pour une journée, son salaire! »

J'ai alors commencé à faire du thé pour me tenir éveillé. Dans un sens, cela voulait dire que je ne pourrais plus fermer l'œil, désormais. À Niayes Tioker, le quartier le plus turbulent de Danki, il n'en avait jamais été question. Une baraque dans le ghetto et toutes ces rangées de petites chambres où s'entassaient des familles entières. Là où sont les gens comme moi. Là où les choses de la vie ne sont belles qu'à la télé. Un matelas en paille à même le sol. Un réchaud pour le café. À midi, je fais comme je peux pour trouver à manger. Ndiémé n'est pas là à cette heure. Les enfants non plus. Mais hélas les voisins font du bruit et je ne peux pas dormir.

Il est peut-être trop tôt pour essayer de comprendre ce qui est arrivé. Mais je crois que si je n'avais pas été obligé de rester éveillé de nuit comme de jour, tournant la tête de tous côtés pour surveiller les taxis en train de prendre doucement le virage menant vers l'ancien cimetière de Danki, aujourd'hui fermé, oui peut-être que sans tout cela, l'homme ne serait pas mort hier soir.

Je me revois en face de la bouilloire posée sur le fourneau malgache.

L'oiseau fait entendre dans le *benténier* au-dessus de ma tête des cris plaintifs et brefs.

Là-haut, quelqu'un cherche à me parler. Ou à m'avertir d'un danger? Le chant est d'une troublante régularité et parfois je sens l'oiseau de nuit rempli d'irritation par mon silence.

Soudain j'entends ma propre voix. Elle est venue de très loin en moi sans se soucier de mon avis. Je demande à l'oiseau de se taire, juste

pour voir. Ensuite je dirige le faisceau de ma torche vers l'endroit d'où était tombé le cri.

Un bruit dans le feuillage, puis rien. L'oiseau de nuit s'en est allé au loin. Pendant plusieurs jours je me suis senti complètement seul.

Entre la colère et l'amertume, d'étranges rêveries s'emparaient de mon esprit.

J'ai envie de te dire des choses, oiseau de nuit.

Te voilà donc revenu. Tu ne dis rien, mais je sens ton regard qui me fixe avec intensité.

Les années passent et les siècles et je suis là, assise sur les plus hautes branches du benténier. La mort m'a oubliée, car elle ne sait pas grimper si haut, la mort, et c'est pourquoi j'ai le visage et les yeux rêveurs et candides d'une enfant. Maintenant ils m'ont laissée en paix et je lis, quand ils passent sous l'arbre, une vague terreur sur leurs visages. Ils pressent le pas. Avant, ils parlaient tout le temps de moi. On dit que c'est une ancienne esclave de case, montée là-haut le jour de l'Émancipation. Quoi de plus simple : elle est montée là-haut, elle s'est sentie très bien et elle y est restée. Elle voit tout, sait tout, compare les siècles passés aux temps présents et peut plonger à sa guise au plus intime des âmes.

On dit...

Mais que ne dit-on pas dans la ville?

Souvent tu venais te tenir à mes côtés. Je sentais une douce présence. C'était tout. Tu faisais vibrer les ténèbres de tes énigmes.

La liberté n'est pas venue après les réjouissances. L'Émancipation, c'était un coup pour rien. Tout un peuple s'est peint le visage aux couleurs de la patrie et a hurlé sa joie. Il y a eu des chants et des danses au rythme des lourds tambours de guerre. Et quant aux maîtres sur le départ, ils ont dit leurs remords. Tous les siècles avant ce jour, ça n'avait pas été bien, nous sommes si désolés, les hommes naissent libres et égaux, et cætera. Tu parles. Des formes passent et repassent, enveloppées dans des couleurs vives, aussi mystérieuses que le silence de cette nuit. Les espoirs se dissipent comme dans le désert se perd un écho. Là, sur le sable brûlé par le soleil, je vois depuis toujours leurs pas, les pas des âmes disparues mais si présentes encore.

C'est la même ville. Enfin presque, car il y a longtemps que le jour ne se distingue plus de la nuit, longtemps que, malgré ses vastes paroles et ses gestes furieux, le vent, pesant et immobile, ne change rien à rien. Personne ne sait vraiment. On dit que là-haut, sur la mer, les goélands ont perdu la tête. Qui croire? Je ne sais pas. Mes yeux ne savent plus à quoi se fier. Et puis il y a les troncs des arbres, si noirs et durs, rugueux comme des dos de caïmans.

Elle demande : *Qui es-tu, Diallo?*

Puis soudain, au cœur de la nuit, son cri de rage : *Ah! Je suis en colère! Tu as peur de ces gens! Il y a les morts et les humains, Diallo, et entre les deux la foule innombrable des chenilles et des scolopendres. Sois parmi les humains, Diallo!*

Quand la vieille femme au visage d'enfant se tait, la tristesse de nouveau envahit mon âme. Le silence est plus profond et je guette ses paroles. L'endroit est calme et ses rues désertes. Les maisons sont vastes et des enfants jouent en poussant des cris de joie. Quand le soir tombe, les lumières de rares voitures trouent l'obscurité.

Hier soir. Un soir pareil aux autres.

J'aperçois la BMW blanche de mes patrons et mon cœur se met à battre très fort. Je cours dans tous les sens. Vite! La porte du garage!

Oubangui, le chien, averti par le bruit du moteur, accourt lui aussi de l'intérieur de la maison et nous restons debout tous les deux à attendre nos maîtres.

Rien ne laissait prévoir ce qui allait se passer par la suite. J'ai ouvert la porte du garage et je l'ai tenue pendant que le patron manœuvrait pour faire entrer la grosse voiture. Madame Soumaré est descendue la première et a fait claquer sa portière sans m'accorder le moindre regard. Tout juste si j'ai pu entrevoir son visage hargneux et respirer son parfum. Elle ne me salue jamais, madame Soumaré. Quand elle m'insulte, je me fais tout petit et m'efforce de paraître le plus humble possible. Je rentre ma tête dans mes épaules et, tremblant comme une feuille morte, je laisse passer l'orage.

L'homme a fermé la voiture. Je lui ai tendu la main, il l'a prise en esquissant un sourire poli, mais sans me regarder :

– Diallo... Diallo... a-t-il fait, distraitemment

– Ah, patron... Bonjour... Monsieur Soumaré.

Je ne sais jamais quoi dire ni comment me comporter avec mes maîtres. J'aimerais tant pouvoir garder mon sang-froid quand ils sont là. Oubangui a bien de la chance, au fond. Monsieur Soumaré a repoussé la porte du corridor de gauche, celle qui commande l'accès de toute la maison. Dans la vaste cour, je me suis senti livré, comme chaque jour à pareil moment, à une solitude proche du néant. Le silence, ce soir-là, appelait la folie et le désordre.

C'est à cette seconde précise que j'ai eu envie de lui parler. De lui dire mon vrai nom. De lui dire qui je suis. Que je ne m'appelle pas Diallo et que j'ai roulé ma bosse. Que j'ai eu une riche vie, moi.

C'est à ce moment que j'ai pressenti la vérité.

L'homme ne m'avait pas vu.

Monsieur Soumaré ne m'avait *jamais vu*.

Ses yeux étaient ailleurs, très loin au-dessus de ma tête. Pour lui, je n'existais pas. Un objet dans la maison, moins précieux que ceux qu'ils ont dans leur beau salon.

Tu ne le sais pas, mais tu es un captif de case.

Tu n'as même pas de nom.

Elle est une sorte de monstre, car la beauté inouïe de son visage jure avec le reste de son corps vaincu par le poids des siècles. Aussi loin que nous remontions dans nos souvenirs, tout ce que nous pouvons dire, nous de la ville de Danki, c'est ceci : elle a toujours été là, sur son arbre. Enfants, nous avons joué à lui jeter des pierres en la traitant de sorcière. Nos arrière-grands-parents avaient fait de même. Ils disaient, eux aussi : « Nous ne savons pas de quoi elle se nourrit, nous de ne savons pas ce qu'elle fait là, ni ce qu'elle fait. » Pourquoi seul son visage est resté intact, nous ne pouvons le dire non plus.

Au fil des ans, elle est devenue un être de légende. Quand des étrangers arrivent dans la ville, un guide les emmène voir l'arbre de la Vieille Femme. Elle s'amuse toujours de leur stupeur, de leur trouble aussi, car elle réveille tous leurs désirs. Parfois elle ne veut rien savoir et disparaît entre les branches du benténier. Elle lui parle de liberté et de dignité. Elle lui demande : « Sais-tu qu'il est un endroit de cette ville où on peut acheter et vendre des jeunes femmes? »

Bien sûr que je le sais, oiseau de nuit!

Un jour, madame Soumaré m'a ordonné de l'y accompagner.

Très tôt ce matin-là, j'ai entendu la voix de la patronne :

– Diallo! Où est Diallo?

J'étais en train de prier et je n'ai pas répondu. Elle a encore hurlé. Quand elle s'est mise à klaxonner comme une folle, j'ai demandé pardon à Dieu. Je ne pouvais pas laisser madame Soumaré crier comme cela. Je ne voulais pas perdre mon travail. J'ai couru vers la voiture et elle m'a fait signe de monter à l'arrière. Pendant tout le trajet, elle a conduit en regardant droit devant elle. J'avais la gorge nouée, le cœur battant et une violente envie d'uriner. Après le feu rouge du ministère de l'Environnement, elle s'est garée en face d'une rangée de boutiques et nous sommes allés à pied au marché aux Bonnes de Danki. À aucun moment l'idée ne m'est venue de me tenir à la hauteur de madame Soumaré. Quand vous travaillez chez des gens pareils, il y a des choses que vous devez savoir d'instinct si vous ne voulez pas signer votre arrêt de mort.

Il est difficile, pour qui sait le rôle crucial du marché aux Bonnes de Danki dans notre économie, d'imaginer à quel point ses débuts furent modestes.

Tout commence avec trois jeunes amies parcourant le quartier

européen du Plateau à la recherche d'un travail de domestique. À l'époque – c'était dans les années cinquante –, la ville n'était pas encore le monstre tentaculaire qu'elle est devenue. Danki était une petite ville aux rues droites bordées d'acacias et il en émanait une certaine douceur de vivre.

Lasses d'être chassées de partout, les trois jeunes amies avaient repéré un coin de mur où elles prirent l'habitude de s'installer dès les premières heures du jour. Petit à petit, d'autres se joignirent à elles.

Parfois, arrivait une Libanaise ou une Française. Elle choisissait une bonne après une brève discussion et repartait avec elle dans sa voiture. La jeune fille se mettait aussitôt à cirer le parquet et à faire la cuisine. Certains soirs, les mâles de la maison venaient gémir entre ses cuisses d'un air distrait en rêvant de femmes plus belles et d'aventures plus glorieuses. C'était un monde étrange. La bonne n'avait pas le droit de protester. Et puis ces dames payaient très bien.

La foire aux Bonnes de Danki est née dans cette grande rue en pente de la vieille ville. Ce n'était vraiment rien au départ.

On est loin, aujourd'hui, de ces années où quelques adolescentes, assises contre un mur sur un banc en ciment, se racontaient leurs chagrins d'amour en attendant qu'un passant vienne les embaucher.

À présent, c'est une véritable fourmilière humaine. Ceux qui savent vous diront que des milliards circulent chaque année dans ce marché. Avec cet argent, des immeubles sont sortis de terre, une banque dont le hall est occupé par des agences de voyages a été construite ainsi que des petits cafés où les employés de bureau aiment à se retrouver après le travail.

Le marché de Danki a ses légendes et son folklore.

Par exemple, l'histoire de Maam Kumba, la femme qui, entre sa vingt-sixième et sa cinquantième année, a emprunté chaque aube le même chemin dans l'espoir de se faire embaucher un jour. Maam Kumba... Sa vie durant, chercher du travail avait fini par lui tenir lieu de travail.

Le marché de Danki a son histoire secrète.

Qui ne se souvient de ce tueur en série, mort il y a quatre ans en prison, qui venait choisir ici ses victimes? Mais que de coïncidences troublantes dans cette affaire! Aujourd'hui encore, beaucoup pensent que le meurtrier avait agi pour le compte d'un puissant lobby mafieux. Il y a en effet d'abord eu ce petit vent de révolte : des jeunes bonnes qui disent, presque timidement : « Ça suffit comme ça, nous sommes des êtres humains, pas du bétail à vendre. » Et que s'est-il alors passé? On a vu arriver au marché un gros monsieur jovial. Il allait de groupe en groupe en disant : « J'ai acheté une jeune femme ici il y a dix jours.

Elle était comme ci et comme ça et maintenant elle s'est enfuie. » Puis il emmenait une autre. Il est ainsi reparti avec Assitan, puis avec Sylviane et enfin avec Salimata. Celles qui dirigeaient la contestation. Comme par hasard. On ne les a plus jamais revues. Le tueur en série les avait jetées dans une fosse septique après les avoir violées. Des gamines débarquées de la brousse et qui refusaient de fermer leurs grandes gueules. Ça n'a pas traîné, hein.

Le marché de Danki a son histoire tout court.

Les jeunes bonnes disent : « Moi, ma grand-mère a trouvé ici une patronne très gentille, mais la patronne est rentrée dans son pays quelques mois après l'indépendance, parce que son mari ne comprenait pas pourquoi on devait avoir l'indépendance. Il voyait dans ses cauchemars des Nègres au couteau entre les dents, braillards et agressifs. La fin de la colonisation, des Africains maîtres chez eux, ce n'était pas sûr. »

Mais dans la ville de Danki rien n'a changé, seule la couleur de la politique est passée du blanc au noir, et encore... Arrivées de lointains villages ou de sombres quartiers de la banlieue, les jeunes bonnes attendent chaque jour dès neuf heures du matin. Elles ont mis leurs guenilles les plus propres, certaines portent des perruques et toutes cherchent à paraître d'une parfaite docilité. Les riches détestent les domestiques effrontées.

Les vendeurs sont là, eux aussi, on les reconnaît à leur façon impérieuse de fendre la foule à la recherche de nouveaux clients.

L'un d'eux voit arriver madame Soumaré et, sans éveiller l'attention des concurrents, va au-devant d'elle :

– Madame, vous cherchez une *Fatou*, j'ai ce qu'il vous faut.

Elle foudroie le vendeur du regard et poursuit son chemin. Le visage sévère, elle passe parmi les groupes de bonnes. Je la suis à distance respectueuse.

Le vendeur revient à la charge. De son baratin, il ressort qu'il est toujours plus prudent de s'approvisionner à Danki, car s'il y a des problèmes on sait au moins à qui s'adresser. Les bonnes errantes, ce n'est pas sûr. Toutes des voleuses, sans parler des microbes qu'elles transportent avec elles. Bien sûr, il faut payer des frais supplémentaires. Deux mois de salaire à verser au vendeur en sus du mois de caution et de l'assurance contre les vols de bijoux. Si pendant cette période d'essai on n'est pas satisfait de son acquisition, on lui dit juste un soir de ne plus revenir le lendemain matin. Le vendeur promet qu'on n'en arrivera pas là, car il est connu, lui, pour son sérieux.

Je ne sais pas ce que madame Soumaré est venue faire à cet endroit

ni pourquoi elle m'y a emmené.

Elle s'arrête devant un tableau, les tarifs sont indiqués et la nature des services mentionnée. Nettoyage. Garde d'enfants. Cuisine. Certificat de visite et contre-visite. Des vendeurs ambulants proposent des serpillières, des balais et des fers à repasser. Tout autour de moi, on marchande avec passion.

L'atmosphère est confuse et sympathique.

Ça ne plaît pas à tout le monde, bien sûr. Je sais que des bourgeois hypocrites ont protesté contre la tenue du marché au nom du respect des droits de l'homme. Le gouvernement a ricané : à Danki, il n'y avait que des femmes! C'était bien répondu. Mais là où le gouvernement s'est planté, c'est quand il a essayé de mettre un terme à la guerre des prix qui fit rage à un moment donné. Au cours de longues réunions dans les bureaux du ministère du Commerce, les paramètres les plus complexes et subtils avaient été pris en compte par des inspecteurs spécialement formés pour déterminer, avec un remarquable esprit d'équité, les tarifs applicables. Ces inspecteurs avaient d'autant plus de mérite que ce genre de tâche expose, on le sait, à toutes sortes de tentations. Il est facile de se laisser graisser la patte au coup par coup et au final cela peut faire, l'air de rien, de jolies fins de mois, si on y ajoute les primes de rendement, le treizième mois et tous les autres avantages consentis à nos valeureux fonctionnaires.

Le résultat de ces savantes élucubrations fut un désastre. En quelques semaines, le marché aux Bonnes de Danki faillit mourir de langueur. Il y avait tous ces tableaux avec des prix marqués dessus, mais le pittoresque avait disparu et avec lui les bruits et les odeurs, bref la joie de vivre et le plaisir de marchander. Les bonnes commencèrent à se laisser aller, des contrôleurs corrompus encouragèrent le marché noir et, las des tracasseries bureaucratiques, les touristes cessèrent d'affluer.

Finalement, le directeur de la société « 4 PC » tapa du poing sur la table : allait-on laisser le secteur privé travailler en paix? Et la liberté d'entreprendre, bordel!

Qu'ont-ils donc fait de leur liberté?

Je vais te le dire.

Il avait douze ans et il est mort attaché par les deux poignets à la queue d'un cheval lancé au galop. Une nuit de feu et de sang. Le cheval hennissait en faisant le tour du village et c'était peut-être d'indignation. L'enfant aussi criait sans doute, mais on ne pouvait entendre sa frêle voix. L'homme, son fouet à la main, était enveloppé dans un boubou bleu. Son visage était farouche. Dans la ville, personne n'avait osé rien dire. Après tout, l'homme était le maître des esprits et l'enfant n'aurait pas dû lui parler sur ce ton.

Les enfants effrontés finissent toujours ainsi. Mort aux enfants mal élevés et honte, mille fois, à leurs parents!

Le visage tout renfrogné, madame Soumaré pose des questions aux vendeurs et ne semble pas pouvoir se décider. Elle s'approche d'une jeune fille. Un pauvre sourire éclaire le visage de la petite bonne et elle baisse la tête. Madame Soumaré l'observe avec attention, fait mine de s'en aller, puis revient brusquement sur ses pas.

Elle demande à la jeune fille d'ouvrir la bouche et dit au vendeur :

– Ses dents sont sales.

Puis madame Soumaré, qui est une vraie ordure, frotte de son index gauche la peau de la jeune fille et montre la crasse au vendeur.

– Propose-moi un prix raisonnable ou je m'en vais. D'ailleurs, si tu savais qui je suis, tu me parlerais autrement...

M'est alors revenu à l'esprit ce qui se racontait dans la ville : mon patron est le fils unique du propriétaire du marché aux Bonnes de Danki. Le père Soumaré. Il fait venir, dit-on encore, des villages les plus reculés du pays, des milliers de jeunes femmes. Il les fait venir par camions entiers et on peut les acheter ici, au marché de Danki, sur les hauteurs de la ville.

Les curieux font cercle autour d'eux. Le vendeur, un coriace, ne cède pas un pouce de terrain. Il proteste contre les remarques de madame Soumaré. Cette bonne, dit-il, est la meilleure de toutes, on vient de lui proposer beaucoup plus que ce que la dame veut payer et il voit bien que ce n'est même pas la peine de continuer la discussion.

Madame Soumaré finit par céder. La fille sourit. Ses amies la serrent contre elles. On entend des cris de joie.

La patronne nous demande d'aller l'attendre dans la voiture.

À la maison, elle a appelé l'autre domestique, celle qui m'avait reçue le premier jour, et je l'ai entendue lui déclarer :

– Je ne veux plus te voir dans ma maison. Cette nouvelle *Fatou* va te remplacer.

L'autre a voulu dire quelque chose. Madame Soumaré lui a fermé doucement la porte au nez.

Maison de solitude. Triste et souvent comme abandonnée. Je ne les entends jamais rire. Tu sais, petit oiseau de nuit, les riches, ils ne sont pas heureux. Les pauvres non plus, d'ailleurs. C'est comme ça.

Et en vérité cela va de mal en pis.

Pourquoi se voilent-ils la face, Diallo?

Des hommes et des femmes sont attachés à des arbres ou à des piquets. Les premiers flocons de neige tombent sur le camp. On leur apporte à

manger. Certains sont occupés à enterrer leurs camarades sous la glace. Un jeune soldat s'approche d'une prisonnière. Il veut dire quelque chose puis s'éloigne en jetant autour de lui des regards effarés.

Dieu m'est témoin, je voulais seulement devenir son ami.

Je lui ai dit :

– Comment ça va, Monsieur Soumaré?

Il a continué à sourire en essayant de retirer sa main. Là, je l'ai tenue bien fort et il y a eu une brève lueur d'étonnement dans son regard. Nos yeux se sont enfin rencontrés.

– Tu n'es pas bien, Diallo?

Sa voix tremblait un peu. Tout en disant cela, il se voyait bloqué entre le mur et la voiture. Si je ne lui céda pas le passage, il resterait coincé là.

– Laisse-moi passer.

C'était la première fois qu'il s'adressait à moi sur ce ton légèrement irrité. La peur, sans doute.

– Je veux parler avec toi, ai-je dit.

– De quoi veux-tu que nous parlions, Diallo?

Il avait presque crié dans la nuit fraîche.

– De rien, patron. J'ai envie de parler avec quelqu'un. Tu ne me connais pas.

C'était facile de voir à quel point il était scandalisé par mon audace.

J'ai dit :

– Tu es un être humain et moi aussi j'en suis un. Nous sommes deux créatures du même Dieu Tout-Puissant. Une femme s'est agenouillée et je suis sortie de ses entrailles. Toi aussi. Cela fait cinq ans que nous sommes ensemble. Maintenant, nous devons causer un peu. Il est temps, non?

Avais-je déjà pensé à tout cela auparavant? Je n'en suis pas sûr. J'avais dû ruminer ces idées bizarres pendant longtemps sans m'en rendre compte.

Peut-être cela était-il arrivé d'un seul coup, quand Oubangui est venu l'instant d'avant se tenir près de moi, la queue frétilante, en attendant que j'ouvre la porte pour accueillir nos maîtres. C'est peut-être à cette seconde précise que j'ai senti à quel point le chien me considérait comme son alter ego. Deux objets de chair et de sang. Je me suis demandé en un éclair, le cœur meurtri, si Oubangui avait le même comportement avec moi et avec le couple Soumaré. J'ai dû

penser que non parce que j'ai senti la colère envahir de nouveau tout mon être.

Monsieur Soumaré a dit d'une voix qui avait retrouvé un peu de fermeté :

– Qu'est-ce qui t'arrive ce soir, Diallo?

J'ai failli lui demander de lever la tête vers le *benténier*, mais je me suis tu au dernier moment.

Il aurait senti ta présence là-haut et il aurait enfin compris.

– Si tu veux qu'on augmente ton salaire, ce n'est pas ainsi que tu dois t'y prendre. Tu as des problèmes avec ta famille?

C'était un type bien, vraiment. Là, il voulait m'aider. Je pense qu'il avait sincèrement pitié de moi et qu'il avait du mal à comprendre la situation.

– Ce n'est pas cela, patron. Je veux seulement causer.

– De quoi, Diallo?

– De tout. De rien. C'est bien de causer quand on vit dans la même maison. Nous sommes tous des êtres humains. Et j'ai ma fierté.

Je l'ai vu me regarder plus attentivement à ce moment-là. Il devait commencer à me prendre pour un déséquilibré.

Les minutes passaient et il semblait réaliser peu à peu, avec effroi, qu'il était soumis à la volonté de son gardien. C'était la première fois que cela lui arrivait.

– Laisse-moi passer, Diallo.

– Je ne m'appelle pas Diallo, ai-je dit avec un calme qui cachait mal ma haine subite à son égard.

– Pourtant j'ai toujours été bien avec toi. Pourquoi te comportes-tu ainsi?

– Je ne m'appelle pas Diallo, ai-je répété d'un air buté. J'ai un nom pour moi tout seul.

Quand il a réussi à retirer sa main un peu molle de la mienne, il s'est dirigé vers la porte du fond, celle qui donne sur le long corridor où sont disposés des masques pareils à ceux que j'ai souvent vus dans les villes portuaires. Hambourg. Alicante. Almeria, toujours. Les noms de ces villes résonnent dans ma tête comme des marches triomphales. Ma revanche sur le destin, c'est de fermer les yeux et de revivre des événements passés dans des lieux lointains. Tout me revient alors en mémoire avec précision. Ruelles sombres des bas-quartiers. Toutes ces salopes dans les bordels. Dieu me pardonne, je buvais comme un trou. Et j'étais un sacré bagarreur. Et la mer. Je me souviens de la mer aussi... C'était autre chose, ma vie d'avant.

– Tu t'appelles Ibrahima, n'est-ce pas? lui ai-je demandé. Eh bien, je veux te parler de moi, Ibrahima Soumaré. J'ai eu un accident sur mon bateau.

Il a écarquillé les yeux et a presque crié :

– Quel bateau?

– Si tu veux, je vais te raconter. Nous sommes tous des fils d'Adam.

Je sentais aux mouvements rapides de ses cils que j'étais en train de dire des choses très graves sans savoir exactement quoi.

– Des fils d'Adam?

– Tu ne fais que poser des questions, patron. Reste avec moi et causons comme tu le fais avec tes amis qui viennent te voir. Je suis comme eux, tu sais, je suis un fils d'Adam. Allez, on va se faire du bon thé.

Je m'en souviens très bien : c'est à cet instant précis que j'ai surpris un petit sourire en coin sur ses lèvres et que j'ai entendu madame Soumaré ouvrir la fenêtre. Ce petit sourire m'a fait comprendre que j'étais perdu. Il n'y avait plus rien à faire.

Tout est alors allé très vite. En apercevant mon poignard, monsieur Soumaré a décidé de jouer son va-tout. Mais c'était trop tard. Il a bien vu que je ne le laisserais jamais forcer le passage. J'ai lu ça dans ses yeux. Une belle panique. Il avait sa mort en face de lui. Moi. C'était une drôle de situation car je ne savais même pas si je voulais le tuer. Soudain, je l'ai vu poser ses deux mains sur sa poitrine, s'affaïsser lentement puis se rouler par terre. Ainsi donc, il avait des problèmes de cœur. Je n'en savais rien, moi. Je ne savais rien de lui. C'était de sa faute, aussi. Il n'avait jamais voulu me parler. Est-ce pour le punir de ses cachotteries que je lui ai donné une dizaine de coups de poignard? Je ne pense pas avoir fait cela exprès. Je ne sais pas ce qui m'a pris de chercher à tuer un type déjà en train de mourir. Un type tellement bien, en plus.

Ou était-ce encore ta voix, oiseau de nuit?

Pendant que madame Soumaré et la nouvelle bonne tournaient autour du corps en criant très fort, les policiers sont arrivés.

J'ai presque été heureux de les voir. Ils vont être obligés de m'écouter, eux.

La nuit de l'Imoko

L'attente au bord de la route commençait à me paraître longue. De temps à autre un nuage de poussière rouge au-dessus des acacias et un bruit de moteur précédaient le passage d'une voiture. Je me levais alors dans l'espoir de voir arriver les visiteurs. Venant de la capitale, ils ne pouvaient entrer dans la ville que par le nord, du côté de Kilembe. Peu avant le coucher du soleil, une Volvo bleue roulant à faible allure a éteint ses phares et s'est immobilisée près du banc en bois où j'étais assis depuis bientôt deux heures. Une portière a claqué puis le conducteur s'est avancé vers moi. Il était seul et malgré son air décidé j'ai d'abord pensé que c'était un voyageur égaré ou à la recherche d'un gîte pour la nuit.

Il n'était ni l'un ni l'autre.

– Je m'excuse de mon retard, Monsieur Ngango, a-t-il dit d'une voix qui me parut plutôt inexpressive.

Je lui ai tendu la main mais, me voyant un peu perplexe, il m'a demandé si j'étais bien Jean-Pierre Ngango, le médecin-chef du district de Djinkoré. J'ai fait oui de la tête en continuant à le dévisager avec attention. Il était maigre et sec, et ses yeux ardents, comme en perpétuelle alerte, me firent penser à un homme de caractère, habitué à se faire obéir au doigt et à l'œil. Dès ce premier contact, je me suis senti mal à l'aise sans savoir pourquoi.

Il s'est présenté à son tour :

– Je m'appelle Christian Bithege. Nous nous sommes déjà vus à une réunion dans le bureau du ministre du Développement rural, à Mezzara...

Je lui ai dit que je ne m'en souvenais pas et son visage s'est aussitôt fermé. Il y a eu un silence gêné et il a déclaré en baissant la voix :

– Je viens représenter le gouvernement à la nuit de l'Imoko...

Dans son esprit, cette phrase était le mot de passe qui devait sceller notre complicité. À Djinkoré, petite ville un peu à part et perdue au milieu de la brousse, nous étions, lui et moi, les yeux, les oreilles et la bouche de l'État. J'étais donc censé comprendre qu'il venait me

rejoindre en territoire plus ou moins hostile. Je connaissais bien la mentalité de ces fonctionnaires venus de Mezzara et je leur disais parfois que j'étais un agent double travaillant en secret pour nos administrés de Djinkoré. Ils me menaçaient de me coller au poteau d'exécution, puis nous rigolions joyeusement de mes blagues anti-républicaines. J'ai cependant vite deviné que l'étranger n'était pas du genre à apprécier de telles plaisanteries. C'était sûrement un fanatique, un de ces types toujours prêts à aller jusqu'au bout de leur folie.

Convaincu qu'il avait devancé le reste de la délégation, je lui ai dit :

– Les autres vont arriver demain, je suppose...

– Les autres?

– Oui... Vos collègues.

Ma question l'a visiblement agacé, sans doute parce qu'il s'y attendait.

– Je suis seul, comme vous voyez, a-t-il fait en pinçant ses lèvres minces.

Je n'avais pas imaginé un instant qu'il pût être à lui seul toute la délégation. C'était d'une totale absurdité.

J'ai insisté :

– Je parle de la délégation officielle envoyée chaque année par le gouvernement à la nuit de l'Imoko...

Je me rends compte aujourd'hui, en essayant de me souvenir de ces événements pour les rapporter avec fidélité, que c'est à cet instant précis que la situation m'a échappé. Je tenais là une belle occasion de coincer le nouveau venu, de lui faire sentir que j'avais flairé son imposture et qu'il risquait gros. Malheureusement, je perds presque toujours mes moyens dans les moments décisifs et ça n'a pas loupé cette fois-là non plus. Il a vu qu'il m'intimidait et a jeté sur moi un regard à la fois ironique et compatissant. Je devais me rendre compte par la suite que Christian Bithege était un redoutable connaisseur de l'âme humaine.

Nous avons repris le chemin de Djinkoré. Sa Volvo n'était plus en très bon état : le toit de la voiture était lacéré, des fils pendaient sous le volant et l'intérieur sentait l'essence. Il y avait aussi sur le plancher et entre les sièges des épiluchures de mandarine et des petites bouteilles d'eau minérale Montana.

Nous sommes restés silencieux pendant tout le trajet. Il avait une mine renfrognée et de toute façon je n'avais aucune envie de causer moi non plus. Toutes sortes de questions se bousculaient dans ma tête. Pourquoi le gouvernement avait-il décidé d'envoyer un seul

fonctionnaire à la nuit de l'Imoko? Jamais une chose aussi bizarre n'était arrivée auparavant. Bien avant d'être affecté dans cette ville, je savais que tous les sept ans les ministres, les députés, les chefs des grandes entreprises et le président de la République lui-même venaient en masse s'y faire filmer aux côtés du souverain de Djinkoré. Mes lecteurs savent autant que moi pourquoi il a toujours été si vital pour nos politiciens de plaire à ce vieux monarque fantasque et cupide. Je ne m'étendrai donc pas sur le sujet. En revanche, j'aimerais bien qu'on me dise pourquoi la nuit de l'Imoko avait soudain perdu de son importance aux yeux de ces gens. Aurait-on décrété à mon insu que l'on ne voterait plus dans notre pays? Une chose me semblait en tout cas certaine : les habitants de Djinkoré, qui avaient fini par hisser la nuit de l'Imoko à la dimension d'un événement planétaire, allaient très mal prendre cette décision. J'ai commencé à avoir peur pour Christian Bithege et pour moi-même. Je ne le voyais tout simplement pas se lever et, face à toute la cour royale, faire un discours au nom du chef de l'État. Un affront d'une telle gravité pouvait lui coûter la vie sur-le-champ. J'étais un fonctionnaire comme lui, il allait loger chez moi, et cela me mettait en danger, moi aussi.

À l'entrée de Djinkoré, je lui ai indiqué presque à contrecœur le chemin de ma maison.

En le voyant poser ses affaires dans un coin du salon, je n'ai pas pu m'empêcher de revenir sur le sujet qui me tracassait tant :

– Vous savez, j'avais fait préparer plusieurs chambres pour vous et vos collègues...

– Une seule suffira, a-t-il répliqué sèchement.

Comme tous les fonctionnaires en poste à l'intérieur du pays, j'avais un logement assez vaste. J'ai voulu installer mon hôte dans la grande pièce réservée aux chefs de délégation, mais il l'a refusée après une brève inspection. Elle était trop proche, selon lui, de la cuisine.

Gilbert, le boy, lui a aménagé une autre chambre.

Le dîner a été maussade, comme je m'y attendais. Mon invité n'a presque pas touché aux plats de viande – des brochettes de mouton et de pintade –, mais s'est régalé de *Biraan Jóob*, ces mangues farineuses et sucrées, qu'il découpait avec soin en toutes petites tranches avant de les laisser fondre sur sa langue. Je lui ai proposé du vin. Il ne buvait pas et il me l'a fait savoir en désignant sa bouteille de Montana en face de lui. Les chichis de ce frugivore-buveur-d'eau, ça commençait à m'agacer sérieusement.

J'ai surtout regretté, ce soir-là, certains dîners avec d'autres fonctionnaires de la capitale en mission à Djinkoré. Ceux-là étaient beaucoup plus drôles, il faut dire ; ils foutaient dès le premier soir un

bordel pas possible chez moi, mais j'aimais ça. Ils faisaient au moins revivre la maison, devenue si triste depuis que Clémentine s'était tirée avec Sambou, un des infirmiers de mon service. Avec eux, la conversation ne manquait jamais de piquant. Ils se saoulaient de *tiko-tiki*, notre vin de palme qui est si fort comme chacun le sait. Je les entends encore se jurer, de leurs voix pâteuses d'ivrognes, de moraliser la vie publique de notre pays. Ils allaient d'abord mettre un terme à la ronde infernale des alliances politiques contre-nature et des trahisons et rétablir la peine de mort, boum-boum pour les crimes économiques, l'hôpital est mal construit, ses murs s'effondrent sur les malades, feu et feu encore sur l'entrepreneur véreux! Voilà, ces choses-là devaient être dites une fois pour toutes, très clairement, les Blancs nous font chier avec leurs droits de l'homme, on n'a pas la même histoire, hé, hé, qu'ils se torchent longuement le cul avec les dollars de leur aide, ha, ha. Après avoir déroulé ces vigoureux projets de réforme, nous mettions la musique à fond, les filles de Djinkoré étaient là, on se trémoussait ensemble sur une piste improvisée et elles restaient dans nos bras jusqu'au lever du soleil.

Je me souviens aussi que mes confrères de Mezzara posaient toutes sortes de questions, des questions parfois très naïves, sur les mœurs des habitants de Djinkoré. Bien sûr, ils voulaient toujours tout savoir sur la fameuse nuit de l'Imoko. Était-il vrai que personne n'avait jamais vu le roi de Djinkoré manger ou boire? Et cette histoire de passer la nuit parmi les étoiles? C'était vrai, ça, qu'il remontait au ciel avec la Reine mère qui n'en finissait pas de se plaindre de son arthrite pendant l'ascension et de dire qu'elle en avait plus que marre, que ce n'était quand même pas une occupation de leur âge? Mes invités avaient toujours l'air plutôt sceptiques, tout ça leur paraissait un peu trop joli-joli, mais moi, je ne voulais pas me mêler de choses aussi compliquées. Je me contentais de leur répéter ce qu'ils savaient déjà. À Djinkoré, tous les sept ans, les Deux Ancêtres se lèvent d'entre les morts et pendant une nuit entière, la nuit de l'Imoko, ils disent à leurs descendants comment ils doivent se comporter pendant les sept années suivantes. C'est aussi simple que cela. C'est la nuit où tous les criminels sont confondus, celle aussi où les femmes infidèles, les maris indignes et les chefs injustes sont rappelés à l'ordre par la voix courroucée des Deux Ancêtres. Djinkoré est alors pétrifiée par la peur, car chacun redoute que dans leur colère les Deux Ancêtres ne fassent disparaître la ville sous les eaux ou sous une coulée de lave incandescente. Le royaume retient son souffle jusqu'à l'aube et, avant de retourner à leurs nuages, les Deux Ancêtres font connaître le nom de celui qui est appelé à s'asseoir pendant sept ans sur le trône millénaire de Djinkoré.

Comme je l'ai dit, mes hôtes savaient déjà tout cela. Après tout, on

ne les avait pas choisis au hasard pour représenter le gouvernement à la nuit de l'Imoko. Cependant, ils étaient toujours friands de détails insolites, le genre de choses qu'on aime raconter à ses amis après un long voyage. Certains d'entre eux s'extasiaient, par exemple, sur le fait que les Deux Ancêtres étaient un homme et une femme. Ils y voyaient la preuve d'un sens inné de l'équité chez les habitants de Djinkoré, une « approche genre » avant la lettre et, pour le dire sans fausse modestie, une magistrale leçon de « bonne gouvernance » au reste de l'humanité. J'étais un peu choqué par la frivolité de mes collègues fonctionnaires, mais je les trouvais somme toute bien sympathiques et faciles à vivre.

Comme ma soirée avec Christian Bithege était différente! Sous la pâle lumière du salon, bien calé dans un fauteuil, il feuilletait ses documents en jetant de temps à autre un regard vide autour de lui. L'atmosphère était si lourde que Gilbert, mon boy, faisait sa tête des mauvais jours. Il m'a d'ailleurs dit par la suite qu'il avait détesté Bithege à la seconde même où il l'avait vu sortir de sa Volvo bleue.

Le lendemain, nous sommes allés acheter des bananes et des goyaves au marché. Gilbert aurait pu s'en charger à notre place, mais Bithege avait envie de découvrir le centre-ville de Djinkoré.

Nous n'étions plus qu'à quatre jours de la Nuit et, de part et d'autre de la rue principale – en fait une large bande de latérite –, on s'affairait aux préparatifs de la cérémonie. Bithege et moi avons croisé plusieurs groupes de danseurs montés sur des échasses, sifflets à la bouche. Des jeunes femmes vannaient ou pilaient du mil en fredonnant de vieux airs. La nuit de l'Imoko était naturellement au centre de toutes les conversations. Quelques-uns pestaient contre la hausse soudaine des prix du sucre et de l'huile et d'autres pariaient que la Nuit ferait venir au moins deux millions de visiteurs à Djinkoré. Plusieurs personnes levèrent la tête de leur ouvrage pour nous saluer tout en observant mon compagnon à la dérobée. Bithege leur répondit chaque fois par un vague mouvement de la tête, mais il avait visiblement l'esprit ailleurs. Je me demande aujourd'hui, avec le recul, si certains n'avaient pas pressenti, dès cet instant, la tragédie qui allait survenir peu de temps après. Il faut dire qu'à l'approche de la nuit de l'Imoko, les habitants de Djinkoré ne sont plus tout à fait les mêmes. Attendre la venue des Deux Ancêtres est presque au-dessus de leurs forces et ils sont très tendus. Une fois descendus sur la terre, les Deux Ancêtres sont bien obligés de parler : que vont-ils dire? Nul ne le sait à l'avance et tout événement plus ou moins inattendu – la présence de Christian Bithege à Djinkoré, par exemple – est interprété, avec un mélange d'inquiétude et d'espoir, comme un présage.

– Les gens m'ont l'air un peu nerveux, a déclaré l'étranger.

– Qu’est-ce qui vous le fait dire?

– Ça se voit bien.

Ce type était réellement spécial.

– Vous avez raison, ai-je reconnu, il y a toujours une certaine tension dans l’air avant l’apparition des Deux Ancêtres. Ce sera ma troisième Nuit et je vais éprouver les mêmes sensations que la première fois, il y a quatorze ans. C’est une expérience qu’on ne peut pas oublier.

– Ne vous en faites pas, ça va très bien se passer.

Il s’était exprimé sur un ton assez méprisant. Il semblait dire que toute cette affaire, c’était du cinéma pour tenir en laisse le petit peuple. Je n’étais pas loin de penser comme lui, mais je me suis senti un peu blessé malgré tout.

Nous nous sommes arrêtés devant l’étal du vieux Casimir Olé-Olé, le vendeur de fruits.

J’ai fait les présentations.

– Monsieur Bithege est venu pour la Nuit. Il représente le gouvernement cette année.

Le fonctionnaire a hoché la tête et s’est incliné légèrement. Les deux hommes se sont jaugés sans mot dire pendant quelques secondes en se serrant la main.

Le vieux Casimir Olé-Olé, c’était ce qu’on appelle un personnage. Il avait construit une cahute sur le seuil de sa maison, juste en face du marché, et restait assis là toute la journée, agitant sans cesse un chasse-mouches au-dessus de sa marchandise – mangues et *ditax*, tranches de noix de coco et poisson séché. Il se donnait un mal fou pour paraître niais et même complètement insignifiant, et je crois bien que son plus grand rêve était de se métamorphoser en ombre pour pouvoir se glisser partout et voir sans être vu. Il disait par toute son attitude : « Je m’appelle certes Casimir Olé-Olé, vous me voyez bien en face de vous, mais je vous en supplie, oubliez-moi, je n’existe pas. » Le rusé bonhomme faisait de même semblant d’être sourd. Quoi que vous puissiez lui dire, il vous demandait toujours de répéter votre phrase en plaçant, en un geste caractéristique, une main contre le lobe de son oreille droite. Mais pendant qu’il vous jouait sa petite comédie, ses yeux malicieux disaient clairement qu’il vous avait bel et bien entendu. Du reste, chaque fois que j’observais Casimir Olé-Olé à son insu, j’avais l’impression qu’il surveillait les allées et venues de tous les habitants de Djinkoré et qu’il avait à cœur de savoir ce que chacun d’eux pensait à chaque instant de sa vie. Soupçonneux et solitaire, Casimir Olé-Olé était pour moi une énigme absolue. Bien qu’il vécût dans la misère, je me disais parfois que le jour de sa mort on

trouverait sous son matelas une très forte somme d'argent, des millions peut-être ; d'autres fois, j'étais à peu près convaincu qu'il travaillait en secret pour la police.

Si je rapporte tout cela, c'est surtout pour faire comprendre à quel point j'étais excité par la rencontre entre Christian Bithege et Casimir Olé-Olé. Ce dernier allait-il enfin baisser la garde? C'était la seule chose qui m'intéressait et, dans un sens, je ne fus pas déçu.

De façon assez inhabituelle, Casimir Olé-Olé s'est montré plutôt prévenant envers notre hôte et a fait rouler la conversation, d'une voix neutre, sur la nuit de l'Imoko. À l'en croire, c'était faire preuve d'une grande sagesse que de laisser les morts décider de tout à la place des vivants.

– Je pense moi aussi que c'est une bonne idée, a déclaré Bithege en pesant lui-même les bananes qu'il venait de choisir une à une, avec beaucoup de soin.

Son ton était si neutre que je n'ai pas pu savoir s'il était sérieux ou s'il se moquait des habitants de Djinkoré. Il s'est toutefois un peu agacé quand Casimir Olé-Olé lui a demandé de répéter ce qu'il venait de dire. Il s'est exécuté et le marchand de fruits s'est écrié :

– Oui! Comme ça au moins, on est tranquilles, les morts sont plus justes que nous!

L'étranger a alors fait remarquer que nulle part au monde on ne se comportait de la même façon que les gens de Djinkoré. Après quelques secondes de réflexion, il a ajouté d'un air entendu :

– Mais comment savoir qui a raison?

Oubliant de jouer au sourd, Casimir Olé-Olé l'a regardé longuement et a dit :

– Moi, Casimir Olé-Olé, je ne sais pas qui a raison... Mais je dis ceci : pourquoi aurions-nous tort, nous de Djinkoré? Qui peut me dire pourquoi tous les autres auraient raison, d'une manière ou d'une autre, et pas nous?

Au moment de payer, Bithege lui a remis un billet de cinq mille francs. Casimir Olé-Olé a essayé de le rouler en faisant semblant de ne plus avoir de menue monnaie. En une fraction de seconde, le fonctionnaire est entré dans une colère froide, terrifiante mais quasi imperceptible. Il a tout fait pour le cacher, mais j'ai décelé chez lui une violence subite et incontrôlée ; j'ai bien vu qu'il était prêt à faire du scandale et peut-être même à frapper Casimir Olé-Olé. La main tendue, il a insisté d'un air buté pour recevoir son dû. J'ai levé la tête vers le vieux marchand et quand nos yeux se sont rencontrés, j'ai compris que nous venions de communier dans une haine silencieuse à l'égard du nouveau venu. Il m'a semblé que Bithege s'en était rendu

compte, mais qu'il s'en moquait bien.

Lorsque nous nous sommes éloignés, il a observé :

– C'est un cas, ce Casimir Olé-Olé.

Le marchand de fruits l'avait intrigué et il comptait sur moi pour mieux le cerner. J'ai éprouvé une mesquine satisfaction à ne pas lui rendre ce service. J'ignorais alors que l'étranger avait mis en place, avant même de venir à Djinkoré, son petit réseau d'informateurs. Il avait dû distribuer de gros billets de banque, car il s'était fait des amis jusqu'au Palais royal où, soit dit en passant, je n'avais jamais mis les pieds.

Le mot *palais* fera peut-être sourire, mais je n'en connais pas d'autre pour désigner la maison du Roi, même si le souverain en question, alcoolique et extravagant, n'a d'autre souci que de faire voter ses sujets à toutes les élections nationales pour le candidat le plus généreux.



S'il est un jour que je n'oublierai jamais, c'est celui où j'ai entendu Christian Bithege prononcer pour la première fois le nom du prince Koroma. Ce n'était pas un crime de prononcer le nom du prince, mais ce n'était pas non plus très prudent. À Djinkoré, nous ne nous mêlons pas des affaires des grands du royaume, nous leur obéissons sans même prétendre savoir qui ils sont, où ils vivent et comment ils s'appellent. J'ai donc conseillé à Bithege de faire attention. Au lieu de se taire, il a voulu que je lui donne mon avis sur les chances du prince Koroma de devenir roi de Djinkoré.

– Les Deux Ancêtres n'ont pas encore parlé, ai-je répondu prudemment.

Il a déclaré, de l'air de celui qui n'était pas dupe :

– Allons! Allons! On sait toujours ces choses-là à l'avance.

– Eh bien, moi, je n'en sais rien, Monsieur Bithege.

J'étais de plus en plus excédé par ses manières arrogantes et je tenais à le lui faire savoir.

Ça ne l'a pas empêché d'insister :

– Vous êtes ici depuis quinze ans, vous connaissez bien le prince Koroma.

– Je vous l'ai déjà dit, votre comportement nous met en danger.

– Je dois tout savoir, vous comprenez ça?

Il avait élevé la voix sans paraître particulièrement fâché :

– Je ne connais pas le prince Koroma. Parlons d'autre chose s'il vous plaît.

Mon mensonge a paru l'amuser.

– Eh bien, je vais vous le présenter, a-t-il lancé avec une désinvolture étudiée.

– Me présenter qui...?

– Le prince Koroma.

– Ah oui?

J'aurais bien voulu pouvoir me montrer d'une mordante ironie, mais mon cœur battait très fort. Il fallait que ce type fût complètement cinglé pour se comporter avec une telle légèreté.

– J'ai eu plusieurs discussions avec le prince, a-t-il dit. Il a promis de venir me rendre visite ici.

Je me suis fait presque menaçant :

– Je n'aime pas qu'on se moque de moi, Monsieur.

Nous étions ensemble depuis quelques jours et c'était la deuxième fois que je l'appelais « monsieur ». Il m'a alors parlé avec gravité, presque comme à un ami :

– Je ne me moque pas de vous. J'ai rencontré le prince à deux reprises. Parler avec les gens importants fait partie de mon travail. Il faut que vous le sachiez, je ne suis pas comme ceux qui venaient à Djinkoré avant moi.

Le message était sans ambiguïté : Christian Bithege me demandait de choisir mon camp. Après tout, j'étais au service de l'État, moi aussi.

Peut-être touché par mon désarroi, il m'a confié sur le même ton bienveillant :

– Je vais avoir une troisième rencontre avec le prince Koroma et il est important que personne ne nous voie ensemble cette fois-ci. Il viendra discrètement chez vous, mais il faut que cela reste entre nous...

À partir de cet instant, je me suis senti à sa merci.

Nous avons causé de tout et de rien pendant deux ou trois heures et, sans le vouloir tout à fait et sans avoir non plus la force de m'arrêter, je lui ai dit tout ce qu'il voulait savoir sur le prince Koroma. Il m'a posé des questions très précises et j'ai bien vu à plusieurs reprises que nous étions en train de franchir la frontière qui sépare une conversation normale d'un interrogatoire en bonne et due forme. Au fil des minutes, il m'est apparu très nettement que ce qui se jouait, c'était le destin politique du prince Koroma. Christian Bithege voulait

que le prince remplace son père quasi centenaire, mais l'apparente instabilité mentale de Koroma le faisait hésiter.

– Ce prince Koroma, est-il vraiment... capable?

Cette question était revenue plusieurs fois dans la conversation, de façon ouverte ou insidieuse. Elle signifiait : il saura certes ce qu'il nous doit, mais sera-t-il assez fort pour faire face aux intrigues de ses ennemis?

J'aimais le prince Koroma et, pour plaider sa cause, je me suis décidé à révéler à Bithege une petite anecdote personnelle. Je lui ai dit que le prince était déjà venu me voir à la maison.

Il s'est animé :

– Comment cela?

Je ne l'avais pas encore vu aussi peu maître de lui :

– Voici comment c'est arrivé. Une nuit, on a frappé à ma porte vers trois heures du matin. J'ai ouvert. C'était le prince Koroma. Il m'amenait le fils d'un des gardiens du Palais. Le gamin de cinq ou six ans avait eu une violente attaque de palu...

– Un gamin de cinq ou six ans... a-t-il répété sans me quitter des yeux. Ensuite?

– J'ai fait une piqure à l'enfant.

Bithege a eu un geste d'impatience. « Il doit penser que nous sommes tous deux de minables amateurs, le prince Koroma et moi », me suis-je dit. Mon histoire ne l'intéressait pas et peut-être même la trouvait-elle ridicule.

– Il a très bon cœur, le prince, a-t-il déclaré. Mais n'êtes-vous pas en train de me parler d'un grand rêveur? N'est-il pas de ces jeunes idéalistes qui s'imaginent qu'on peut changer les hommes?

Je me sentais au pied du mur. Au fait, qui était-il, ce haut fonctionnaire de Mezzara? Il ne m'avait pas encore dit en quoi consistait exactement son travail là-bas, dans les bureaux de la capitale, mais je commençais à avoir ma petite idée là-dessus. J'avais sans doute affaire à un haut responsable de la police politique. J'étais en tout cas bien obligé d'admettre qu'il avait percé à jour le prince Koroma. Ce dernier n'était pas à sa place dans la maison royale de Djinkoré, déchirée par de sanglantes rivalités. Avec son air un peu mélancolique, le prince, d'une bonté foncière, était comme un ange perdu dans cet univers impitoyable.

Tout cela, Bithege le savait. Il en cherchait simplement la confirmation. J'ai souri intérieurement en songeant que la seule façon d'aider le prince Koroma, c'était de dire à Bithege : « Ce type, tout à fait entre nous, c'est un salaud de la pire espèce, il est prêt à tout pour

arriver à ses fins et vous pouvez me croire, sa main ne tremblera pas au moment de s'abattre sur ses ennemis! »

Je n'ai pas pu m'y résoudre.

– À Djinkoré, les gens aiment le prince Koroma, ai-je au contraire martelé en désespoir de cause.

– Pourquoi?

– Je ne sais pas trop.

C'était une réponse absurde et il me l'a fait remarquer à sa façon sournoise :

– Il y a bien une raison... En quels termes parle-t-on le plus souvent de lui?

– On dit ici qu'il respecte la religion de ses ancêtres. Voilà pourquoi il est si aimé par les habitants de Djinkoré.

– Il respecte la religion de ses ancêtres...

C'était comme s'il prenait mentalement note de cette information.

J'ai renchéri :

– C'est un jeune homme qui ignore le doute. Bien des membres de la famille royale jouent avec... avec...

J'avais du mal à trouver mes mots et il m'a encouragé à continuer :

– Allez-y, je vous suis très bien...

– J'admire sa force.

– Sa force? Que voulez-vous dire?

– Vous savez, quand on vous raconte que vos ancêtres morts depuis trente siècles reviennent tous les sept ans sur terre pour un brin de causerie nocturne, vous avez beau y croire, il y a quand même des jours où vous vous demandez si tout cela est bien vrai.

– Je vois ce que vous voulez dire, a observé l'étranger avec un sourire ambigu.

– Eh bien, voilà, il faut être fort pour ne jamais douter. Vous avez des petits malins qui pensent que toutes ces histoires au sujet des Deux Ancêtres sont des blagues puériles, mais qui en profitent pour dominer leurs semblables et s'enrichir. Et puis vous avez des milliers de braves gens qui se tiennent, eux, dans la pleine lumière de l'espérance. Le prince Koroma est de ceux qui n'ont jamais douté. Il est réellement persuadé que les Deux Ancêtres quittent leurs tombeaux pour venir se promener pendant une nuit dans les rues de Djinkoré.

– On peut aussi appeler cela de la naïveté.

Son visage est resté impassible et je n'ai pas réussi à savoir s'il se félicitait ou non de la candeur du prince. J'ai répondu, après un

moment de réflexion :

– C'est possible. Peut-être aussi que cela prouve surtout sa force morale.

Il a hoché lentement la tête, songeur :

– Mais tout de même, à quoi sert la force morale sans la force tout court?

C'était difficile de savoir quoi répliquer à cela.

Il a ajouté :

– Pour le reste, je suis bien d'accord avec vous, des centaines de millions de gens sur la terre se débrouillent très bien avec des fables complètement délirantes. C'est ce que Casimir Olé-Olé a voulu nous dire hier... Accepter d'être les seuls à ne jamais avoir raison, ça n'a aucun sens, c'est nous résigner à une lente mort spirituelle. Chimères pour chimères, pourquoi ne pas nous fier à celles de nos ancêtres?

Ce qu'il venait de dire là, c'était un bon point pour le prince Koroma. J'ai enfoncé le clou :

– Le prince Koroma fera de bonnes choses pour les habitants de Djinkoré. Le moment est peut-être venu pour ce royaume d'avoir à sa tête un être d'une si grande pureté d'âme.

L'étranger a souri d'un air complice, sans toutefois rien laisser paraître de ses sentiments :

– Pureté d'âme... Vous êtes philosophe, vous, à ce que je vois.



La veille de la nuit de l'Imoko, j'ai trouvé Bithege assis au milieu de la cour. Il paraissait reposé et – pour la première fois depuis son arrivée à Djinkoré – d'humeur plutôt badine.

– J'observe ces lézards depuis quelques minutes, m'a-t-il dit, ils glissent le long du mur puis vont se perdre dans les hautes herbes...

J'ai approuvé de la tête sans rien comprendre à ses propos et il a poursuivi :

– J'aimerais bien savoir où ils vont après, les lézards. Où vont-ils, à la fin des fins?

J'ai souri :

– Tiens-moi au courant quand tu le sauras, Christian. Moi, je file au dispensaire, nous sommes débordés en ce moment.

– Ah! Votre nuit de l'Imoko, bien sûr...

– Des diarrhées et des évanouissements. Rien de grave, mais nous devons être prévoyants.

Il a proposé de venir avec moi :

– Écoute, le prince ne sera là que dans une heure, ça me laisse le temps de t'emmener au dispensaire et de revenir ici.

– C'est bon, on y va.

– Alors je me change en vitesse.

Pendant que je l'attendais dans la cour, j'ai entendu un cri tout près de la porte d'entrée. Il y a eu ensuite un silence. Bithege est aussitôt ressorti de sa chambre, une serviette autour des épaules.

– Que se passe-t-il?

– J'ai entendu un cri.

– Tu ne sais pas ce que c'est?

Je me suis peut-être fait des idées, mais j'ai eu l'impression qu'il me soupçonnait tout à coup de lui cacher quelque chose. La même petite lueur de méchanceté a brillé dans son regard fixe et dur. C'était effrayant comme l'expression de son visage pouvait changer d'une seconde à l'autre.

Quand il y a eu un deuxième cri, encore plus fort, il a jeté sa serviette sur le canapé et s'est précipité dans la rue. Je l'ai suivi. Au bout de quelques mètres, je l'ai vu s'arrêter pour parler avec le prince Koroma qui venait dans notre direction. Complètement hébété, le prince tournait la tête de tous côtés en marmonnant des propos incohérents. Entre deux phrases, il répétait : « Je les ai vus... Je les ai vus... »

– De qui parlez-vous, prince?

– Ils s'amusaient comme des enfants! Je vous jure que je les ai vus!

– Qui?

– Ils se moquent de nous... Savez-vous qu'ils se moquent vraiment de nous? Comment osent-ils?

– Dites-nous ce que vous avez vu, prince Koroma. Qu'avez-vous vu?

Aujourd'hui, près d'un an après les événements de cette journée, j'ai au moins une certitude : Bithege avait immédiatement perçu l'extrême gravité de la situation. Moi, j'étais en plein cirage. Je crois aussi que le prince Koroma me faisait bien trop pitié pour que je puisse penser à autre chose. Son visage, habituellement d'une rayonnante douceur, s'était brusquement assombri. Il ne faisait aucun geste de trop ; son corps semblait se mouvoir avec précaution dans un invisible et dangereux labyrinthe. Ses yeux hagards étaient ceux d'un halluciné encore hanté par ses visions.

À force de patience, Bithege réussit à lui faire raconter son histoire. Elle était toute simple.

Se promenant seul dans la forêt de Diandio, le prince Koroma avait entendu un bruit inaccoutumé. Il s'était alors dissimulé derrière un buisson. Et là, il avait surpris les notables de Djinkoré en train de préparer à leur manière la nuit de l'Imoko. Pour le dire aussi crûment que possible, sans jouer avec les mots, les vieux salopards se répartissaient les rôles et mettaient au point leurs foutaises pour la nuit de l'Imoko. *Toi, tu seras l'Ancêtre Numéro Un. Non, t'es vraiment con, ne marche pas aussi vite, tu as trois mille ans et tu viens de sortir du tombeau, alors voici comment tu dois te bouger, pareil pour toi Numéro Deux, n'oublie jamais que tu es censée être une charmante vieille dame, tu as cette fichue arthrite, etc., etc.* J'ai forcé un peu le trait, je l'avoue, mais c'est juste pour rester fidèle au récit chaotique du prince Koroma. Ce dernier, qui n'avait jamais été témoin d'une scène aussi affreuse, ajouta que les notables se livraient à leur comédie en se moquant de la crédulité de la populace. Ils chantaient et dansaient de manière grotesque entre deux larges gorgées de *tiko-tiki*. Celui qu'ils appelaient Ancêtre Numéro Un dut s'y reprendre à plusieurs reprises pour donner l'impression que sa voix, rauque et profonde, venait tout droit des profondeurs de l'abîme et ses complices le gratifièrent d'un tonnerre d'applaudissements. Tous se grimaient avec du *kaolin*, de la cendre et du charbon et se fabriquaient des vêtements avec des feuilles et des écorces arrachées aux arbres. De sa cachette, le prince Koroma les entendit prononcer plusieurs fois son nom. Ils disaient avec des éclats de rire d'ivrognes que le prince Koroma serait un bon roi pour eux, car c'était un parfait nigaud.

Bithege fit semblant d'être révolté par les révélations du prince :

– Prince Koroma, connaissez-vous ces mauvaises personnes?

– Tout ça, c'est le vieux Casimir Olé-Olé, répondit le prince Koroma. Il est leur chef.

– Le chef de qui? fit encore Bithege. Nous voulons connaître les noms des autres.

Mais le prince Koroma n'était déjà plus avec nous. Il dit, très lentement cette fois-ci :

– Ainsi donc, toutes ces choses sont des inventions.

J'aurais voulu dire quelque chose, mais les mots se refusaient à moi. J'étais fasciné par la métamorphose du prince Koroma : il venait de perdre la raison et il ne la retrouverait plus jamais.

– Calmez-vous, Prince, nous ne les laisserons pas faire, dit Bithege.

– Ce sont des mensonges, hurla le prince, ils font dire ce qu'ils veulent aux Deux Ancêtres! Casimir Olé-Olé est leur chef!

– Casimir Olé-Olé... murmura Bithege.

Il ne semblait guère surpris d'apprendre que le vieux vendeur de fruits était au centre de toute cette histoire. Il restait cependant un peu tendu.

– Il faut tuer Casimir Olé-Olé, suggéra soudain le prince Koroma avec un calme étrange.

– Mais pourquoi donc? ai-je demandé, affolé.

Bien sûr, je n'aimais pas ce que les vieux notables de Djinkoré avaient fait, je n'aimais pas ça du tout, mais je ne comprenais pas non plus qu'on veuille les tuer. Je sais aujourd'hui ce qui me faisait tant paniquer à l'époque : c'était de savoir que j'allais bientôt être mêlé, d'une façon ou d'une autre, à un meurtre politique.

– La nuit de l'Imoko! cria le prince. La nuit de l'Imoko! Je vais dire aux habitants de Djinkoré que c'est un mensonge! Toutes ces choses, ce sont des mensonges!

Le plus calme de nous trois, c'était bien entendu Christian Bithege. Il tenait beaucoup à savoir si le prince avait eu le temps de raconter sa mésaventure à d'autres habitants de Djinkoré. Quand il eut la certitude que nous étions les seuls à en être informés, il lui dit avec un profond respect dans la voix :

– Prince, allons ensemble dans la forêt de Diandio. Casimir Olé-Olé et sa bande seront châtiés comme ils le méritent.

J'ai failli crier au prince Koroma : « Non, surtout ne faites pas cela! » Je n'en ai pas eu le courage. De toute façon, il ne m'aurait même pas entendu. Plus rien n'avait désormais de l'importance pour lui. Bithege m'a fait signe de monter à l'arrière de la Volvo et, tel un automate, le prince s'est assis à ses côtés.

Devant la forêt de Diandio, Bithege m'a prié de les laisser seuls un instant. Ce n'était pas nécessaire, je savais très bien ce qui allait se passer. Bithege prit une sacoche marron dans le coffre. Ses gestes étaient précis et de tout son être se dégageait une impression de farouche et sauvage résolution. Je l'ai regardé prendre le prince Koroma par la main et s'enfoncer avec lui parmi les hautes herbes.

Il est revenu au bout de quarante-cinq minutes.

– On y va, a-t-il dit en faisant tourner le moteur de la voiture.

« Je suis déjà bien en retard, ai-je pensé. Au dispensaire, ils vont se demander ce que je suis devenu. » J'essayais sans doute de me convaincre que la vie continuerait comme avant. Mais ce n'était pas si simple. Mon double ne me laissait pas tranquille, il martelait mon crâne avec la même question : « Que vas-tu devenir, après ça? »

Bithege m'a brusquement annoncé qu'il rentrait le soir même à

Mezzara. J'ai fait comme si je n'avais rien entendu et il a ajouté :

– La délégation officielle arrive demain. Elle sera conduite par le *Big Boss* en personne. Je lui fais mon rapport cette nuit.

Le *Big Boss*... Il s'était bien payé ma tête, en fin de compte, Christian Bithege.

Le silence dans la voiture était pourtant moins pesant que le jour de son arrivée. Si je me taisais cette fois-ci, c'était moins par hostilité à son égard que pour me tenir loin des ténèbres qui risquaient de m'envelopper après le meurtre du prince Koroma.

Bithege a dit ensuite, sans se tourner vers moi :

– C'était la seule solution...

– Je sais bien.

Même si j'avais du mal à l'admettre, je pensais sincèrement que, d'une certaine façon, il n'avait pas eu le choix. Sans doute encouragé par ma réaction, il a repris :

– Tout s'est passé très vite. Il n'a pas souffert.

– Vous êtes trop bon, Monsieur.

Je ne sais toujours pas d'où m'était venu subitement tant de mépris pour cet homme si sûr de lui. Il a reçu cette sorte de crachat en pleine figure et au moment où je sortais de la voiture il a dit simplement, avec calme :

– Merci pour tout. Adieu.

Il n'a pas attendu ma réponse, mais j'ai compris le sens de son dernier regard, qui m'a presque fait pitié : « J'ai fait ce que j'avais à faire, tant pis pour toi si tu ne l'as pas compris. »

La suite de mon histoire, je m'en souviens comme si c'était hier. Les Deux Ancêtres sont descendus sur Djinkoré illuminée par un grandiose feu d'artifice et, au petit matin, la foule en délire s'est déchaînée : « Gloire à notre nouveau roi! Gloire à Casimir Olé-Olé! » Le Président est alors apparu aux côtés de Casimir Olé-Olé, raide, quasi pétrifié, avec sur le visage cet air de lassitude et de bienveillante sévérité qui ne le quitte pas depuis des années.

TABLE DES MATIÈRES

[La petite vieille](#)

[Myriem](#)

[Retour à Ndar-Géej](#)

[Me Wade ou l’art de bâcler son Destin](#)

[Comme une ombre](#)

[Diallo, l’homme sans nom](#)

[La nuit de l’Imoko](#)

DANS LA MÊME COLLECTION

Gouverneurs de la rosée, Jacques Roumain

Nègre blanc, Jean-Marc Pasquet

Trilogie tropicale, Raphaël Confiant

Brisants, Max Jeanne

Une aiguille nue, Nuruddin Farah

Mémoire errante (coédition avec Remue-Ménage), J.J. Dominique

Dessalines, Guy Poitry

Litanie pour le Nègre fondamental, Jean Bernabé

L'allée des soupirs, Raphaël Confiant

Je ne suis pas Jack Kérouac (coédition avec Fédérop), Jean-Paul Loubes

Saison de porcs, Gary Victor

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon, Laure Morali

Les immortelles, Makenzy Orcel

Le reste du temps, Emmelie Prophète

L'amour au temps des mimosas, Nadia Ghalem

La dot de Sara (coédition avec Remue-Ménage), Marie-Célie Agnant

L'ombre de l'olivier, Yara El-Ghadban

Kuessipan, Naomi Fontaine

Cora Geffrard, Michel Soukar

Les latrines, Makenzy Orcel

Vers l'Ouest, Mahigan Lepage

Soro, Gary Victor

Les tiens, Claude-Andrée L'Espérance

L'invention de la tribu, Catherine-Lune Grayson

Détour par First Avenue, Myrtille Devilmé

Éloge des ténèbres, Verly Dabel

Impasse Dignité, Emmelie Prophète

La prison des jours, Michel Soukar

Coulées, Mahigan Lepage

Maudite éducation, Gary Victor

Je ne savais pas que la vie serait si longue après la mort, collectif dirigé par Gary Victor

Jeune fille vue de dos, Céline Nannini

L'amant du lac, Virginia Pésémapéo Bordeleau

La nuit de l'Imoko

Portraits et scènes de vie prennent, sous la plume de Boubacar Boris Diop, la forme d'un rendez-vous avec l'histoire. Un regard simple et vrai sur les gens et les choses.

Congues entre 1998 et 2012, les nouvelles réunies dans *La nuit de l'Imoko* témoignent de la cohérence de l'univers littéraire de l'écrivain sénégalais. Au-delà de la déroute des sociétés africaines, il y donne à voir les tourments d'êtres à la dérive, pris au piège de leurs délires. Loin de toute vaine luxuriance, ces récits sans fards ni artifices sont ceux d'un observateur lucide et désabusé de notre époque.

Né à Dakar, Boubacar Boris Diop écrit en français et en wolof. Auteur d'une dizaine de romans et d'essais, il vit à Saint-Louis du Sénégal.